JULIA DONA

MISSIONS DANS L'AURES

(1915-1916)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Copyright by *La Renaissance du Livre*, 1928. Tous droits de traduction, de reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal

LÉON SOUGUENET

JULIA DONA

MISSIONS DANS L'AURES
(1915 - 1916)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12
—
1928

www.asadlis-amazigh.com

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon, hors commerce, marqués H. C. et douze exemplaires sur papier de la Société Royale Hollandaise à Maestricht, numérotés de 1 à 12.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

PRÉFACE

Au Père-Lachaise, lors des funérailles du gouverneur général Lutaud, M. Thompson, prononçant l'éloge du défunt, fit allusion à un épisode émouvant. En 1916, il y avait eu dans l'Aures, partie Est de l'Algérie, au sud-est de Constantine et au nord-est de Biskra, des troubles, presque une insurrection. La France et Paris n'avaient eu là-dessus que de vagues renseignements. M. Thompson racontait qu'à la nouvelle du soulèvement, le gouverneur Lutaud s'était rendu au cœur du pays en effervescence. Au lendemain du massacre d'Aïn Touta, il avait pénétré dans un bordj virtuellement cerné par les indigènes à qui il s'était adressé directement et ses paroles fortes que ponctuait d'ailleurs à la cantonade le bruit du canon avaient miraculeusement opéré.

Ce récit, au cours d'une oraison funèbre, passa à peu près inaperçu. Il y eut, dans les années 1914-1918, tant d'événements étranges et héroïques que leurs effets se détruisaient les uns les autres.

Cependant, un journal algérien mit en doute le récit de M. Thompson. Il prétendit que les troubles de l'Aures n'avaient pas été prévus par

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le gouverneur Lutaud. Les récits qui suivent répondent indirectement à cette accusation d'ailleurs très compréhensible parce que, pour des raisons d'Etat et par goût personnel, le gouverneur Lutaud aima l'ombre autour de ses actions les plus décisives et les plus caractéristiques.

Les événements de l'Aures seront connus quand sera publié le savant et pittoresque rapport de M. Octave Depont qui, en ce temps-là, était inspecteur général des communes mixtes d'Algérie. Il y a là une page de l'histoire de l'Afrique du Nord qu'on ne peut vraiment pas cacher définitivement.

*
* *

Ces lignes étant une préface à un récit de « promenades » dans l'Aures, de 1915 à 1918, voici comment ces promenades s'organisèrent :

J'avais été à la disposition du gouverneur Lutaud, au début de 1915. Au retour d'une mission qu'il m'avait confiée dans l'erg oriental du Sahara (1), il voulut bien me montrer sa satisfaction et me dit :

« Décidément, le calme, à moins de graves imprudences de notre part, régnera dans l'Algérie pendant la guerre. Autant qu'on peut le prévoir, une seule région m'inquiète : c'est l'Aures. » Il s'interrompit alors pour me montrer et

(1) Lire : *Missions au Sahara* (1915-1918). — Le dernier chameau, le premier pneu, la première aile. (*L'Eventail*, Bruxelles.)

me délimiter l'Aures sur une carte. « C'est là qu'eut lieu la dernière révolte, en 1879. Ce pays est à peu près inaccessible : ni routes, ni téléphone, ni télégraphe, pas de Français. Il y a peu de temps, l'administrateur de la commune demeurait même en dehors d'elle et n'y allait que de temps en temps. Je l'ai installé au cœur du pays. Il y est d'ailleurs bien perdu et sans communications avec qui que ce soit. Pour aller à Lambese ou à Batna, il lui faut sortir des montagnes, traverser des lieux inquiétants, en de longues étapes. Cet administrateur est un homme remarquable et de décision. Cependant, je voudrais me faire une opinion personnelle sur l'Aures. Connaissez l'Aures et faites-le moi connaître. »

Il résulta de cette conversation, que je fis dans l'Aures les « promenades » dont ce livre contient les récits. Dès ma première « promenade », j'avais une telle confiance dans ce pays que je pus m'y installer, je dirais en famille. Cependant les conclusions que je donnais au gouverneur après avoir vu les marabouts, les chefs, les conteurs de marchés, les pauvres, les riches, les agha et les cheik, étaient celles-ci qui rencontrèrent d'ailleurs les vues du gouverneur :

« Ce pays est si lointain qu'il nous ignore à peu près. Il n'est pas hostile. S'il a des sentiments belliqueux, il s'en sert chez lui, de tribu à tribu, de çoff à çoff, de famille à famille. Une propagande allemande réelle qui a voulu le travailler, me paraît avoir fait long feu. Mais il en subsiste des traces, ne fût-ce que dans de curieu-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ses chansons où el hadj Guillioun (le pèlerin Guillaume) est évoqué. Les marabouts, même ceux qui ont fomenté la révolte de 1879, sont hésitants entre notre cause et la réserve. Puis ils sont orientés vers Tunis et, de ce côté, nous échappent. Quant au peuple lui-même, il était en territoire militaire il n'y a pas très longtemps, ce qui comportait pour lui, et surtout pour les chefs, des avantages. Il est passé dans l'administration civile. Il n'y comprend pas grand'chose. La conscription militaire qui doit être la conséquence de ce changement est le grand danger.

» *Quant à savoir si on peut prendre des soldats chez eux, comme le demande Paris, avec intensité, je ne le crois pas. Combien de mois faudra-t-il pour apprendre à ces Chaouïa rien qu'à marcher avec des bottines, eux habitués à la sandale d'alfa? Combien de temps pour changer leur régime alimentaire qui est d'une sévérité impressionnante? Combien de temps pour leur apprendre à porter des costumes européens? Certes, manier un fusil, ils le savent très vite, à preuve que ceux qui sont enrégimentés et envoyés à Bone, ne tardent pas à se sauver dès qu'on leur a donné un Lebel et des cartouches Lebel grâce auxquels ils se trouvent d'ailleurs beaucoup plus forts que les cavaliers de l'administration qui, eux, n'ont que des fusils Gras.*

» *Bref, ce pays, si on le laisse vivre tranquillement sa vie, sans l'attirer brutalement de notre côté, nous laissera la paix. Il pourra même nous aider par des volontaires, si nous sommes ha-*

biles. Il faut des précautions. Ainsi, on a renvoyé chez eux un des leurs qui avait travaillé en France dans des usines de munitions — la mélinite, je crois — et qui en avait les cheveux verts. Il a été tué ou à peu près par ses coreligionnaires qui le déclaraient possédé du diable. »

Tels étaient les discours nullement sensationnels que je tenais au gouverneur. Cependant, Paris pressait pour avoir des volontaires ou plus simplement ce qu'on pût appeler des volontaires bessif (des volontaires bon gré mal gré).

Un jour de novembre 1916, comme j'étais à Alger, un spahi du palais vint me réveiller vers 7 heures du matin. Le gouverneur me mandait d'urgence. J'étais reçu là-bas par le capitaine Catroux, officier d'ordonnance dont l'aspect était grave. Il me disait bas à l'oreille : « *Le pétard a éclaté.* » *Et, en effet, c'était le massacre d'Aïn Touta! L'administrateur, le sous-préfet tués au cours d'une tournée de révision, le village en flammes, etc., etc.*

Je ne ferai pas le récit de ces troubles qui coûtèrent très cher. Il fallut prendre, fin 1916, année de Verdun, des milliers d'hommes sur la Somme. Le rapport de M. Depont raconte ces choses.

* * *

Il me fallait tout de même, en guise de préface à ce livre où passent des paysages et des hommes, régler cette petite note d'histoire. Beau-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

coup de ceux que je vais évoquer sont morts et morts tragiquement : ainsi cet administrateur d'Aïn Touta, ainsi le magnifique bachaga Ali bey, ainsi ce malheureux garde forestier assassiné dans des conditions horribles, ainsi la plupart de ces deira qui m'accompagnaient. Il y en eut un qui fut fusillé après les troubles d'Aïn Touta, celui-là était du mauvais côté de la barricade. Mais laissons ces épisodes tragiques, ils n'ont plus leur place ici...

Peuple violent, peuple enfant aussi, avec des gestes impulsifs, une mauvaise foi dont on n'est pas dupe, mais tant de qualités qui font qu'on s'y attache! La tragédie de leur existence et de leur pays mérite qu'on en garde le souvenir en me suivant, si l'on veut bien, au cours de mes « promenades » dans leurs vallées, au long de leurs oueds, parmi les villages de danseuses, dans toute cette excursion qui est aussi bien un recul dans le temps qu'une aventure dans l'espace. D'ailleurs, l'Aures qui se voyait nanti d'un téléphone, sur mes instances énergiques dès la fin de 1915, a maintenant des routes. Une route au moins traverse son massif de part en part. Et puis, il y a un circuit de tourisme que suivent les voitures de la Compagnie Générale Transatlantique. Des petites maisons de touristes furent créées par le gouverneur Lutaud. Il détruisait, dès 1917, l'image que certains journaux allemands faisaient de l'Algérie et particulièrement de l'Aures dévasté. Nous promenions en effet par là un sympathique journaliste suisse assez étonné de se voir dans un pays qu'il

croyait à feu et à sang. On lui expliquait avec le plus grand sérieux que les touristes étaient invités à villégiaturer dans l'Aures. Vers juillet 1917, d'ailleurs, le pays était rendu au calme le plus parfait.

Il est le spécimen le plus curieux de mœurs, en retard de nombreux siècles, dans les paysages les plus variés, les plus riants et les plus tragiques.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

I

BISKRA

Le chèche. — Le hennah

Février. 1915.

Ce Biskra du temps de guerre est morne. Je l'ai connu tout fringant de chevaux, de mules, tout envolé de voiles de touristes avec les mille et un langages et sabirs de l'Afrique, de l'Europe, de l'Amérique. Hôtels fermés, Biskra attend l'inévitable retour de la fortune.

J'y possède des amis philosophes qui, aux récentes saisons, se faisaient de jolis revenus et qui, aujourd'hui, se rongent les doigts. Ce sont des amis qui me reconnaissent quand je reviens en ce pays heureux et ils sont toujours à la gare pour m'y faire accueil dès l'arrivée. Leur qualité officielle est d'être cireurs. Le petit biskri a du monde une conception que les faits semblent justifier : c'est que Allah, dans son infinie bonté, a, pour lui faciliter la vie, créé une espèce d'êtres qui ressemblent à des êtres humains et leur a

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

donné à chacun deux pieds. Allah — louange à lui! — a suggéré à ces êtres étranges nommés touristes, l'idée singulière de fourrer à perpétuité leurs pieds dans des instruments bizarres nommés bottines, instruments qu'ils éprouvent constamment le besoin de faire enduire d'un produit noir et frotter vigoureusement par un petit biskri. Coût minimum : deux sous (1). Le petit biskri excite cette passion étrange par le cri fréquemment répété de « cirer » — mieux : « Siré! » — Il jaillit de tous les côtés du pavé, autour du touriste qui a un grain, un seul grain de poussière sur ses bottines. Inutile de résister à ces invites. Il vaut mieux céder. Le plus tôt est le mieux. Et puisqu'il n'en coûte que deux sous... et plus...

Les cireurs sont mes amis. Ils se battent pour obtenir ma valise et me conduisent d'autorité à l'hôtel où j'ai mes habitudes. Jamais je ne réussirais à en changer s'il m'en prenait l'envie. Je n'essaierai pas. Ce sont des fripouilles mais des fripouilles sympathiques.

Pour le reste, dans Biskra, amusante et si souvent truquée, avec son collège de Naïliet vraies ou fausses régentées par la brigadière qui siège sur l'estrade à côté des danseuses lors des cérémonies officielles (il y a là, et pas seulement à Biskra, une sorte de tradition, — la mère, ici la mère à toutes, est présente jusqu'aux... jusqu'aux extrémités), dans Biskra

(1) Les prix énoncés dans ce volume sont ceux d'avant-guerre. Les lecteurs feront les corrections qui s'imposent.

corrompue et gaie, l'indigène continue, dans sa maison bien close, la vie antique, laissant l'évolution au Juif, le gain au Mzabite, la ruse au Kabyle. Le bruit des automobiles n'émeut pas ces entêtés. On les voit, encapuchonnés et religieux, sortir mystérieusement de leurs maisons closes, emportant l'énorme clef de ce paradis qui contient leur rose, leur oiseau, leur étoile. Mais il y a des terrasses... L'Arabe s'en va tout de même rassuré par l'énorme clef qu'il tient à son cou avec son chapelet. Il est l'acteur obstiné de la Précaution inutile. Que de confiance il a dans une clef, ce vieux jaloux, ou ce vieux grigou! Dans l'oasis, il ferme à grand bruit la porte de sa palmeraie. La clef est devenue une sorte de symbole, comme celle que tiennent les chambellans royaux. C'est un insigne de mari et de propriétaire. Cela s'accompagne de la foi la plus durable. Dans Biskra ville de joie, pour l'Arabe comme pour l'Européen, car ici comme ailleurs, pas seulement dans l'oasis mais sur la route, au bord du ruisseau, devant l'auto ou près de la gare, le musulman se prosterne cinq fois vers l'Est ou pratique ses minutieuses ablutions; car ici la vie nomade aux portes de la ville, persiste avec ses larges tentes brunes, ses enfants nus, ses chiens féroces, ses femmes bariolées. Tout l'hiver et jusqu'à ce que le printemps devienne trop chaud, on voit aussi, de l'autre côté de l'oued, les gens de Ben Gana. Non loin de là, dans la plaine, proche de l'angle que forme la route de Chetma et de Sidi Okba, une maçonnerie abandonnée évoque la silhouette d'un cha-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

meau : c'est une ruine romaine, car Biskra est vieille, vieille, et a vu passer bien des peuples.

J'aime rêver à ces choses, à l'heure du maghreb, dans le large lit caillouteux de l'oued incendié de soleil et dont la berge est toute dorée. C'est, au loin, le désert, une ligne droite, vaporeuse, au-dessus de la ligne bleue de Sidi Okba, le désert et son énigme et son attirance, le but où tendent toutes les caravanes qui (on le peut croire) fondent à jamais dans la fournaise. Leur marche lente a quelque chose de volontaire, de fatal, de triste... Mais aussi de l'oued à l'horizon occidental, on voit le chaos de montagnes de l'Aures s'empourprer puis s'éteindre, se pétrifier; on voit l'Ahmar Khaddou (1) brasiller comme un cap gigantesque de roses et de feux, un bloc précieux enfoncé dans le Sahara pour supporter des fêtes religieuses aux dieux de l'inconnu... Ahmar Khaddou, Aures! dans ce chaos de montagnes, où il n'y a ni postes, ni téléphones, ni trains, ni routes, s'obstine, se présente plus aiguë que nulle part, l'énigme des races algériennes. L'Aures fut l'asile de tous ceux qui, Lybiens, Phéniciens, Berbères, Romains, Byzantins, Vandales, Arabes, vaincus après avoir dominé, individualités dont le peuple était soumis mais qui, elles, ne voulaient pas se soumettre, cherchèrent la liberté dans la montagne. Ainsi s'est faite une sélection de gens entêtés et robustes. Et à tous ces évadés, la

(1) Djebel Ahmar Khaddou: La Montagne à la joue rouge.

vieille race foncière, la berbère, avait donné sa langue, ses mœurs, son code, son insouciance relative des choses religieuses avec des superstitions et des libertés grandes, jusqu'au temps où le Français, épris d'unité, crut devoir donner au Berbère le code et le langage musulmans.

L'Aures — mais, demain, les automobiles le traverseront — restait ainsi un réduit peu accessible (les Américains auraient dit : un parc national) ou une faune humaine spéciale persistait, le lieu où on pouvait, où — quoi qu'il advienne —, on pourra, pendant des années encore, voir l'Afrique non seulement d'avant les Français, mais d'avant les Arabes, les peuples de la Kahena et de Massinissa — ceux qui ont vu grandir et s'évanouir tant de conquérants et sont restés eux-mêmes; ceux qui virent passer — passer seulement — les légions, ceux que les Turcs évitaient, ceux qui furent chrétiens et schismatiques, musulmans et schismatiques, comme s'ils n'avaient pu jamais subir une domination, même spirituelle, sans lui donner une forme à leur goût.

Cet Aures où j'irai, me requiert, dans ces soirs de Biskra, d'une luminosité qui me pénètre à l'âme et qui présente le contraste le plus piquant. Là, la montagne essentielle avec les mœurs qu'elle commande; ici, la plaine la plus plaine qui soit; là-bas la neige en hiver, les fleurs au printemps; ici le soleil et le sable. Ici la ville où convergent toutes les curiosités du monde, toute la fièvre, l'inquiétude artistique, la bêtise aussi des gens qui ont le loisir de la fuite. Là-bas, per-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

sonne! Le tourisme, dans l'Aures, s'appelle encore « voyage d'études et d'explorations ».

Cependant tout s'est éteint; le soleil a plongé derrière Biskra et les montagnes de l'Est. Après qu'il eut disparu, le phénomène d'une singulière réverbération rose et verte qui fait des ombres violettes, s'est produit comme à l'ordinaire pendant quelques minutes. L'Ahmar Khaddou s'est éteint et comme vitrifié... Les chiens, autour des tentes où s'allument quelques maigres feux, commencent les abois qui dureront toute la nuit.

Je vois s'effacer dans l'ombre la silhouette du « chameau », cette ruine romaine où vécurent peut-être d'intelligents tenants du rêve romain, des pionniers de la charrue latine qui, ici, devant ces monts, cette plaine, rêvaient d'une harmonieuse synthèse, sous l'ombre tutélaire des grandes ailes de l'aigle...

. . . . . .

J'ai besoin d'une voiture pour aborder l'Aures par M'chounèche.

Mme Magali Boisnard promulgua :

— Mais c'est Bijou qu'il vous faut...

Mme Magali Boisnard et son mari le Dr Crespin — elle par les lettres, lui par la science; tous deux par l'intelligence et le dévouement, — tiennent, si on peut dire, Biskra. L'auteur des *Endormies* parle arabe comme Abd-el-Kader et les Arabes la nomment « *Nejemah* » (étoile), ce qui est charmant et d'une galanterie d'à-propos. Le docteur a accès dans des milieux fermés

à tout Européen et il en a rapporté ce scepticisme averti et bienveillant, aussi loin du découragement que des premiers enthousiasmes, qui est l'attitude du Français intelligent vis-à-vis de la race arabe après des années de voisinage. Le thé de Mme Crespin Boisnard qui réunit les gens de distinction de passage à Biskra, vous initie en moins de temps et de fatigue que de longues excursions, à mille et une caractéristiques de la vie indigène. Mme Magali Boisnard avait donc promulgué :

— Mais c'est Bijou qu'il vous faut.

Et comme je m'inclinais devant cet arrêt, elle ajouta :

— Nous irons tous ensemble.

Bijou, donc, c'est un voiturier, je dirai : des grands-ducs. Je puis certifier : des aghas et des bachagas et des gouverneurs. A l'extrémité orientale de l'Algérie, il me rappelle un de ses confrères rencontrés à l'extrémité occidentale : Mostaganem, cocher à Tlemcen, qui entre chez les caïds comme dans un moulin, les fait tourner comme des totons, leur colle dans les bras le panier à provisions et finit par leur conter des gaudrioles, en un sabir franco-arabo-espagnol, et qu'il ponctue de bonnes tapes sur le ventre de son magnifique et solennel interlocuteur.

Bijou est peut-être plus réservé que Mostaganem. Il est plus nettement musulman. N'importe, je sens — c'est une fatalité — que les figures de ces deux héros se superposeront, se confondront à jamais dans mon souvenir. Aussi ferai-je d'eux un être unique: des yeux de braise,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

une figure de corsaire, avec des vêtements orientalo-européens, une coiffure mixte entre la chechia et la casquette anglaise, et une race franco-malto-maroco-hispano-italo-berbero-arabe. Gens charmants et de commerce facile malgré les roueries du métier, et gardant, malgré le contact avec la civilisation, des naïvetés heureuses et des ignorances bénies. Aussi vous nolisez un de ces cochers avec son équipage, pour plusieurs jours et nuits. Discutez le prix, mais ne posez jamais la question : « Et les frais de logement du cocher? »

Si on est honnête, on vous répondra : « Il se débrouillera. »

Et, en effet, il se débrouille. Le soir venu, ni vu ni connu, le cocher a disparu. Il est dessous, ou dessus, ou dans sa voiture. Il est dans un trou ou un gourbi... Et il se débrouille. Il a mangé. Il dort. Car il a mangé et ses chevaux aussi, si on peut appeler cela manger. Pour vous, vous reconnaissez que vous êtes dans un bled, sans ressources. Il a fallu s'arrêter loin de toute volaille et de lit anglais (trois cents kilomètres). C'est troublant, pas pour Mostaganem, même s'il s'appelle Bijou. Et ne lui parlez pas de l'insécurité du lieu; vous feriez rire cet homme sérieux, sérieux comme un Espagnol-arabo-berbero, etc., etc. La sérénité est peinte sur ses traits. Il a mangé, il dort. Faites comme lui : Bonsoir!

Le touriste venu d'un pays où les ponts poussent naturellement sur les fleuves, est tout de suite initié à un des charmes du pays : c'est la

traversée de l'oued. Biskra est sans pont; l'oued est sans eau à moins qu'il n'en surabonde. Il faut d'abord traverser son large, très large lit de cailloux; puis on rencontre l'eau, un lit de l'oued puis un autre lit de cailloux et un autre lit... Nous sommes fixés sur Bijou. Il boit l'obstacle. Pourvu qu'il ne nous le fasse pas boire, à nous, ou manger... Bijou lance ses trois chevaux, dans l'eau, sur les cailloux, sur la berge qui paraît à pic. Chose curieuse, on passe, on est passé. Ceci, d'ailleurs, n'est rien, rien qu'une pâle initiation.

Chaude journée, le ciel est voilé; mais le soleil qui perce ce voile gris est le plus chaud, le plus étouffant de tous; c'est celui qui vous brûle le mieux la peau. C'est le cas ou jamais de jouer du chèche...

Et dépassé les tentes des gens de Ben Ganah, la route s'en va, droite et plane et monotone, vers Chetma qu'on voit nettement dès le départ — une des caractéristiques de ces promenades sahariennes où, pendant des heures, souvent, de marche ou de course, on ne perd de vue ni le point de départ ni le point d'arrivée. Comme il n'y a rien à faire qu'à se laisser bercer (hem!) par la voiture aux ressorts éprouvés (certes!), que je vous parle du chèche.

Le chèche, vous l'avez acheté, chez le Mzabite, peut-être à l'heure du soir, où, dans sa boutiquette encombrée jusqu'au plafond, ce commerçant accroupi derrière son comptoir, avec des gosses itou, récite (lui, d'une voix grave, — les gosses, d'une voix aiguë) les prières du rite

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ibadite. Vous avez demandé un chèche et, sans plus d'explication, on vous a donné huit mètres d'une large et légère étoffe d'étamine. Vous avez un chèche. Mais il en est du chèche comme du violon ou de la pince à sucre : ce n'est pas tout de les posséder, il faut savoir s'en servir.

Dans cette Afrique où nous débarquons avec des chapeaux melon, la question de la coiffure se pose avec une impétuosité qui n'est pas prévue dans l'illustre chapitre aristotélicien des chapeaux. On vous dira, et il y a dans tout cela du vrai : le chapeau de paille n'est pas suffisant contre le soleil et il offre trop de prise au vent. Mieux vaudrait le feutre mou à larges bords; mais il ne permet pas l'aération du crâne et sa couleur sombre absorbe la chaleur. Il y a bien le casque de liège — le casque colonial. Mais il donne prise au vent; mais il est lourd; mais il est vaste et, en passant dans des buissons ou sous des arbres, vous vous cognerez immanquablement — de plus, le soir, du fait du courant d'air qui y est ménagé, il est froid.

Quoi, alors? demandez-vous, puisqu'il faut une coiffure, un chapeau...

On vous dira que la chéchia, la chéchia rouge qui protège la nuque et non le front, est excellente; que l'insolation est inconnue chez les zouaves et les tirailleurs. C'est possible. Et vous vous souviendrez des qualités de la couleur rouge utilisée par le Suédois Finssen en sa thérapeutique. Mais la chéchia... c'est la chéchia, devenue une proclamation extrême de foi islamique. Quand on débarque en Algérie, on cherche volontiers les déguisements arabes. Après, on constate qu'il y a là une sorte de désertion morale, qu'on doit rester ce qu'on est, si sympathique soit-on aux Arabes; un roumi, un Français dans son âme, comme dans ses frusques (à moins qu'on ne se fasse carrément musulman, qu'on récite la chehada, qu'on fasse ses ablutions et qu'on se lance dans l'âpre voie du Ramadan, ce à quoi je ne vois pas d'inconvénient dirimant) et on laisse la chéchia et le burnous de location aux imbéciles (Durand ben Vandenwerck et Marius des Ouled-Cabassou) dont je vous invite à voir les nombreux portraits à votre passage à Alger, aux arcades de la rue Bab-Azoum ou du Boulevard de la République.

— Donc, pas de chéchia; mais quoi, alors?

— Le chèche.

— Le chèche? Mais c'est aussi musulman que la chéchia. Et la... désertion morale?

Erreur, erreur. Le même chèche est, selon la manière, roumi et musulman, car il y a la manière. Voici le chèche. Contemplez-le sur ce magnifique Arabe (ou sur ce nègre, si vous préférez). Le chèche, enroulé, fait le tour du cou, une fois, puis, déroulé, enveloppe la tête, encadrant la figure; puis il est enroulé cinq, six, huit fois, autour du crâne et c'est le turban. En l'espèce, il est porté au-dessus de la chéchia et c'est le chèche musulman. Vous, roumi, vous le porterez au-dessus du chapeau, de n'importe quel chapeau (haut de forme excepté). D'ailleurs vous n'en ferez pas un turban; vous ferez cinq ou six

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

fois — très largement — sans serrer, le tour de votre cou, et couvrirez une fois, deux fois ou plus, votre crâne, votre nuque, vos joues et encadrerez aussi étroitement que vous voudrez votre figure. Et c'est le chèche roumi.

Ce chèche flottera telles les barbes des coiffures d'aïeules aux deux côtés de votre figure et vous apparentera vaguement à la Maintenon évoquée par Verlaine, celle qui promenait sur la France ravie « *l'ombre et la paix de ses coiffes de lin* ».

Maintenant, écoutez. Sachez les qualités et l'usage du chèche dont vous devez maintenir à proximité de votre dextre, une extrémité flottante.

Le chèche vous protège du soleil. C'est l'usage premier.

Il étanche la sueur.

Il met à portée de votre main, un permanent mouchoir de poche.

La nuit, si vous dormez chez un hôte puissant ou misérable, il vous garde du contact de la literie.

Au matin, ramené complètement sur la figure, il vous préserve des mouches.

Il sert de chiffon à nettoyer le rasoir.

Il est très utile pour passer le café.

Il fait office de serviette de toilette ou de table.

Bien entendu, c'est une corde apte à ligotter un ennemi vaincu ou à pendre son propriétaire désespéré.

Il sert de ceinture, d'étoffe de pansement, de

gilet, de cravate imperturbablement et de caleçon de bain.

Enfin, si vous devez passer la nuit sur la natte, vous souffrirez de l'absence d'oreiller, pour peu que vous ayez l'habitude de dormir sur le côté gauche ou droit. Enroulez alors le chèche en turban épais autour de votre crâne. Il formera un bourrelet moelleux qui compensera heureusement la différence de niveau qu'il y a entre votre tempe et votre épaule et vous aurez, chose étrange, les deux oreilles sur votre oreiller. Profitez en pour dormir sur — occasion rare — les dites deux oreilles. J'accorde qu'avec votre turban, vous avez l'air musulman; que vous pratiquez ainsi peu ou prou la désertion morale. Mais soufflez votre chandelle: personne ne vous verra.

. . . . . .

A travers la brume qu'a faite le chèche ramené en voilette — le chèche remplace aussi les lunettes aux verres fumés — dans la somnolence de cet après-midi torride, nous avons vu venir, longuement venir, Chetma et nous l'avons évitée. Chetma oasis saharienne, mais plus près des montagnes que Biskra, a déjà autour d'elle de menus vallonnements colorés. Dans l'un d'eux, jaillit en un bassin, une source claire et tiède où les gamins piquent des têtes. Chetma, ksar de toub comme les autres, dégage pourtant une impression de propreté et d'aisance. Je ne tiens pas trop à y retourner, car j'y faillis devenir locataire de l'honorable M^me^ Ada, ancienne courtisane, riche et propriétaire, de qui la maison

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cossue m'avait séduit. On aurait pu y couler des jours calmes à condition de ne pas faire une chute par le trou ménagé dans le plancher du premier étage pour l'éclairage et l'aération du rez-de-chaussée. Si je passais par Chetma, je devrais bien expliquer à Mme Ada que si je l'ai leurrée, je me suis leurré autant qu'elle; que demeurer à Chetma était un beau rêve, trop beau et que nous ne faisons pas notre destinée : elle est écrite. Mme Ada le sait encore mieux que moi.

Mme Magali Boisnard a dit le charme capiteux de l'oasis de Droh où pousse le hennah — le hennah qui change en de sombres soleils d'or roux, comme Venise et le Titien n'en connurent pas, les noires têtes des femmes.

Vous dites : Comment fait-on?

Vous appliquez sur vos cheveux, chère et belle amie, une décoction bien concentrée. Vous étendez les feuilles par dessus et, sur le tout, vous collez un cataplasme de terre glaise qui vous casque bien la tête. Vous le gardez huit jours. Résultat garanti. C'est le hennah miraculeux, le hennah que les belles font acheter ou voler et dont la vertu leur rendra l'amour renouvelé de leurs seigneurs.

Nous ne cherchâmes pas le hennah magique, ce jour-là, aux jardins de Droh nous nous contentâmes d'y savourer, sous les figuiers, au bord d'un ruisseau, le kahoua de l'hospitalité...

Maintenant, ce sont des défilés parmi des montagnes arides, de quelques centaines de mètres et où la route se comporte comme si elle

avait affaire à des montagnes russes. Le désert n'est plus. C'est l'Afrique « couleur de lion », brûlée. L'Ahmar Khaddou domine, étalé en longues vagues, de sa crête dentelée et, déjà, le soleil d'après-midi prépare dans sa masse les translucides merveilles du crépuscule.

Nous atteignons près de l'oued el Abiod, large lit avec un filet d'eau, des architectures naturelles, produits d'érosions, où des grottes, où des temples nous ouvrent de sombres entrées. A distance, l'oasis d'el Habed est un long et étroit défilé de palmiers.

Mais l'impassible Bijou a daigné se retourner pour nous dire : M'chounèche — qu'il prononce comme il faut « M'chounch » — et, pris d'un saint enthousiasme, du fouet et des rênes, il jette ses chevaux dans des ravins, les hisse sur des plans verticaux, le tout sur des cailloux gros comme des meules. Après son cri de douleur du début, la voiture s'est mise allégrement au régime et, malgré son grand âge, elle joue, comme une jeune almée, de ses articulations restées souples.

M'chounèche...! Au bas de la montagne, une forêt de palmiers. Mais nous ne la voyons plus, car nous avons plongé dans un trou. Nous en rejaillissons. Bijou, la voiture, nous, nous communions, je crois, dans la même ivresse, l'ivresse du carrosse. A nous tous, et les chevaux, nous composons un être unique et bondissant qu'un observateur verrait fondre dans la terre et en sortir avec un rythme de galop et des bruits de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ferraille et de cris humains. Hurra! Bijou, les cochers maures vont vite, hip! hip!

Nouveau jeu : la traversée de l'oued. Nous y piquons comme s'il s'agissait d'établir le record de la plongée en profondeur. L'eau vient jusque dans la voiture, les chevaux en ont jusqu'au ventre. Mais, sous cette eau, il doit y avoir les ruines d'une église ou d'un palais — car, nous ressentons un choc (la voiture en rit). Un coup de fouet et nous voilà enlevés comme en l'air sur les roues de droite. On passe, on est passé. Bijou, magnifique, demeurant sur son siège.

Et voici le cheikh de M'chounèche.

« Salem!... el khir, mebrouk!... saad!... Le salut, le bien, la bénédiction, le bonheur!

Nous nous souhaitons ces choses essentielles. M^me^ Crespin a assumé la direction des services de traduction. Bijou allume une pipe. Et le cheikh, solennel dans sa gandourah, sous son burnous, qui furent blancs, nous mène avec une dignité arabe vers la maison qui nous est réservée. Sous son burnous, il dissimule d'amples choses. Ce sont deux vases de nuit, car l'hospitalité indigène est prévenante et délicate.

II

Les gorges de M'chounèche et l'Ahmar Khaddou
La sandale Chaouia

A coup sûr, M'chounèche est une des premières curiosités de l'Algérie. M'chounèche, outre les beautés de son oasis, qui sont une révélation pour ceux qui ne connaissent que les oasis sahariennes, offre les merveilles féeriques de ses gorges, et les sports — facilités par le mulet — de l'ascension de l'Ahmar Khaddou.

Les gorges de M'chounèche sont complètement imprévues. On ne soupçonnerait pas, à le voir si largement étalé, quels obstacles vient de franchir l'oued. Les gorges sont un des spectacles naturels les plus répandus en Algérie. Elkantara en offre le modèle classique, agrémenté d'une grand'route et d'un chemin de fer. On voit que l'oued descendant précipitamment des hauts plateaux, dévalant de mille mètres en deux cents kilomètres, s'est trouvé devant une barrière rocheuse qui le séparait de la plaine, but de ses efforts, son repos et sa retraite, avant son

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

anéantissement dans le sable, la mer ou le chott. Après avoir quelque peu, tel un lion encagé, longé l'obstacle, l'oued s'est un jour rué dessus et, dans l'éboulement des terres et le fracas des rocs écroulés qui encombrent encore son lit et sur qui, aux jours de crue, sa colère se surexcite, il s'est frayé violemment un passage. Les savants vous raconteront autrement les faits : ils ne croient pas aux colères des oueds; ils ne devinent pas les antagonismes de la terre et de l'eau; les haines ou les amours des choses sous le soleil passionné d'Afrique. Mais c'est le drame qu'on lit au livre de la nature et si la lutte de l'oued et de la montagne a pris un ou dix siècles, les siècles équivalent à des jours ou à des heures, le temps d'une querelle et d'un meurtre, pour nous.

Pauvre et fol oued! Peut-être qu'il s'est mépris sur les intentions de la terre qui ne le contenait que pour le sauver un temps. Derrière le barrage, il se fût maintenu en un lac apaisé, aux berges nombreuses. Le barrage rompu, il s'est lancé — ô! folle jeunesse — vers le Sahara traîtreusement accueillant, vers la molle plaine d'or où il s'est alangui, où il est mort, saigné, vidé, tué par les mille flèches d'or du soleil néronien.

C'est là l'aventure de nombreux oueds africains. Ce n'est pas tout à fait celle de l'oued el Abiod — un des trois principaux oueds de l'Aures et celui qui arrose M'chounèche. Elle présente une péripétie plus émouvante encore, un cañon — sauf votre respect. Ce mot de cañon, avec le rhume de cerveau que suppose sa pro-

nonciation, est lui-même une péripétie dans la langue française; mais on s'y est résigné.

L'oued el Abiod donc, né dans la verte conque de Medina, avait pris, après avoir contourné le djebel Ichmoul, la direction nord-est-sud-ouest adoptée par tous les oueds un peu distingués de l'Aures et s'en allait gaîment — l'innocent! — vers le fatal Sahara. Il rencontra l'obstacle, le barrage, et se conduisit selon l'us. Il fonça, perça, passa. Et ce sont les gorges de Thiganimine. Mais il ne trouva pas la molle plaine d'or où, peut-être, il souhaitait la voluptueuse mort par épuisement. Il trouva une vallée infiniment plus large que celle qu'il venait de quitter et où, obstiné, il reprit la direction nord-est-sud-ouest des oueds bien conditionnés. Là-bas, d'ailleurs, cette vallée béait largement dans le Sahara et les convulsions de son sol faisaient prévoir le coma, l'apaisement, la mort de la terre dans l'infinie plaine de sable. L'oued el Abiod, la rivière blanche, allait, allait, quand, horreur! trois fois horreur, Madame! il sentit son lit s'effondrer sous lui... Ce lit céda, se creusa, la terre molle se delitant, s'effritant, emportée à jamais jusqu'à un sol de roches plus résistantes; mais l'oued s'était enfoncé dans la fraîche obscurité d'un... oui, d'un cañon aux parois de trois ou quatre cents mètres de haut. Nous l'irons voir un jour dans cette situation.

Mais il pressentait la fin — et la fin, ce sont les gorges de M'chounèche. On ne les soupçonne pas quand on est près d'elles... C'était par un beau soir où le fameux Ahmar Kaddou s'était

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

vêtu de pourpre. Au bas de la montagne, en quittant M'chounèche et sa paradisiaque palmeraie, on voit quelque verdure et, sur le fond du mont, la silhouette précise et claire d'une mosquée neuve, rien de la ruine habituelle. On gagne un repli de la terre d'où paraît sourdre l'oued et, brusquement, on voit la porte d'or et de pourpre que vient de franchir l'eau toute bouillonnante encore de colère, innocente et blanche.

. . . . . .

L'Ahmar Khaddou fascine l'hôte de Biskra. Sachez son nom, le djebel Ahmar Khaddou, c'est la montagne à la joue rose qui s'enfonce comme un long éperon, comme un promontoire, dans le désert, à l'Occident. J'ai senti son invite pendant des jours et surtout par les beaux crépuscules quand, de la terrasse de l'hôtel, je voyais la montagne s'empourprer d'une vie intérieure et lumineuse, coulée de saphirs, et coulée de rubis, toute la féerie de ce pays où, parfois, les choses, tant elles en sont imprégnées, irradient plus de lumière que le ciel fatigué. La montagne hérisse toujours dans le ciel, pour l'habitant des plaines, son invite héroïque ou son reproche constant. Malheur à toi qui ne subis pas l'ordre ou ne le comprends pas, ou le dédaignes, pauvre homme! toi, qui peux vivre devant cet horizon sans sentir que ce sommet te requiert, prometteur de sa joie, de son orgueil et de son air salubre. Et, de ce sommet, tu en découvriras d'autres, tentateurs aussi...

comme l'est l'horizon désertique et tu comprendras, converti, que la joie est dans l'effort, non dans le but.

L'Ahmar Khaddou nous vit accéder à ses solitudes par le ras-el-Akba, le contrefort qu'il projette vers M'chounèche et qui forme une des parois des gorges. Mais à mesure de l'ascension, le ciel se couvrait et la pluie nous attendait au « poste optique ».

Le désert noyé d'ombre ici, de soleil là-bas, était tacheté comme une peau de panthère et le voile de la brume — ô souvenirs du Nord! — laissait transparaître une vision d'océan glauque et d'embruns. O! la mer et les îles encore, les îles posées sur cette étendue où on s'étonne de ne pas voir de voiles. Biskra est là tout de suite après le dernier ressaut des collines mourantes, mais aussi Sidi Okba où se trouve le tombeau de Okba ben Nafe, le dur vainqueur arabe des Berbères, qui se fit tuer héroïquement dans ces plaines avec trois cents des siens par un ennemi supérieur en nombre. Je vois aussi le Zab Chergui, Aïn Naga, Zribet-el Oued, pays fantomatiques, traits d'ombre dans l'océanique monotonie de la plaine. S'il faisait clair, je verrais la dépression du chott Melghir et, dit-on, ma vue plongerait vers Tougourt, l'ancienne reine des solitudes que le petit train vient narguer et invite à entrer dans la ronde des pays civilisés... J'ai devant moi une des plus vastes étendues de terre qu'il soit donné à un homme d'embrasser du regard, grâce à ce prolongement de la montagne dans le désert. Derrière nous, c'est

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le chaos montagneux de l'Aures, un fouillis de pics, de murs, de chaînes qui se haussent curieusement au-dessus des autres. Figures inconnues pour moi aujourd'hui, que je nommerai demain et qui me seront familières, tout ce mystère de l'Aures et de sa terre, et de sa race que je ne veux point percer (mes préoccupations ne sont pas si ambitieuses) mais que je veux simplement hanter. Et, là-bas, dans la plaine, le souvenir de Sidi Okba; ici, à M'chounèche, celui du duc d'Aumale; en même temps le sentiment que, dans ces monts, des gens étaient, il y a dix siècles, les mêmes qu'aujourd'hui, et virent passer tant de conquérants divers, les uns respectant leurs montagnes, les autres faisant des excursions rapides, tout cela avec l'excitation qui émane de l'énigme aurasienne et de la citadelle hiéroglyphique de ses montagnes.

La pluie, la fine pluie du Nord m'enveloppe et tout se brouille. La montagne qui m'a tant attiré, qui s'éclaira et se para pour moi, tous les soirs, n'est plus qu'une portion ardue, restreinte, de la terre où une vague piste serpente parmi des cailloux. Je ne vois plus, presque, qu'à mes pieds.

Or j'y vois, — étant aussi contraint à regarder devant moi, — j'y vois une sandale chaouia.

A ce signe, je sens que j'ai quitté le peuple arabe, celui qui, comme nous, les Français, est venu en conquérant sur cette terre et dont, après tant de siècles, nous avons consacré la victoire, en imposant sa langue et son code aux Berbères ses vaincus.

L'Arabe a les pieds nus, ou traîne des babouches. On a l'impression qu'il ne s'équipe pas sérieusement pour la marche. En fait, il ne se sent à l'aise que sur sa mule, ou sur son cheval où il a besoin du dossier reposant de sa haute selle.

Le chaouia auranien envisage résolument la marche parmi les pierres et s'y prépare. Il a une large, débordante, lourde semelle d'alfa qu'il maintient par une double courroie au talon; par une seule courroie qui, à l'avant, passe entre le gros orteil et le suivant. C'est déjà une révélation, cette sandale oubliée et fatiguée. Elle était inventée avant les Phéniciens, les Romains, les Vandales. Elle permettait à l'autochtone de circuler rapidement parmi les cailloux tranchants de sa montagne.

La question berbéro-arabe peut peut-être se résumer dans la querelle de la babouche et de la semelle chaouia. Mais l'Arabe a eu cet avantage séculaire que tant de Berbères se croient Arabes, et cet avantage suprême que la France a pris le parti de la babouche.

Pourtant, la babouche marque à peine sur la terre. Elle est la chaussure de la lente flânerie, celle qu'on enlève à l'aise dès qu'on accède aux tapis bariolés du harem ou de la mosquée. La semelle chaouia, chaussure de pauvre et de travailleur, pèse sur la terre et permet le travail du jardin, du champ, les rudes défrichages.

. . . . . .

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

J'ai cru que l'Ahmar Khaddou me conviait à sa cime pour me dévoiler, dans un coup de soleil, la mer dorée, semée de paradis, le royaume de l'infini, et me faire entendre les longues trompettes du désir, invitatrices aux exodes, aux nostalgies des pays où on ne fut jamais. L'Ahmar Khaddou m'a proposé ce thème : une vieille chaussure abandonnée.

III

EL KANTARA

Les archers de Palmyre et leurs successeurs
Le puits vénérable
La porte et le balcon du désert

Il y avait à El Kantara, porte du désert, un corps d'archers originaires de Palmyre. J'y pense en conversant avec les successeurs directs de ces archers : les gendarmes, trois Français, un indigène qui ont leur maison en bordure de la route d'El Kantara. Sans doute, ces honorables militaires ne savent pas bien de qui ils ont hérité leur consigne, ni quelles sentinelles exactement ils ont relevées. C'est très bien pourtant qu'ils soient là, gardiens de l'héritage de Rome.

Je ne sais pas trop pourquoi je pense à ces archers de Palmyre mentionnés dans tous les guides et les manuels, à cause d'une inscription qui les révéla; pourquoi je les vois flânant aux bords de l'oued, sur le beau pont d'une arche qu'une absurde restauration a déshonorée; autour de cette brèche qui marque un si complet

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

changement de la terre, une transition si brusque entre le Sahara et le Tell... Endroit de légendes, on n'a point imaginé qu'un Roland eût brisé ce roc d'un coup de son épée; mais toutes les imaginations se sont attardées ici. Le Kantari qui, pourtant, est un gaillard dégourdi, roublard, émancipé, n'ose pas trop flâner le soir dans la gorge, par peur des djinn. Il vous montrera, d'ailleurs, un vrai djenoun de pierre dans la paroi de la rive gauche et l'empreinte des sabots du cheval d'Ali et les griffes du sloughi d'Ali qui franchit la brèche d'un bond, et les Français reconnaissent la tête de Napoléon dans un roc de la rive droite.

En ce mai, tout le Sahara remonte vers le Tell... Dès avant le lever du soleil, la caravane passe, indéfinie, silencieuse, jusqu'aux heures brûlantes. C'est, dans la poussière qui se lève, le pas spongieux des chameaux. Les hommes excitent les bêtes surchargées et les femmes et les enfants qui suivent, se hâtent de tenir les chiens en laisse, les chiens qui se font traîner au risque de l'étranglement car, franchi la porte du Tell — où il y a des gendarmes — commencent les jardins, les champs, et se fait sentir aux nomades la souveraineté de l'ordre. Non point, pourtant, que ces nomades, effroi du sédentaire qui les appelle fils du péché, abdiquent leurs mœurs sans gêne. Bien souvent, leur troupe innombrable laissera s'égailler les bêtes dans le champ d'orge du fellah solitaire et presque impuissant... Ils passent, hommes aux traits rudes, femmes dont on voit le flanc et la

jambe dans l'écartement de la melhafa, enfants nus et, au milieu d'eux, un chameau portant un palanquin voilé, un attatiche aux étoffes bariolées qui dissimule aux yeux désireux, une jeune beauté au teint d'ambre, aux yeux étonnés de gazelle. Et tout ce peuple misereux et pouilleux a des draperies impériales, des manteaux de pontife, des couleurs oranges, rouges, violettes, des démarches de prophètes en exil et défile sous l'œil des gendarmes. Ils montent, au printemps, vers les monts, l'herbe et l'air pur. Ils reviendront à l'automne. Flux et reflux qui cédera, qui cède déjà — comme il arrive aux plages où la mer se retire — devant la falaise de l'ordre et de la loi. Ces hors la loi en désordre, par le fait même qu'ils trouveront là-haut plus de terres cultivées, surtout parce que leur antique conception de la vie n'a plus sa place dans la vie de l'Algérie, ces gens qui ne tiennent pas à la terre, qui en prennent la fleur et le fruit sans les sanctifier par le labeur profond, reculeront aussi bien devant la charrue indigène que devant la haie du colon, le garde champêtre et la stricte grand'route dont on ne peut s'écarter et où l'automobile passe en bolide...

Mais parfois devant l'auberge un groupe de gens se détache et, après une légère hésitation, franchit la grille. Ils ont alors cette marche grave de fidèles conscients qui, devant la foule restée en arrière, sont admis dans le parvis, dans la solitude du sanctuaire. Ils vont au puits.

Ce puits, je le voudrais d'une antique et noble

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

architecture. Il comprend malheureusement un bati métallique et une roue; mais il est heureusement surélevé sur une vaste pierre ronde où doit monter celui qui fait tourner la roue, cependant que celui qui veut boire à même l'eau qui tombe, doit s'agenouiller au bas ou se courber. Rien de plus plastique que cette scène cent fois répétée des passants qui entrent et viennent boire. Rien de plus noble que leurs attitudes; rien de plus religieux que toute leur tenue.

Ces âmes simples sentent tout le prix de ce don de la terre, de cette communion qu'ils vont faire. L'agenouillement a un sens et les lèvres à même l'eau aussi... Il y a de vieux patriarches qui tiennent leurs bâtons comme le sceptre des rois homériques. Il y a des enfants dont le front et les yeux sérieux ont la ferveur du néophyte vers la sainte table. Merveille du puits qui fait don de son eau à ceux brûlés jusqu'aux os par le soleil, et qui, pendant longtemps, n'ont eu que l'eau tiède des guerba, l'eau saumâtre des mares. Voilà la tentation, nomades, au seuil du jardin que crée la France. Cette vilaine manivelle, grâce à elle, vous avez une eau fraîche, inépuisable, toujours prête et dont, dès la première lampée, vous sentez en tous vos membres, en votre cœur saisi, en vos viscères séchés, la froideur salutaire. Ayant bu, silencieux, ils rejoignent la caravane.

El Kantara n'a pas qu'une porte mais aussi un balcon, le djebel Metlili. Il faut y monter. Un sentier muletier y mène, à quatorze cent quatre-vingt-quinze mètres d'altitude, au poste optique.

Le mulet vous y hisse à coups de reins réguliers, suivant, avec des années déjà de retard, les mulets résignés qui hissèrent les matériaux du poste pour ouvrir, sur ce sommet, un regard français sur le bled suspect. L'ascension d'une montagne à mulet, les lacets au flanc de la pente vous montrant successivement tous les paysages dans tous leurs développements et sous tous leurs aspects, est une joie singulière, un enchantement graduel de plus en plus prenant, jusqu'à la fraîcheur du sommet où court le libre vent des altitudes.

Que tout s'arrange donc bien! Arrivés là-haut, avant la chaleur, décidés à y attendre la fraîcheur du crépuscule, nous n'y avons découvert d'ombre qu'au pied du poste optique; mais cette ombre, tournant avec le soleil, nous avons dû tourner aussi avec nos nattes et nos tapis et faire, devant chacun des quatre points cardinaux, une station recueillie... Excellent système pour une exploration méthodique de l'horizon. C'est, d'une part, encore, le chaos montagneux de l'Aures, l'imbroglio des crêtes et des pics, comme un défi, ce je ne sais quoi de ramassé, d'hostile au curieux, épouvantail peut-être plus que réalité, qui découragea les conquérants aussi bien que l'âpre colon et l'exploiteur méthodique: pays qu'on sent sans routes, sans postes et qui, maintenant que les militaires l'ont quitté, a pour maître un seul civil au képi à feuilles de chêne d'argent, avec ses cavaliers indigènes. C'est, d'autre part, la plaine du Hodna, à coup sûr le plus surprenant des aspects qu'on découvre du

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Metlili, je ne sais quoi, liquide, métallique ou vaporeux. Le chott ou le sable — comme du côté de l'Aures le roc, — et le sel s'opposent à la fête des arbres et aux charrues françaises...

Vers le sud, le désert — cette fois une brume ne me le voile pas comme il m'advint sur l'Ahmar Khaddou. Les îles tremblent sur l'eau qui bout, car le chehili commence à souffler et le ciel désertique va devenir d'étain. Redoutables bouffées du gouffre inconnu, haleine enflammée du dragon. Et c'est du Sahara que viennent, fuyardes, ces caravanes, ces fourmis humaines, tout ce qui te franchit ô El Kantara! pour regagner le Tell des buissons et des arbres verts et des puits intarissables mais où, de plus en plus, s'impose l'ordre français tôt ou tard fatal aux vagabonds... Chose curieuse, le vent chaud souffle du sud; mais il règne au plus haut du ciel un courant contraire et, d'un bloc de nuages attardé, en réserve vers le nord, se détachent en éclaireurs, de petits nuages héroïques qui vont vers le sud. Ils sont si blancs, si purs; ils meurent, bus par le soleil, fondus dans l'imperturbable ciel bleu presque au-dessus de ma tête.

C'est vraiment l'incessante lutte de l'eau et du feu. On peut se passionner comme à un spectacle tragique...

Vers le nord, toute la terre se relève jusqu'à, sans pics ni cimes, atteindre à l'altitude de la montagne où je suis et c'est, à l'horizon, la ligne de partage des eaux. Là-bas, jaillit une source... Il faut que l'eau prenne son parti; un rien, pierre, talus ou quelque secrète impulsion la

décide. Celle-là ira vers le nord frais; elle retournera au sein maternel de la Méditerranée, même si elle est absorbée au passage par quelque sebkha; mais celle-ci descend vers le sud, toute blanche comme une vierge guerrière qui descend des montagnes. Sais-tu, prévois-tu, ô! rivière à jamais ignorante des flâneries sous les sols, toi dont, jamais ne fleuriront la course nos valérianes, nos reines des prés, nos saponaires, nos grands iris d'or et le vol électrique des martins-pêcheurs, sais-tu ô! l'héroïque, que, étalée sur le sable, tu seras toute bue comme le sang d'un animal égorgé là-bas à l'écart des tentes sombres ou, sous la lumière, aboient les chiens, ou rôdent les femmes bariolées?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

IV

Les Beni Ferah
Réception solennelle. — L'ami du gouverneur
L'olivier. — Le Romain

Il faut se décider à pénétrer dans l'Aures. Ma « mission » me l'impose, car je tiens de M. le Gouverneur, une mission. C'est écrit sur un beau papier qui invite les autorités civiles et militaires à me donner aide et protection.

Mais la plaine bout. Un ruisseau qui meurt paraît de métal en fusion. Il y a, en avant, un deira bleu sur un cheval — l'heureux homme! — un cheval qui, parfois, dérape parmi les pierres; mais qui ne s'étale pas; qui, avant tout mouvement de son cavalier, avec un déclic sec de ses jarrets, s'est déjà remis en équilibre. Il y a, en arrière, Aissaoui.

Aissaoui est un Kantari de dix-huit ans, aux joues mates, aux lèvres légèrement ombrées, au regard de velours. Mais il a un furoncle sur la joue; c'est bien fâcheux. Aissaoui n'est jamais sans furoncle — un clou chasse l'autre. Je lui ai expliqué que son burnous qu'il garde toujours en contact, quand il dort, avec ses furoncles, est cause de ces récidives. Cela a fait rire Aissaoui qui n'en croit rien. D'ailleurs, ce n'est pas pour

sa profonde intelligence que je l'ai attaché à ma personne; c'est parce qu'avec sa longue gandourah blanche, long comme il est, sa chéchia rouge et son air oriental, il fait très bien dans le paysage. C'est aussi parce que, dès la première fois qu'il m'a suivi, il a connu mes petites habitudes. Si je vais au café maure, si quelque dignitaire m'offre le kahoua rituel, Aissaoui crie à tue-tête (potentat ou kaouaji, c'est tout un pour lui quand je suis là) : « Macache! » car je ne prends pas de sucre dans mon café. Et Aissaoui sait nettoyer un rasoir, ouvrir une boîte de conserves. C'est infiniment précieux dans une mission d'études et d'explorations. Tout va donc bien.

Il est vrai que je dois apaiser un conflit initial. Officiellement, la profession embrassée par Aissaoui est celle de guide à El Kantara, en foi de quoi, il prétend que, pour aller aux Beni Ferah, nous devons prendre la route à gauche. Indignation du deira Bentouali Messaoud, cavalier de la commune mixte d'Aïn Touta, qui déclare que c'est à droite. Tout s'arrange; je déclare que nous irons tout droit. Il n'y a, d'ailleurs, je le jure, de sentier ni à droite ni à gauche ni tout droit. Et désormais Messaoud sera le guide.

Aissaoui s'en fiche. Il est, tantôt étendu, tantôt assis sur sa mule entre deux couffins rebondis à profusion. Si sa mule s'affale, ça lui est bien égal; il attendra, parmi les couffins, qu'elle veuille bien se relever... Il n'est pas « chargé de mission ». Il a le droit de négliger son prestige et ses apparences...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Sur les hauteurs, parmi des dentellements pierreux, une butte qu'entourent de hautes montagnes. C'est Beni Ferah, un des villages des Beni Ferah, village berbère. Il faut scruter la montagne et le roc pour se rendre compte qu'il y a là une agglomération humaine. Ici, ce sont des bouquets de verdure qui m'ont permis de repérer le site. Sans cela, ce qu'ont fait les hommes, avec le roc originel et la terre, reste, dans le ton, complètement confondu avec la terre et le roc d'aujourd'hui. Regardant bien, on voit des lignes horizontales et courtes. Ce sont les toits en terrasses superposés. C'est tout. Au bord de la piste, un jeune homme s'est levé. Il est vêtu élégamment sous son burnous blanc. C'est Cherif, le fils du cheikh. Au nom de son père, il me souhaite la bienvenue. Nous échangeons le salut arabe en baisant nos mains qui se sont touchées et Cherif, grossissant mon groupe, chevauche devant moi. Beni Ferah se précise. Un groupe sort de l'agglomération : le cheikh en burnous écarlate, avec des décorations rutilantes et les kebar tout blancs. Du haut de mon mulet, j'écoute un discours de bienvenue : « Ce jour est béni... — c'est le plus beau jour qui se soit levé sur Beni Ferah — louange à Dieu qui m'a mené par ici!... puis-je goûter des heures heureuses parmi ce peuple qui a pour ma noble personne le plus profond respect! »

Saperlipopette! Je réponds que ça va bien. Merci! Je suis enchanté d'être à Beni Ferah. Et je sens que je deviens un personnage d'opéra comique.

Le cortège équestre (?) et pédestre se met en route. D'abord, les kebar, puis le deira, puis Cherif, fils du cheikh; puis moi, avec, à pied, à ma droite, le cheikh écarlate, enfin, Aissaoui parmi les couffins et le peuple des Beni Ferah qui, si j'en juge d'après les bons historiens, devrait crier « Noël! Noël! » mais qui ne crie rien du tout, étant d'un flegme un peu disproportionné avec la harangue que je viens de recevoir à bout portant. Or, pour entrer à Beni Ferah, on gravit un étroit escalier taillé dans le roc, avec marches absentes ou branlantes; on en descend un semblable et, après avoir passé sous des portes (gare à la tête!) on en gravit un troisième; on en descend un quatrième qui...

Quelles bonnes bêtes que les mules! Le cheval du deira glisse, trébuche, s'énerve, sent ses pattes de derrière se dérober sous lui. Ma mule et moi, montant et descendant, allons avec flegme et sécurité comme si nous avions affaire à l'escalier de l'Opéra... Quel voyageur serait jamais assez ingrat pour médire des mulets...?

Sans plus tergiverser, me voici à table dans une dépendance de la maison du cheikh, à l'écart du village. C'est une grande pièce où il y a deux lits aux extrémités, une table au milieu, des cartes postales aux murs, où je reconnais Si Bou Azis ben Ganah, agha de Biskra. Le repas fut, selon l'us, copieux. J'étais seul à table. Le caïd s'employait, avec une serviette, à chasser les mouches. Ses fils apportaient les plats — sept, huit, dix plats..., je ne sais plus. Il faisait chaud.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Si on prenait le café dehors?

Les désirs de ma seigneurie sont des ordres. Je sors, nous sortons. Ah! dieu! les kebar, le conseil municipal est là accroupi. D'un seul mouvement, il s'est levé pour me couvrir de bénédictions. Le kahoua est tôt avalé... Un silence plane... Je vais aller me promener... Le cheikh en rouge, les kebar en blanc, la foule en loques, les enfants tout nus, marchent sur mes traces. Je rentre. J'ai des caprices comme un despote. J'ai besoin de repos. Je demeure une demi-heure dans l'obscurité au milieu des mouches. Je sors. Le cheikh en rouge, les kebar en blanc, la foule en loques, et les gosses tout nus, bénissant le jour qui m'amena à Beni Ferah, me reçoivent sur le seuil. Je fais deux pas... ils me suivent. Je ne puis pourtant pas les tuer. Et voilà ce que c'est que d'être chargé de mission. Heureusement que je ne suis pas empereur!

Alors, comme j'ai réellement oublié ma canne, je pénètre une fois de plus dans ma salle-à-manger-chambre-à-coucher. Je m'y heurte à une ombre — car les volets sont clos — et cette ombre tend un papier... Qu'est-ce que c'est que ça? C'est le cuisinier qui me prépara mon déjeuner. Sur son papier, je constate qu'il a été chaouch d'un administrateur de commune mixte. Qu'est-ce qu'il veut? Il m'explique, en son sabir, qu'il veut être agent de police à Biskra. Je n'y vois, certes, aucun inconvénient; mais ça regarde le maire.

— Ecris-lui... Ton déjeuner était bon...

Il bredouille je ne sais quoi. Il s'imagine que

je vais lui conférer au pied levé le grade éminent qu'il convoite...

— Mais ça ne me regarde pas. Veux-tu ma carte?...

Je ne puis pas envoyer promener un aspirant agent de police qui a réussi mon déjeuner de ce matin et médite déjà mon repas du soir.

— Tiens! prends-la, cette carte.

J'écris un mot dessus à l'aimable maire de Biskra. J'en serai quitte, quand je le verrai, pour lui dire que ça n'a pas autrement d'importance. Et, fort de ce projet, je souligne « recommande *chaleureusement*... »

Mon homme a la carte. Il la tourne, la retourne. Il hésite; il dit :

— Tu es l'ami du Gouverneur.

Qu'est-ce qu'il me chante? Allons! en voilà assez. Je sors. A moi, kebir blancs, cheikh rouges, me voici. Et mon cortège fait vingt mètres pour atteindre le café maure où nous voilà tous assis. Ah! par exemple, le site est merveilleux. Près de la masure qui est le café maure, le peuple est accroupi sur des nattes. Puis, il y a une mare sur laquelle se penche un bel arbre abritant les mulets qui vont boire. Puis, c'est un fouillis de buissons. Au fond, il y a des montagnes rougeâtres et, sur le tout, le ciel le plus radieux. Pourquoi tout ceci évoque-t-il en moi un souvenir de déjà vu? Cet arbre que je regarde mieux, c'est un olivier, un des survivants d'un temps où l'arbre de Minerve toisonnait d'argent les monts de l'Aures et dévalait vers les plaines sahariennes de plus en plus subju-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

guées... Alors le désert reculait... Les légions passaient dans les défilés. Les canaux allongeaient de toutes parts leurs réseaux vivifiants. La plaine d'el Outaya, cette immense cuvette où l'air bout, était peuplée de fermes. Près de l'olivier auguste, un homme s'est dressé et c'est pour moi une apparition.

Ses pieds sont chaussés de sandales. Sa tunique, serrée à la taille, s'arrête plus haut que ses genoux et laisse voir des jambes musclées. Sa figure qu'encadre une courte barbe noire est fière et claire malgré le hâle. Un court manteau rejeté sur ses épaules dégage ses bras nus. Il tient un bâton comme un sceptre et ce n'est ni un turban, ni un chèche qu'il porte sur le front. Ce sont les antiques bandelettes des prêtres et des rois. Il a fait boire sa bête. Avant de s'éloigner, il promène autour de lui un regard calme. Je l'ai reconnu. C'est le Romain. C'est un homme... C'est l'homme. Jadis, quand je suivais la route de Timimoun, l'Arabe, le sémite au parler fleuri, aux vêtements flottants, m'a suggéré les dieux et les prophètes. Ici, dans la montagne, je trouve l'homme. Suivant mes pensées, je demande :

— Etes-vous Arabes ou Berbères?

La question laisse souvent perplexe un peuple qui ne démêle plus ses origines et où de manifestes Berbères de par le teint, le crâne — et le langage — mais des vaincus, se disent Arabes.

— Nous sommes chaouia, dit le cheikh.

— Ah! vous gardez le souvenir des temps anciens.

L'instituteur dit en souriant :

— Il y en a même qui se disent Romains.

Romains?... Ainsi, parmi ces obscurs, persiste l'ultime étincelle d'une lointaine étoile. L'homme au mulet s'éloigne, avec sa bête, de l'olivier où, peut-être, il retourne par on ne sait quel filial instinct. Les siens étaient peut-être de ces colons d'el Outaya qui laissèrent leurs fermes incendiées et leurs olivaies rasées, au temps des invasions arabes et gagnèrent la montagne tutélaire. Je le regarde qui s'en va, ce descendant des maîtres assis au foyer des vaincus et, comme eux, séculairement humilié et puis oublieux, n'ayant plus rien que d'inconscient dans sa marche d'orgueil. Cependant le soir vient. On peut se risquer à marcher car le soleil décline. Beni Ferah c'est un bloc de masures cubiques. Mais la beauté de ses jardins!... Ici, en mai, s'harmonisent la douceur de nos printemps et la beauté de nos étés. L'orge est blonde sous les feuillages tendres et, dans l'orge blonde, Noëmi moissonne. Les frondaisons sont touffues comme aux rives de l'Oise, comme dans des campagnes anglaises : Daubigny et Constable. Les femmes vont à la source au tintement de leurs anneaux d'argent. Elles, par exemple, n'ont rien qui nous rappelle l'Europe. Elles ont des teints mats, des yeux de passion animale et câline... Elles reviennent, portant sur leurs épaules, des guerbas gonflées d'eau. Elles ont des courages et des va-et-vient de fourmis. Le roumi qui les regarde ne les effarouche pas trop.

Cependant, Cherif, le fils du cheikh, m'a glissé un petit papier. J'y lis qu'il est khodja de son

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

père aux appointements de quinze francs mensuels; que sa famille a toujours servi la France. Bref, il voudrait — mettez-vous à sa place — de l'avancement. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Mais ce second placet m'éclaire. Les paroles entendues tantôt résonnent avec un timbre fatal dans ma mémoire : « Tu es l'ami du Gouverneur... » Voilà ce que ces braves gens ont compris à l'annonce qui leur fut faite de la venue d'un chargé de mission du Gouverneur général. L'interprétation est flatteuse : l'ami du Gouverneur, l'A. du G., c'est une sorte de fonction qui correspond assez à l'idée qu'ils ont traditionnellement des grands. Ils me voient, à l'aube, quand tout dort encore, me promenant sous les blancs portiques du palais algérois, en compagnie d'un éminent fonctionnaire qui, devant la mer et les monts, m'initie à de grands projets. Je discute respectueusement :

C'est vous-même, Seigneur; quel important be-
[soin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

. . . . . .

Vos yeux seuls et les miens sont ouverts en Au-
[lide.

Je discute, j'objecte, je suis le confident de tragédie...

— Ce qu'il nous faudrait, dit le cheikh, c'est que la route de l'oued Abdi qui s'arrête à Menaa,

passe par Beni Ferah pour rejoindre la route de Batna à Biskra.

— Certes.

Et l'instituteur :

— Si seulement nous avions une poste.

— Rien de plus juste...

Hélas et gloire! je suis l'A. du G., poste extra administratif qui me vaut une somptueuse réception — et de vagues remords. Hélas! ce n'était pas fini.

On dîna au clair de lune. La table était mise à quelques mètres de l'endroit où, sur son lit de braise ardente, le mouton embroché et recroquevillé avait chanté de toute sa graisse. Une rhaïta pleurait au loin dans la nuit, évocatrice de souvenirs imprécis, plainte informulée. Déjà, sans doute, le Romain dormait dans son gourbi de terre, avec la belle insouciance que l'islam confère à ceux qui, sémites, romains ou berbères, se sont donnés à lui. Les serviteurs, accroupis en rond, mangeaient, à l'écart, nos restes qui leur étaient portés directement de notre table servie par les plus jeunes fils du cheikh. De grands chiens kabyles rôdaient dans l'ombre et le feu où avait rissolé le méchoui mourait doucement.

La nuit, les cheikh et les kebar, — aussi bien que les chats, — sont gris. C'est un cortège gris qui me mena à mon logis. Les grillons chantaient. La voix du muezzin qui venait de lancer sous les étoiles, l'ultime prière s'était tue. Mais la rhaïta qui pleurait, avait rencontré une douleur sœur dans l'espace. Une rhaïta lointaine lui répondait.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

V

Vers le Paradis. — Cherif. — Aissaoui
Menaa ou le miracle des eaux
Opus romanum. — Opus gallicum

La nuit porte conseil. J'irai à Menaa comme Dioclétien alla à Salone, ou Cincinnatus à la charrue, non point que j'aie envie de m'adonner à l'agriculture, section des laitues, ou à l'horticulture; mais parce que je veux, loin des grandeurs, me recueillir et envisager l'avenir qui s'ouvre devant moi. Menaa fait partie de la commune mixte de l'Aures; Beni Ferah de celle d'Aïn Touta. Dans celle-ci dont un cavalier me guide, je suis signalé, par suite d'une de ces crises d'hyperbolie fréquentes chez l'indigène, comme l'A. du G. et je suis voué à la pompe, au mechoui quotidien, aux requêtes innombrables. C'est flatteur mais incompatible avec la musardise et la délectation.

— J'irai à Menaa.

Ceci est notifié à quatre heures du matin devant ma garde assemblée, c'est-à-dire au cheikh

rouge, aux kebar blancs (j'aurais été bien étonné si je ne les avais pas trouvés là) et, spécialement, à ma suite. Que les champs blonds et les frondaisons de Beni Ferah, et la decheria qui ne fait qu'un bloc, étaient beaux en ce matin charmant où le soleil n'a pas encore dépassé la montagne!...

Ma suite, spécialement intéressée par la communication, l'accueille différemment. Abdallah, un militaire ou presque, dit :

— Bien! Monsieur.

Cherif fait un geste qui a l'air d'une objection contenue par le respect, car Cherif est désormais à moi. Son père me l'a donné hier puis m'a suggéré : « Renvoie ce Kantari (Aissaoui); je te donne mon fils. » A quoi j'ai dit : « Ton fils sera le compagnon. Le Kantari est un domestique. »

Ce fut ledit Kantari qui manifesta le plus haut :

— Menaa! l'oued Abdi!

Aissaoui avait eu un bond de joie. Je le contins d'un regard sévère. C'est que la vallée de l'oued Abdi, c'est la vallée de la joie, de la danse, de la beauté, si peu accessible, limitée par de hautes montagnes où les sentiers sont à peine tracés. C'est le lieu de délices qu'un mystère environne et rend plus précieux. Il faut savoir l'imagination indigène pour deviner l'impression que déclanche le seul mot : oued Abdi.

Mais mon attention est détournée du Kantari qui chevauche déjà la chimère. Cherif et son père se concertent.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Mon père va écrire à Menaa pour annoncer ton arrivée, dit Cherif.

— Ah! non: ah! non; pas de ça!

Tout de même, dans ce pays sans ressources pour l'Européen, il ne faut pas arriver à l'improviste et complètement inconnu. Seulement, je surveillerai l'épistole du cheikh. Ce n'est pas une petite affaire que de l'écrire. Apporter l'écritoire, la plume, le papier. C'est une cérémonie. Et puis, écrivez donc avec un lourd manteau rouge qui retombe sur l'œuvre commencée. L'opération se termine par le scel, c'est-à-dire l'application d'un timbre en caoutchouc et elle a — à cause du geste — un caractère antique. La lettre est faite; on me la passe. J'en scrute les caractères arabes comme si j'y comprenais quelque chose. Je fais préciser. Il est entendu qu'on annonce à Menaa le passage d'un Français, rien de plus, un voyageur que l'administration d'Aïn Touta avait annoncé aux Beni Ferah et qui, suivant un caprice d'aujourd'hui, veut voir Menaa. La lettre disparaît. Elle arrivera à Menaa bien avant moi. Il y a, dans la montagne, des sentiers peut-être secrets. Il y a, dans tout le pays indigène, des communications mystérieusement rapides.

Les trois ou quatre grandes vallées de l'Aures ne sont pas délimitées simplement par des montagnes, mais par des systèmes de montagnes avec de hauts plateaux. Ce sont de hautes vallées où les conditions de la vie sont changées, imposées par l'altitude et le climat, par le froid qui dure jusqu'au printemps, et la neige aussi. Donc, venant

de la vallée de l'oued Kantara, allant vers l'oued Abdi, deux maîtresses vallées, nous traversons bois, rocs, terres réunies ou que des végétations retiennent, de hautes vallées secondaires et nous ne plongeons vers un ruisseau pierreux que pour regrimper sur un mont d'où on découvre une indéchiffrable écriture de montagne, quelque chose d'aussi sec que la vue d'une carte de géographie en relief où aucun nom ne retentirait dans nos souvenirs.

Une voix s'élève. Aissaoui chante Aïneksoude:

Tes yeux sont noirs, tes yeux sont noirs
Leur éclat est brûlant
Ils fulgurent comme la foudre.
O Allah! O Allah!

C'est une chanson mélancolique, interminable, passionnée, lancinante, chantée en mineur, sur un rythme de mélopée comme toute chanson arabe et où s'exhale le rêve passionné et triste du Kantari, du Sahari Aissaoui.

Hier soir, il m'a fait des reproches :

— Tu trouves Beni Ferah plus beau qu'El Kantara?

Je m'en suis tiré comme j'ai pu :

— Beni Ferah est très beau. El Kantara est ce qu'il y a de plus beau au monde.

J'étais bien tenu, pourtant, à reconnaître les courtoisies des gens des Beni Ferah par une courtoisie de gabarit équivalent. Aujourd'hui, (Aïneksoude, tes yeux sont noirs, tes yeux sont

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

noirs) — Aissaoui n'a plus le souci du patriotisme local. Toute sa pensée est vers l'oued Abdi, où sonnent les khokheuls, où les plus belles femmes du monde passent dans des jardins parfumés et vont à la fontaine. Aïneksoude! cet air s'imprime en moi. Il devient le motif de ma promenade; mais sa tristesse me pénètre, toute la tristesse du soleil et de l'indigène, une tristesse orientale, antique, et déjà, convertit l'idée un peu française, rigolarde et farceuse que je m'étais faite de l'oued Abdi. Aissaoui chante, mais avec quelque chose d'absent, de fatal, de fasciné, Aïneksoude!... et si on veut l'arracher à cette hypnose, il a un rire sec, pas un rire de chez nous. Il dit en son sabir :

— Li femmes, ci jouli...

Hélas! hélas!

Nous avons escaladé le djebel Lakhal (1568 mètres), descendu dans des vallonnements pierreux; gravi une montagne anonyme (1175 mètres). Nous descendons vers l'oued Abdi, avec des remontées qui vont en s'apaisant; mais le paysage est devenu d'une aridité formidable. La terre est calcinée et s'effrite. C'est l'Afrique des descriptions classiques, hors le désert, celle que la verte Algérie des hauts plateaux et des vallées arrosées, contredit, heureusement si souvent, mais dont la redoutable beauté séduit le peintre et l'artiste. Et cela va s'accentuant. On rencontre quelques gourbis misérables étagés à flanc de coteau de façon à n'avoir que trois murs. Est-ce là la voluptueuse vallée? Le rêve embrasé doit y suffir.

Mais après un pli de terrain, une ligne verte, puis un village encore en pyramide. A mesure que j'approche, je le reconnais, — je ne suis pourtant jamais venu ici —, avec ses maisons étagées et presque au sommet, sur le côté, la tour de sa mosquée comme la lance d'une sentinelle... Eh! oui; j'ai vu cela quelque part, dans les Alpes Maritimes et dans la vallée du Var. C'est Cagnes, Eze, les villages sarrasins de là-bas, les villages frères... N'était l'islam, je ne me sentirais pas loin. Et c'est la sensation vraie, résumée, de bien des séjours algériens. Entre l'Arabe et nous, mais surtout entre le Berbère et nous (instruction et mécanique à part) il y a peu, il y a l'islam. Mais la barrière est formidable; mais depuis le XIVe siècle, l'islam a pris ces âmes et c'est pourquoi, de ce village qui me semble familier, vont sortir des hommes dont les traits me sont familiers et dont le costume réglé par leur religion et certaines façons de penser me sont si étrangers.

Menaa! D'autres ont crié : « Jérusalem! » ou « Thalassa! » Aissaoui crie : « Menaa! » et il chante les couplets d'Aïnksoude :

Tes yeux sont beaux
Tes yeux sont comme des braises
Allah! Allah!

Et ce cantique des cantiques qui détaille les perfections — toutes les perfections — de celle qu'on aime, prend soudain les allures d'un hymne futuriste :

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Automobile! automobile!
Allah! Allah!
Qu'il fait bon être avec celle qu'on aime!

non seulement futuriste, mais d'une irréligion qui m'inquiète :

Aéroplane! Aéroplane! [*dan!*
Qu'il est agréable de s'enivrer pendant le rama-

Aïneksoude! Aissaoui chante à tue-tête la chanson antique et ingénue d'un Salomon qui promènerait la reine de Saba dans sa 40 HP ou l'emporterait au zénith sur le tonnerre multiplement tonnant de son moteur.

Voici, après la traversée de jardins que j'ai à peine le temps de voir, le cheikh de Menaa. Il dit :

— Bonjour, Monsieur; vous avez fait bon voyage?

Hé! qu'est ce langage dénué d'emphase fleurie. Le cheikh m'accoste ainsi tout seul, sans sa cour de kebar et je ne devinerais sa qualité, si le deira ne me la disait, car il n'a pas de burnous rouge. Fichtre! non. Il a un séroual sombre et un turban. C'est vrai; mais il a un veston issu des labeurs d'une *Belle Jardinière* et un ruban vert (Maroc) à sa boutonnière de droite, et un ruban jaune (Nicham) à son revers de gauche. J'y songe : je ne suis plus un grand personnage mystérieux, une éminence grise en transit mais un simple personnage de distinction. Qu'importe! la réception est bonne. Une odorante cheurba

m'attend et un certain tadjinn, le tadjinn rouge qui, entre autres mets, est réussi. Cherif siège à table en face de moi. Aissaoui est parti. Allah, ou plutôt, le chitane (1) sait où...

— Dis donc, cheikh, Menaa a une réputation de gaîté? demandai-je quand le kahoua fut avancé.

— Menaa est gai...

— Très gai.

— Tu m'entends bien? Il y a de jolies femmes, ici, des danseuses?

Le cheikh rit. C'est qu'il est dessalé. Il a été brigadier dans un régiment indigène. Il n'est pas vieux. Il n'a pas la manière ambiguë, solennelle de détourner la conversation chère à tant de ses plus magnifiques collègues. Il dit :

— C'est curieux; tout le monde croit ça.

— Tout le monde; oui. Il y a Aissaoui et il y a le colonel de Lartigue et il y a moi sur la foi de ces deux autorités si différentes.

— Ouras baba, dit le cheikh. Il n'y a qu'une femme, comme vous dites, et elle est vieille et elle est borgne — et je ne sais pas où elle est.

— Mais la réputation de l'oued Abdi?

— D'abord, dit le cheikh, ici l'oued ne doit plus s'appeler l'oued Abdi, mais l'oued Menaa.

J'en demande pardon... Menaa a une réputation de belles femmes faciles, chanteuses, danseuses (pauvre Aissaoui!). J'ai lu des considérations d'une haute moralité dans le livre *L'Aures* où le colonel de Lartigue, en une intéressante compilation, a ramassé tout ce qui fut dit sur l'Aures. Et voilà; il n'y a à Menaa qu'une

(1) Le chitane, Le diable, Satan.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

femme légère et elle est borgne. Une... une seule. Menaa est peut-être la bourgade la plus vertueuse du monde, car où est celle où il n'y en a qu'une, une seule? Aissaoui, par la porte entr'ouverte, se glisse, reste accolé au mur. Il écoute, essaie de comprendre. Je lui fais un signe interrogateur. Il répond : « Macache! » Son air déconfit me fait rire.

— Mais enfin, que diable! cheikh, des gens qui ne sont pas colonels, mais dignes de foi, ont assisté à des danses à Menaa.

— Ouallah! je ne dis pas le contraire; mais les danseuses viennent de l'oued Abdi, de Nouader, Larbaa, Teniet...

Et comme voulant tout prévenir :

— Je ne puis en faire venir. Il faut une autorisation de l'administrateur. Il faut payer un droit de danse de dix francs. C'est bien fait, c'est juste.

Et ce fonctionnaire émet des considérations économiques et péremptoires. Aissaoui qui suit à peu près la conversation, a l'air aplati.

— Cherif, tu ne dis rien?

Interpellé, Cherif demande :

— Et la reine de l'Aures?

La question est insidieuse.

Mais quelle singulière histoire que celle-là qui attribue à une bourgade des « dons » qu'elle n'a pas! J'entends bien que le cheikh me la bâille belle avec son unique borgne. Tout de même, quelle que soit la vérité sur Menaa, elle est singulièrement disproportionnée d'avec la réputation folâtre de ce bourg. Et cet oued Abdi qui

n'est pas l'oued Abdi! Quittons ces pensées décevantes.

Menaa est riche en souvenirs romains. De nombreuses inscriptions y furent trouvées. On voit encore les restes d'une seguia romaine. L'austère distraction qui consiste à marcher dans les pas de nos grands prédécesseurs, nous met en route et nous tombons en arrêt devant une pierre encastrée dans une maison. On lit :

- - IRI MAVR - -
- - ONT MAX TRI - -
- - S LAVRELLOV - -
- - E MAXIM TRE - -
- - FILIENTISSIM - -
- - HO OE IAT - -
- - COLON I - -

Ce n'est pas complet, ce n'est pas clair. De plus grands savants, j'en suis convaincu, déchiffreraient ce rébus à vue de nez. Je me borne à copier machinalement, à recueillir cette miette de la force, de la solennité romaine. Ce titre de pontife maxime qui passe, m'enchante. Je regarde la pierre avec le respect qu'inspire une tombe. Là dedans dort d'un sommeil lapidaire un peu de la pensée romaine et, comme nous arrivions au bord de l'oued, je vois qu'un bati, ferrailles et poutres l'enjambe — et, au delà, je vois : la Grand'Route.

Nous sommes venus au devant l'un de l'autre, moi par les sentiers et les mulets de l'aventure. Je ne savais pas qu'elle s'arrêtait là. La grand'-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

route c'est la France qui, bien tardivement, s'est mise en route — personnalisation définitive. Elle est de beau macadam, large, élastique...

C'est la civilisation elle-même. J'étais, dans l'Aures que je viens de traverser, un modeste échantillon de cette civilisation, un humble délégué. Puisqu'elle est là elle-même, je retourne à mon rang; je ne suis plus grand'chose. La grand'route m'amoindrit, je me noie dans la collectivité française qui a fait cette route. Ne m'escortez plus, cheikhs rouges et chamarrés, je ne suis rien, je n'ai qu'à m'en aller. Et ma mule ferait de prodigieux écarts et mon cortège s'éparpillerait sur cette route si la première auto survenait en éclair... Je me résigne. Salut, route! *Ave via! opus gallicum ave!* Les syllabes latines que je viens de faire sonner dotent pour moi l'instant de solennité. Allons! le grand labeur n'est pas interrompu. Après des milliers d'années d'autres l'ont repris. C'est bien.

Mais la route n'enjambe pas l'oued; elle hésite. Certes, elle a déjà franchi d'autres obstacles. Elle avancera, elle est fatale. Avec elle, autour d'elle, changera ce pays où je sens l'orgueil d'être bien seul. Avec la route, mourra un peu de ce pays où je poursuis une « mission d'études et d'explorations ». Il ne sera plus demain question d'explorations mais de tourisme et le dernier des explorateurs — titre un peu vaniteux — devient le premier des touristes. Soit! Le tourbillon des distraits, l'odeur, la pétarade de l'auto, cette Europe, qui passeront par ici, il n'est pas probable que je reviendrai me joindre à eux.

Qu'elle soit tout de même la bien venue, génératrice de clarté, d'ordre, de mieux être, même si elle écarte, si elle bannit le poète solitaire qui ira ailleurs, en avant d'elle, l'attendre en quelque site désert. Et puis elle est fatale et, même sans mon consentement, j'en suis solidaire et je lui dois tout.

Là-dessus, nous nous détournâmes de la route pour aller voir la seguia romaine, car Rome a célébré ici, comme en tant de lieux, son culte de l'eau, car Menaa eut ses olivaies, ces générateurs de l'or liquide des huiles. Et Ménaa a des souvenirs si vagues, mais où sommeille une vague conscience.

— Nous sommes chaouïa, dit le cheikh, et il marque bien qu'il sait la différence des races, car quand cet ancien brigadier apostrophe Aissaoui le Kantari, le Sahari et le déconfit, il lui crie :

— Hé! l'Arbi.

Pour atteindre la seguia désirée, il nous fallut contourner à mi-hauteur les collines qui séparent la vallée de l'oued Abdi (oued Menaa si on préfère) de la vallée de son affluent l'oued Bouzina, et la beauté du site nous apparaît mieux. Menaa a une apparence de solidité, de stabilité que n'ont pas les autres bourgs, et les jardins qui la cernent à peu près sont d'une luxuriance paradisiaque; mais avant de nous y enfoncer, nous avions gagné la gorge d'où s'échappe l'oued Bouzina. Encore une gorge selon la formule algérienne, un foum, des parois de rochers qui surgissent de l'eau et s'y reflètent car l'eau est d'une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

pureté cristalline, car l'eau remplit toute la gorge de son pur miroir à l'amont d'un barrage qui refrène son impatience. Dans le roc, une ligne horizontale persiste : c'est la seguia. Au-dessus, des trous carrés, régulièrement distancés, laissent supposer l'existence d'un léger balcon — les Romains captaient l'eau beaucoup plus haut et sans doute obtenaient dans la vallée une irrigation plus étendue. Car tout ici est sujet de l'eau; sans l'eau c'est la mort. La vallée de Menaa est un cirque désolé; mais il y a en son milieu un paradou; ce paradou finit sur les pentes là où finit l'eau. Là l'hectare de terre vaut trente deux mille francs (prix établi lors des expropriations pour l'établissement de la route). Ici il ne vaut rien. Un méchant moulin, grand comme une niche à chien, étant l'objet d'un litige, a entraîné déjà six mille francs de frais. A quelques mètres de là, la terre même gratuite ne retiendrait pas âme qui vive...

Miracle de l'eau, ce néant juxtaposé et cette vie! Dans ces fraîches gorges de Ménaa sourdent sous l'oued et l'amplifient quatre-vingt-dix-neuf sources, dit-on. Je n'ai pu résister au plaisir de nager dans cette eau où passent des courants tièdes et glacés, où on sent tout le caprice généreux de la terre, où on frissonne de toute la vie des sources. Miracle des eaux! j'en fus le témoin dévot en parcourant ces jardins prodigieux de grenadiers aux fleurs de pourpre, d'abricotiers aux fruits d'or, ce maquis où il faut se glisser et ramper, car lourde, puissante, la vigne aux ceps noueux pèse sur tous les arbres, s'accroche ici, pend là, traîne sur le sol, comme une divine et folle liane, comme une unique liane qui enlacerait de sa joie dionysiaque, de son amour de nerveuse bacchante, tout le jardin de Menaa et se parerait de toutes les bulles d'or des abricotiers.

C'est la cueillette des abricots, la précieuse moisson, le mesmech avec quoi on fait le kermès (abricots séchés). Les mules et les ânes élargis par les couffins gonflés d'abricots processionneront au long de l'oued Abdi — patrie du mesmech —, et des auréoles de mouches les accompagneront et, tout le long du chemin, on sent l'arome sucré du fruit.

Miracle des eaux! un peu plus d'eau et toutes ces veines, ces ruisseaux qui, dans l'impénétrable maquis, sous la vigne qui rampe et traîne et se relève (une femme a passé; elle a de beaux yeux graves, c'est la diligente fourmi de ce pays de Chanaan; d'autres femmes qu'on voit à peine sous la vigne et dans les arbres cueillent les mesmech) tous ces ruisseaux, vivants générateurs, il suffirait qu'ils pussent chanter un peu plus haut, aux flancs de la vallée et la marée des frondaisons se gonflerait, monterait plus haut aussi, au gai chant des ruisseaux qui travaillent et bavardent. Des ruisseaux plus haut encore! et la vigne et les arbres de pourpre et d'or empliraient la cuve, retomberaient même en mousse sur les rebords, noieraient la ville, agrippée, fixée, étouffée sous les tentacules, étranglée par les bras de vigne ivre de force.

Miracle des eaux! — chimère, bien sûr; mais

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

les Romains qui firent la seguia si haut dans les gorges quand ils rêvaient au soleil couchant comme je fais ici, imaginaient peut-être de telles fables.

Des femmes courbées sous la lourde guerba reviennent de la source. Elles ont de beaux yeux. Mais l'une d'elles est borgne.

VI

La route enchantée

Un réveil en sursaut; des cris effroyables dans ma chambre. Qu'est-ce que c'est? Autour de moi, la nuit compacte. Quelle est cette voix tonitruante? Ah! je comprends ce qu'elle dit : « La illa ila Allah. » (Il n'y a de Dieu que Dieu). Voilà une affaire entendue et bien d'autres choses encore. Mais quelle singulière idée de venir me crier à l'oreille cette vérité islamique. Je vais me fâcher et envoyer quelque projectile à ce muezzin amateur et intempestif. L'éclair d'une lampe électrique de poche, et je reconnais, blanche et nue, veuve de meubles sauf le lit où je suis, et vide de tout farceur, la chambre du cheikh de Menaa. Alors quoi? Enquête. Projection du faisceau lumineux sur la fenêtre sans rideaux. Non seulement sans rideaux, mais sans vitres. Le vitrier ne passe pas souvent à Menaa. Au dehors, traîne comme un vague linceul, une lueur d'avant l'aube et, sur la terrasse contiguë, un homme drapé vocifère « La illa ila...! » et

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

c'est un vrai muezzin sur une vraie mosquée. Il lance à tue-tête aux échos de la vallée la prière du fedjer: la toute première fine pointe de l'aube. Cela nous met vers les trois heures du matin. Louanges à Dieu! Menaa qui avait si piètre réputation me laissera le souvenir d'un de mes réveils les plus sanctifiés.

Récapitulation des souvenirs. Hier soir, un cavalier de l'administrateur de l'Aures est arrivé à Menaa. Il y annonça ma proche visite imminente et qu'il fallait se porter à ma rencontre, me recevoir avec les égards dus à ma personne.

J'ai tout de suite mis le cheikh à l'aise.

— Surtout ne va pas chercher ton burnous rouge. Tu es bien comme tu es.

Et des mulets sont arrivés d'Arris porteurs d'une tente et de ses accessoires, de cantines avec batterie de cuisine. Besbes, le serviteur du cheikh (Besbes a un seroual en lambeaux et une veste brodée jaune citron, dont une importante partie a été remplacée par une pièce couleur cerise) s'est approché de moi. Je crois qu'il m'a demandé à être administrateur. J'ai compris le mot hakkem. J'ai fui me coucher.

Le sort en est jeté. Le cheikh m'accompagnera tant que je demeurerai dans la commune de l'Aures. Je la quitterai tantôt pour rentrer dans celle d'Aïn Touta puisque je descends l'oued Abdi et dimanche, quand je reviendrai par Mafa, il ira m'attendre avec la tente, la cantine, les cavaliers de l'Aures. Je veux flâner, musarder. Je redescends aujourd'hui vers le Sud

et le désert. Ouallah! Qu'il ferait donc bon de se promener dans les bois avec celle qu'on aime ou, au moins, sa canne — et sans escorte. Mais ici l'escorte c'est une des formes de la politesse indigène. Cette politesse s'adresse moins à moi qu'à l'éminent fonctionnaire qui gère l'Algérie au nom de la France. Résigne-toi, mon ami, résignons-nous.

On partit à cinq heures. Le cheikh n'avait pas endossé un burnous rouge. Il avait chaussé des lunettes bleues et pris un parapluie. Ainsi équipé, il se fit amener sa mule harnachée d'une selle, une vraie selle anglaise que j'ai regardée avec envie. J'ai enfourché, pour ma part, avec envie, ma mule caparaçonnée de son tellis comme pour un tournoi ou pour traîner un corbillard. Adieu! ville de Menaa la calomniée, vertueuse pour ton compte et sanctifiante pour le passant.

Des nomades qui ont remonté le cours de l'oued — route traditionnelle — femmes bariolées, chameaux poussiéreux, chiens, nous regardent avec impassibilité.

— Balek, terik...

Gare! gare! faites place! Sans daigner nous voir, les ouled Amara, les fils du péché qui traversent ce bourg de Cocagne s'écartent un peu à l'ordre des gens du cheikh. Nous gravissons une montagne, cailloux, pierres, mules qui trébuchent. Mais, pour la descendre, cela ne vaut pas grand'chose, une selle anglaise sur une mule. Comme ce n'est fixé que par une sangle, il arrive ce qui doit arriver, étant donné la configuration abdo-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

minale et dorsale de la mule. A la descente, la selle glisse sur le garrot; le cavalier, en l'espèce le cheikh, se trouve porté sur la tête de sa mule qu'il embrasse étroitement. Comme c'est un bon cavalier, il ne tombe pas; mais je le tiens désormais, avec ses lorgnons bleus, son parapluie et sa selle anglaise, pour une victime innocente de ses désirs de s'accommoder aux mœurs françaises.

Mon mulet est joyeux; il a le pet allègre, bref, fréquent. Nous avons atteint l'oued (appelons-le oued Abdi de bout en bout malgré les rectifications du cheikh de Menaa). Nous l'entendons qui gazouille. Une haie de lauriers-roses nous en sépare; nos mules la franchissent et voilà la route enchantée.

C'est l'oued même, cette route, cette route qui chante, cette route enchantée. Elle est, des deux côtés, bordée d'admirables bosquets de lauriers-roses en fleurs. A droite et à gauche, la vallée est verte et nos mules éclaboussent l'eau en fines gouttelettes. Cela sent l'eau et les plantes sauvages; cela est frais sous le ciel le plus bleu et le soleil le plus jeune; cela charrie de la lumière et des reflets. Notre cortège se développe dans toute son ampleur et selon ce protocole :

Deux porteurs de fusils du cheikh,

Le cheikh de Menaa, selle anglaise et lorgnons bleus,

Le fils du cheikh de Beni Ferah,

Le chargé de mission sur un mulet caparaçonné,

Le fidèle Aissaoui et le fidèle Besbes botte à botte,

Deux deiras en manteau bleu,

Seigneurs sans importance...

Flic floc, les mules avancent dans l'eau comme dans la gloire et, merveille! le cheikh de Menaa a développé une canne à pêche, déroulé un fil et, tout en marchant, il pêche à la ligne. Parfois. il fait un mouvement brusque; un éclair jaillit de l'eau et brille un instant au-dessus de lui, au-devant de nous. Nous mangerons, à l'arrêt, sur la rive, une excellente friture. Et comme je me retourne vers l'arrière de mon cortège, *horrible, most horrible,* je vois Aissaoui qui, califourchonnant sa mule, boit du vin à même la bouteille. Du cherab! il boit de l'impur cherab! Besbes, qui a une bonne tête de brigand (vous savez, celui qui, dans les images, fait griller les pieds de la vieille dame) à qui il ne manque qu'un menton pour être complète, regarde ce mauvais musulman avec une admiration scandalisée. Et, ivre déjà — ces légères cervelles indigènes sont vite en ébullition — valet de comédie, tenant sa place dans ce cortège qui défile dans les fleurs, Aissaoui chante à tue-tête « Aïnksoude! » et, du cheikh qui pêche à la ligne, aux innocents porteurs de flingots, jusqu'à l'ivrogne affalé parmi ses couffins et au brigand Besbes dans l'insouciance des heures et de ce qui se passe dans le reste du monde, nous faisons un tableau dont je suis satisfait. Des formes blanches sous les arbres au bord de la rivière, sur un gazon fin; ce sont les kebar d'Amentane,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

une mechta de Menaa. Leur village est en face — encore cette concrétion de maisons échelonnées sur une butte.

Au bord de l'eau, sous un mûrier enguirlandé de vignes, une table qui boite a été dressée devant une chaise qui est affligée de la même infirmité. J'ai à peine eu le temps de prendre séance et, après quelques paroles de bénédiction prononcées à mon égard par le premier kébir que je vois, descendant du village, de l'autre côté de l'eau, par les sentiers en lacets, un cortège de vingt hommes blancs qui se suivent à la queue leu leu non sans dignité. Ils tiennent tous en main quelque chose, évidemment précieux, dans un récipient couvert d'un cône bariolé d'alfa. Les voilà traversant l'oued, venant vers moi, porteurs de ces présents car, assurément, ce sont des présents. Les rois mages et leur suite devaient offrir un aspect de ce genre en allant vers la crèche. Mais ici, il faut traverser l'oued et l'oued est gonflé. Ils craignent de mouiller leurs vêtements et comme leurs mains ne sont pas libres, ayant réussi à lever leurs tuniques, ils en tiennent le bord inférieur avec leurs dents. Ainsi vient vers moi mon dîner (heureusement qu'il n'y a pas de dames!), les innombrables fracas de poulets et de mouton, qui sont, dans des sauces au poivre, le repas réglementaire. Seulement, il y a une chaise à Amentane et une cuiller en bois. Il n'y a pas de fourchette. Qu'à cela ne tienne! j'ai des doigts. Aissaoui, ivre comme une caille, sa bouteille de cherab près de lui, est couché dans le fin gazon, à mes pieds, et

reçoit les fragments de poulet que je lui jette. Les kebar, la suite, le brigand Besbes, le cheikh aux lunettes bleues, contemplent à l'écart, avec attendrissement, ce tableau du bon (?) maître et du fidèle (!) serviteur, parmi les grenadiers et les figuiers. Et puis la sieste sous le mûrier, près des murs de lauriers-roses. Tout le monde succombe à la chaleur méridienne, tout le monde dort; on entend les meules dentaires des mules qui broient l'orge méthodiquement; on entend l'oued. Puis c'est le grand silence, le cortège des porteurs de mets, aussi retroussés qu'à l'aller, a regagné processionnellement le haut village. Des rayons d'or si fins, si fins, trouent le mûrier. Etendu sur le dos, je vois le ciel violet, imperturbable et strié d'or. C'est l'Eden; mais la jeune Eve n'est pas là. Elle n'écartera pas les souples lauriers et les figuiers dont les lourds rameaux laiteux ont tant de peine à s'élever de terre. Aissaoui cuve son vin dans l'herbe fine — une mûre me tombe sur le nez — je l'écarte sans énergie, je ramène mon chèche sur ma figure. Je dors.

Après s'être reposé, on se remet en route. On traverse l'eau à mulet; on grimpe par les chemins qu'ont suivis tantôt les porteurs de présents. Voilà le village d'Amentane; on y entre — à mulet — par un escalier. La rue est couverte, attention à la tête! Des marches manquent, attention à vos pas! surtout à la descente, — car pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on descendît puisqu'on est monté? — et, de l'autre côté, on retrouve l'oued et ses deflaa dont

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Amentane occupe une boucle. Notre interminable cortège a ainsi défilé dans la ville et les sages qui dormaient ont garé leurs pieds en injuriant *in petto* le Roumi cause de ce branle-bas. Doux pays où il faut, pour avancer de cent mètres, se livrer à ces exercices équestres. Quelques pioches, quelques pelles et quelques hommes auraient fait en deux jours un sentier contournant le village au niveau de l'oued. Ce serait trop simple, c'était ainsi toujours avant les Romains, les Byzantins, les Vandales, les Arabes, les Francs. Allah est grand, il est le rétributeur. S'il lui plaît, demain un sentier sera là tout fait.

C'est vous qui parlez ainsi, ô Berbères énergiques, enlacés dans les mille tentacules de l'Islam!

Et puis, quoi! n'ont-ils pas raison? Il y a des mulets, on arrive toujours. Le temps n'est rien et notre heure viendra à l'heure qui est marquée. C'est cette chaleur, ce soleil qui me font ainsi dérailler, somnolent sur ma mule qui somnole, qui va dans l'oued, qui en sort, qui traverse, qui y retourne, je ne sais pas pourquoi. Qu'importe! Combien sommes-nous? Je n'en sais rien. Je vois bien les gens qui sont devant moi. J'ignore ceux qui sont derrière. Je ne me retournerai pas pour les voir. Mon chèche fait voile.

Que veut ce mulet, bête étrange de qui le labeur méthodique et machinal se poursuit imperturbable — je ne m'en mêle plus; je suis annexé au mulet et c'est bien ainsi, à travers les changements de climat et d'altitude, sur la terre et dans le ciel, dans les arbre et les pierres —,

que veut ce mulet, qui se met à prendre une direction verticale vers le zénith? Ce mulet veut simplement suivre le mulet précédent qui en suit un autre qui suit le premier lequel, sous l'impulsion de son cavalier (il y a donc parmi nous quelqu'un qui garde un projet et une volonté?) prétend entrer à Beni Souik. Or, comme à Amentane, on y arrive par un escalier couvert, en passant d'ombres épaisses à des éblouissements déconcertants, et quand on est au sommet de Beni Souik, on fait comme à Amentane, on descend. Non, on ne descend pas. Bien que le chef de mon protocole n'y ait prévu aucun arrêt; que, par conséquent, aucun corps constitué ne m'attende, tout le village est réuni sur la placette qui fait le sommet du pain de sucre de Beni Souik. Cela n'a rien d'extraordinaire et c'est ainsi tous les jours, car c'est là que se trouve le café maure. On lézarde, étendu sur la natte ou la terre, au pied du mur, sous le burnous, ou la face découverte, et on attend. Admettons que ce soit la volonté d'Allah. Mon cortège arrive. Défilé.

Un kébir s'arrache aux douceurs de la sieste et vient me prier d'accepter un kahoua.

— Tope-là ô kébir! Ça va.

On s'assied, accroupi. Avant le kahoua, un pot d'eau est apporté; on me le présente. Merci, je n'ai pas soif, j'ai ma gourde. Cherif boit et, au moment où il boit, l'assistance religieusement profère : « Salem alik! » et quand il a bu il dit : « Amdoullah! », il passe le pot au cheikh dont le geste est salué d'un « Salem! » et conclu

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

par un « Amdoullah! » Jamais, je n'ai vu saluer si religieusement l'absorption de l'eau. On me dit que ce village est particulièrement religieux et compte quarante mosquées — et le pot arrive au mol Aissaoui lequel (Salem Aleikoum!) le vide d'un trait (Amdoullah!).

Devant cette soif, j'ai ri. J'explique que ce pendard de Kantari boit mon vin à même la bouteille et je me souviendrai du regard de reproche muet que l'assistance jette à ce mauvais musulman.

Après Beni Souik, l'oued fait une grande courbe; les berges entourent un large lit desséché; elles sont droites, elles sont rouges; les eaux les ont corrodées et ce sont des colonnes, des frontons plats avec des creux d'ombre, des palais babyloniens devant le seuil desquels on s'attend à voir errer et se coucher des lions au pelage pas plus fauve que ces fauves palais.

Les palmiers en aigrettes glorieuses surgissent du sol pierreux. Nous avons laissé la région des noyers, des abricotiers et c'est désormais la flore du Sahara.

Derrière moi, j'entends Cherif qui fait des reproches à Aissaoui qui n'a aucun remords et qui rit de toutes ses dents :

— Tu bois du vin comme un roumi.

Et le cavalier Messanoud, aggravant ce bref réquisitoire, au délinquant qui s'en soucie peu : peu :

— Et tu pisses comme le diable.

Car, c'est vrai, Aissaoui pisse debout.

VII

Djemorah et ses fresques
Au clair de la lune. — Une conquête du Roumi

Après Beni Souik, l'oued Abdi dans le lit duquel nous cheminions, s'élargit brusquement.

Sa rive gauche est basse; elle livre passage aux dérivations qui vivifieront l'oasis, — car c'est l'oasis de palmiers, désormais, — et la rive droite décrit une immense courbe qui enclot d'abord la sèche arène de pierrailles où se perd l'oued, puis l'oasis. Cette rive est une falaise droite où les érosions ont taillé de massives colonnes rougeâtres de temples barbares.

Ainsi, a perdu son caractère de rivelette familière, aux bosquets complices du péché, aux arbres pomponnés de pourpre et d'or, l'oued Abdi. Auriez-vous soupçonné, à Biskra, que c'était lui, marié à l'oued Kantara, que vous retrouviez; cette immensité nue, entre ses berges corrodées, tout cet espace abandonné aux pierres, au soleil carnassier, aux décombres de la villette et aux chiens errants?

La mort du fleuve dans la mer a quelque chose de triomphal; il y a une allégresse des eaux

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dans les larges estuaires, sous les lourds nuages errants. C'est nuptial et filial, cette plongée des eaux de la terre dans l'immense sein de la mer qui se soulève en houle pour l'accueillir. La fin de l'oued saharien est une faillite. Tant d'efforts pour aboutir à ce sable, à n'être plus rien sous l'haleine embrasée du soleil! Plus d'eau eût entraîné, des hauteurs de l'Aures, plus de fruits, plus de frondaisons tendres, plus de bosquets pour les oiseaux et les amours, vers le Sahara calciné.

Nous avons quitté l'oued laissé à son sort fatal et nous avons gagné Djemorah vers le soir, dans ce silence résigné, au pas des mules, qui est la règle des jours de chaleur et de fatigue.

Djemorah. C'est : palmiers, maisons de toub, dans un cirque de collines, mais de collines qui s'abaissent sous la proche haleine du Sahara niveleur. La maison du cheikh est à l'écart. D'un côté, elle fait partie de la decheria; de l'autre, elle est dans la solitude du bled. Etonnante maison où des fresques témoignent du loyalisme du maître de céans. On y voit des préfets, des colonels, des administrateurs pleins de noblesse, en des pantalons cylindriques, et bardés de légions d'honneur, sous des palmiers d'un zinc indubitable. L'artiste eût eu un gros succès à l'exposition des Indépendants. Le cheikh me fait les honneurs de ces merveilles. Il me nomme les personnalités représentées, parmi lesquelles il figure. Cherif témoigne d'un grand enthousiasme pour ces belles choses. L'indigène est fermé hermétiquement à notre peinture comme à notre

musique. Souvent, il ne voit pas; il tient à l'envers ce paysage que vous venez de lui confier. Mais ces bonshommes bariolés sont à sa portée, comme un catalogue de la *Belle Jardinière* suggère les élégances du grand monde à nos gens du peuple.

Nous dînâmes hors la maison — côté du bled — au clair de lune, un de ces clairs de lune cristallins qui baignent le monde dans une mélancolique clarté, clairs de lune d'Afrique où on peut lire, où on se voit entre hommes avec je ne sais quoi de sérieux, de creusé qui, à la façon de Carrière, extrait d'une figure ce qui est l'essentiel. C'est une de ces nuits si belles qu'on comprend que ces peuples aient rythmé leur vie sur la marche des lunes. Le ciel est douceur, bonté, complicité avec les hommes et sa bénignité contraste avec la fureur silencieuse des jours. La nuit donne ainsi aux draperies des hommes une idéale légèreté qui complète leur beauté et dérobe leur misère.

Les plats se succèdent dans le silence. Il y a peu de choses à dire. Nous sommes trois à table avec le cheikh : l'eau de Djemorah n'étanche pas la soif; l'eau en ce pays provoque la critique de gourmets délicats. On apprécie l'eau en passant, comme, chez nous, on déguste un crû local.

Près de nous, les serviteurs sont accroupis autour de l'immense plat de cuivre qui représente la table. On leur apporte la guessaa, le grand plat de bois où tous nos restes sont réunis en une macédoine variée et où les cuillères de bois sont plantées debout. Après avoir invoqué cha-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cun le nom de Dieu, ils mangent en silence à même le plat unique. Si une parole tombe dans ce recueillement nocturne, elle est contenue, brève; elle ne déchire pas la trame étoilée du silence. Pour ma part, j'ai, dans ces cas, renoncé aux conversations. Mon médiocre arabe rejoint le médiocre français des cheikh mais j'ai peu de choses à dire à des gens qui, eux, n'ont à me dire que leurs désirs naïfs d'avancement. A cent mètres de nous, sans s'occuper de nous, un homme blanc se tient debout tourné vers l'Est, fantôme dans la nuit bleue, derrière qui viennent se ranger d'autres fantômes. C'est un thaleb. Ils sont vingt maintenant. J'entends le murmure de leurs paroles au Rétributeur. Leur attitude est celle, debout, d'offrande et de noble résignation d'un des *Bourgeois de Calais* de Rodin. Mais voici qu'ils s'inclinent profondément à l'imitation du thaleb; puis ils tombent accroupis et frappent du front le sol. Fantômes blancs dans la nuit bleue, sous les étoiles, formes humaines, indistinctes...

Qu'ils sont donc loin de nous qu'ils n'ont pas vus, qu'ils n'ont pas voulu voir et qu'ils sont magnifiques! Hélas! des beautés de chez nous, le cheikh mon hôte, n'a recueilli que des caricatures de puissants fonctionnaires dont le douloureusement grotesque bariolage couvre ses murs. On souffre parfois de toute cette laideur qui s'introduit avec nous, derrière nous, dans la vie islamique : pénibles instants de doute, vacillement de la foi, tous nos efforts n'aboutiront-ils qu'à détruire de la beauté?

Quelque chose de chaud, de vivant, se pose sur mes genoux. J'ai peine à réprimer un mouvement d'effroi en reconnaissant un de ces chiens indigènes si près de la bête féroce. Sur mon genou il pose sa tête. De son ton un peu dolent, Cherif remarque : C'est comme à Beni Ferah; les chiens, ici, aiment les roumis.

En effet, il n'y a pas à en douter, ce chien qui est toute férocité, toute gueule, toute faim, me montre une confiance abandonnée. Ma main, avec hésitation d'abord, s'égare dans la rude et sèche toison. Mais voici qu'il bondit, furieux, bête de proie. Un des indigènes qui ont suivi le thaleb, s'est, la prière finie, trop approché de nous, et le chien, le chien indigène qui se frotte humblement au roumi, n'admet pas cela. Il me défend; il chasse cette forme fantômale qui fuit dans la nuit bleue en un tourbillon anonyme de draperies. Puis le chien revient à moi. J'empoigne, je secoue familièrement la tête de ce rude complice. Quoi? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi viens-tu à moi, étranger parmi les tiens, à moi si loin des miens, non pas seulement par l'espace, à moi si loin des tiens surtout par la pensée, à moi véritable exilé, seul et seul depuis des jours? Es-tu servile? Viens-tu simplement flatter un maître, un homme de la race des maîtres? Ton assentiment est-il une investiture? Ou bien quelque roumi fut-il bon pour toi habitué à l'accueil des pierres adroites partout où tu vas?

Ma main caresse la bête qui s'émeut à des sensations inconnues, qui devine peut-être une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

douceur de vivre. Là-bas, sous les étoiles, tourné vers l'Est, un adorateur attardé, accroupi, tête inclinée, paumes ouvertes sur le sol, à côté de ses genoux, se dédie longuement au dieu de l'Orient. Il est loin, loin, celui-là, de notre emprise française; mais pendant qu'il nous échappe, la pensée en allée vers la ville sainte, loin du roumi impur, je fais sournoisement, sous la table, la conquête définitive du chien.

. . . . . .

Laissant Branis, dernière oasis sur l'oued, avant le définitif Sahara, j'ai regagné le chemin de fer et El Kantara par el Outaya. La grande plaine d'el Outaya que la basse chaîne de collines que contourne le train et qu'escalade la route au col de Sfa séparée seule du grand désert, est elle-même une image suffisante du Sahara. On y parvient de Djemorah par des couloirs entre des collines qui s'abaissent jusqu'au grand bled de sable tout bouillonnant sous le soleil. Mais deux îles sombres fleurissent ce golfe, deux oasis : l'oasis d'el Outaya, la ferme Dufour.

Recommencements de l'immortelle Pénélope sur la trame dénudée d'une broderie cruelle, voici les arabesques des ruisseaux... C'est bien peu de chose, ces deux taches vertes dans l'infinie aridité du bled.

El Outaya eut, au temps des Romains, cent fermes que contournaient les ruisseaux chantants; le vent jouait dans les oliviers d'argent. La stérilité a frappé la plaine infinie : mais, à des signes, on voit qu'Elle est revenue et que l'immortelle Pénélope reprend sa verte broderie.

VIII

L'Aures. — Le drame de l'Aures

Maintenant que j'ai pris contact avec cet Aures, que j'en ai une image physique, je m'arrête pour songer à ce qu'il représente d'après l'histoire, la géographie, l'ethnologie. Mais je ne suis pas savant; je n'ai pas la prétention de tuer, en l'éclairant à jamais, un de ces problèmes que les savants nourrissent et entretiennent avec amour.

Je dis : l'Aures. D'autres disent les Aures. Une élégance consiste à dire l'Aouras. Il y a, près de Khenchela, un djebel Aouras qui aurait donné son nom à tout le massif. Qu'est-ce que les Romains appelaient exactement le *Mons Aurasius*? Je dis l'Aures, parce que je pense, je parle, j'écris (au moins j'y tâche) en français et que « l'Aures », cela a désormais pour le Français un sens géographique et historique assez clair. Je dis l'Aures parce que je désire que l'expression française ou consacrée par l'usage français prévaille en Afrique.

Ainsi donc, je viens de faire une excursion

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dans l'Aures. Je compte en faire d'autres et, pour moi, sans que je me tienne à ces limites avec une fidélité dévote, l'Aures c'est le pays — cent kilomètres sur cent à peu près — que bornent aux quatre angles Batna et Khenchela au nord, Biskra et Zeribet el oued au sud, de la montagne au désert avec des différences de niveau singulières si on songe que le Chelia, au nord, a deux mille quatre cents mètres d'altitude tandis que Biskra est à cent vingt-deux mètres et que les oueds naissent à quinze cents mètres et, après cent kilomètres, sont à cent vingt-deux mètres. L'Aures, c'est, pour le touriste, le pays qu'il voit à gauche du train entre Batna et Biskra, qu'il voit mal d'ailleurs, ne percevant que des montagnes confuses au delà d'une plaine imprécise. Pour celui qui consulte une carte, l'Aures a des sbakh au nord, des chotts au sud. Ses eaux y meurent surtout au sud vers qui il est incliné en de grands plissements sensiblement parallèles dans une direction nord-est-sud-ouest.

L'Aures est embrumé de mystère et auréolé de légendes. On parle de ses mœurs faciles, et de ses montagnes et de ses gorges. On n'y va guère. Tout récemment encore sous le régime militaire, l'Aures eut, depuis, un administrateur civil qui demeurait en dehors — à Lambèse. Aujourd'hui, ce fonctionnaire se trouve à Arris, au cœur du pays qu'il administre. Lui, ses adjoints, trois colons et des Pères Blancs, à Medina, les directeurs d'une mine de mercure à Taghit sidi bel Khir, c'est tout ce qu'il y a d'Européens dans l'Aures. Il y eut un temps où il y en avait plus, des Allemands, des *Herr Doktoren*, qui, ô *Kultur!*, s'intéressaient à ce pays et en écrivirent des livres.

Pas de train, pas de poste, pas de route. Une grand'route est commencée, parallèle à la voie ferrée Batna-Biskra. Elle s'arrête à Menaa. Dans l'Aures, on est séparé du reste du monde.

Il est probable que les conquérants de l'Afrique ne s'implantèrent pas dans l'Aures. Les Carthaginois se tinrent sur les côtés. Les Romains (questions controversées) gardèrent les défilés de l'Aures comme nous-mêmes, bien qu'ils aient lapidairement témoigné de leurs passages à Tighanimine et Menaa, et que des ruines suggèrent encore l'envol des aigles. Les Vandales n'y vinrent pas; les Byzantins le traversèrent, les Arabes en virent de grises... Mais, vainqueurs ou vaincus, les conquérants ne s'établirent pas ou s'établirent peu dans l'Aures et l'Aures est habité par le peuple autochtone. C'est cela qui est émouvant.

Je ne discuterai pas, étant incompétent, les origines de la race à qui le temps attribue la légitime propriété de la terre d'Afrique. Appelons cette race les Berbères, comme on le fit à Rome, comme nous avons réappris à le faire. D'aucuns nous diront qu'en dehors de l'Aures et de la Kabylie, il y a en Algérie bien plus de Berbères que ne croit le public; que l'Algérie est en majorité berbère. Soit!

Pour moi, sans mensuration de crânes, sans étude spéciale de langage, promeneur aux yeux simplement bien ouverts, je n'ai pu sans tressaillement rencontrer dans l'Aures des gens qui, je

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

l'aurais juré, étaient « de mon village ». Mon village, c'est, si vous voulez, notre Europe latino-celtique.

Hélas! ces frères retrouvés portent turban et burnous et se détournent de moi, buveur de vin, mangeur de porc. Hélas! ces Occidentaux sont menés par des Orientaux, car leurs cheikh revêtus du burnous rouge par la France sont souvent Arabes, car leurs marabouts sont Arabes, car leur code désormais est arabe. C'est la France qui l'ordonne.

Dans les pays éprouvés, la montagne fait une sélection. Quand le conquérant triomphe et s'étale dans la plaine, les gens qui ne veulent pas se courber sous la force, fuient dans la montagne et c'est l'histoire de l'Aures. Les Berbères les plus indomptables s'y retirèrent devant les Romains, les Vandales ou les Arabes. Ils y connaissaient la liberté, dans la solitude et sous le plus rude des climats.

Après la première invasion arabe en Afrique mineure où l'Aures avait été le bastion de la liberté berbère, les autochtones réussissaient à noyer, à assimiler le flot des conquérants. La seconde invasion, fut le déluge; elle submergea tout. Des pics surnagèrent Kabylie, Aures, avec une langue commune — à peu près.

Mais l'islam s'infiltra dans les montagnes. Les Berbères furent arabisés. C'est entre eux aussi et nous, le grand obstacle de la religion qui se dresse. Encore avec leur langue avaient-ils gardé certaines façons de se séparer de l'Arabe. Eux qui, démocrates, libertaires, si on veut, épris

d'égalité, avaient eu aux temps chrétiens, les schismes du donatisme et des circoncillions, donnèrent des schismes à l'islam et qui, tous, chrétiens ou musulmans, marquaient leur passion démocratique et égalitaire.

Du reste, leur islamisme était bien tiède, les mosquées peu fréquentées et, au delà du village, c'était pour eux l'ennemi. Je m'attarde à rêver. Nous, les Gaulois, nous avons eu une civilisation gallo-romaine dont nous sommes bien ignorants. (Que fut la civilisation berbéro-romaine?) Nous avons réussi à éliminer de France le Germain, et gardé sur le fond celtique l'ordre et l'esprit latin. N'oublions pas qu'en plus de tant de périls, nous avons couru le même auquel succomba l'Afrique du Nord. L'Arabe et le croissant vinrent chez nous jusqu'à Poitiers.

Les siècles ont passé; nous avons été en Afrique. L'Arabe nous a séduits. Certes, il est magnifique, grand seigneur, poète, distingué; sa vie religieuse est tout enveloppée d'une poésie traditionnelle. Il nous fait surgir les pays d'où vinrent nos prophètes et nos dieux. La France a été atteinte d'une maladie qu'on pourrait appeler l'Abdelkadérisme; elle a plus chanté les vieux cheikh, les émirs et les Fatma que ses soldats dont le sable a bu le sang... Nous allions en Afrique, l'Arabe y passait en blancs tourbillons, sur ses coursiers légers, au bruit multitonnant des fantasias; l'Arabe y glissait fantômal, à la suite des troupeaux dévastateurs, sur la terre frappée de stérilité par lui; l'Arabe défilait avec ses chameaux et ses tentes, tout ce matériel d'un

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

peuple qui n'a pas fini son exode et qui est prêt à s'en aller demain comme il fit hier.

Cependant, dans la montagne, des gens fouillaient la terre et la fécondaient avec une obstination miraculeuse. Leurs travaux infinis et puérils et misérables retiennent l'eau qui fuit, la terre qui croule au flanc des monts, et ces gens ont souvent nos traits. L'Arabe les dédaigne. Quand il dit : Chaouïa (ces gens de l'Aures sont des chaouïas) il a exprimé un insondable mépris. Ces gens n'avaient pas la politesse fleurie de l'Arabe; ils ne baisent pas la main du fort, car sans doute la force n'est pas tout pour eux, tandis qu'elle est tout pour l'Arabe et le signe de la volonté d'Allah. Ils avaient eu contre la conquête, le recours suprême de la fuite, dans des lieux inaccessibles et, vaincus, Berbères ou colons romains, ils avaient « cultivé leur jardin » et sauvegardé quelques mœurs antiques et libres où la pastorale dansante fait revivre la grâce eurythmique des fresques antiques.

Nous n'avons pas compris ces gens; nous n'avons vu que l'Arabe au langage fleuri, au parler de miel, brave dans la bataille, si souple ensuite devant le vainqueur; adversaire idéal qu'il est glorieux de vaincre et qui s'associe ensuite volontiers à la pompe du triomphe. Mais l'Arabe était-il « chez lui » dans cette Algérie?

Nouveaux maîtres, nous lui avons donné la maîtrise sur le Berbère; nous avons donné la suprématie à son code, à sa langue, à son culte.

A coup sûr, depuis tant de siècles, le chaouïa, le Berbère des montagnes, avait perdu ses souvenirs. Eut-il jamais la conception d'une patrie? Non, sans doute, même au temps où la Kahena put la faire naître. Sa fuite dans les monts avait été conforme à des instincts individualistes et l'Arabe pouvait, avec quelque raison, le dédaigner (bien que certaines gloires arabes soient de souche berbère). Le chaouïa était un demi-sauvage; mais imaginez, par ces temps d'invasion, un peuple qui fuirait un conquérant triomphant dans toute l'Europe et dont la solitude durerait ensuite quatorze siècles.

Le chaouïa était peut-être notre frère; mais il ne le savait pas; mais nous ne l'avons pas compris; mais son alliance avec nous légitimait devant la justice éternelle la conquête de l'Algérie. Nous ne l'avons pas reconnu; nous avons contribué à son anéantissement, à la destruction des médiocres trésors, souvenirs, mœurs, qu'il avait préservés à travers tant de nuits.

Comme tous les conquérants, nous avons hésité au seuil des montagnes. Il n'y a ni route, ni poste, ni télégraphe dans l'Aures et, quoi qu'on dise, l'Arabe a évolué à notre contact, malgré son orgueil entêté. Il a vu, il a appris et cela accentue encore la différence de plus en plus grande qu'il y a, de par nous, entre lui et le chaouïa à qui nous n'avons apporté aucune de nos lumières.

Ce serait un drame poignant s'il avait pour acteurs des individus, non des peuples; s'il durait des ans, non des siècles; si, par ses proportions, il ne déconcertait nos émotions possibles.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

D'autre part, si notre attitude vis-à-vis du chaouïa est peut-être illogique et lèse la justice, elle est agréable à l'artiste, à l'ami du pittoresque. L'Aures reste un réduit où l'âme ancienne persiste. C'est une sorte de « Parc national » de l'Algérie au sens que donnent les Yankees à ces mots, car c'est bien civilisé partout ailleurs et, bien loin dans le Sahara, existe le fil télégraphique. On voit partout, aux lisières du désert, les poteaux qui s'enfoncent dans l'inconnu et c'est bien laid tout en étant un sujet d'orgueil. D'ailleurs, l'Aures lui-même aura bientôt cessé d'être l'inaccessible repaire; mais longtemps encore le poète, l'homme fatigué de son temps et des hommes, pourra chercher ici un refuge contre son temps et cheminer comme dans un autre monde, comme dans un autre siècle, au pas méthodique de sa mule et des mules qui portent sa tente et ses cantines. S'il a un peu le goût des déductions théoriques, sans même trop s'embarrasser d'une science touffue et incertaine, il suivra le drame de l'Aures.

La fin de ce drame, ce sera une consécration de la conquête, qui serait digne de tenter un homme: assimiler à nos mœurs, malgré les siècles de poison islamique, ces Berbères nos parents, de réveiller en eux des souvenirs lointains, du temps où ils luttaient contre cette invasion arabe, cette inondation du néant musulman que nous, nous avons pu repousser! Allumée sur les monts de l'Aures et de la Kabylie, la torche berbère éclairerait peut-être la nuit de ces âmes d'Afrique, et l'orgueil d'être Berbère renaîtrait peut-

être chez des humiliés qui se veulent Arabes malgré le sang.

Les conquérants, jusqu'à la France, n'avaient peut-être pas soumis l'Aures comme la France l'a soumis — sans d'ailleurs le coloniser, car le chaouïa tient à la terre et ne fait pas place à l'étranger.

Un fantôme a disparu en l'année 1914-1915. L'Aures paraissait le centre possible, probable de la future insurrection. La dernière eut lieu dans l'Aures en 1879... J'écris ces lignes dans un gourbi au flanc du Chelia, clé au nord et sommet d'où s'écoule l'Aures, d'où je vois le village d'El Hammam où éclata le mouvement. Je rentre de Kheirane où des marabouts prêchèrent la révolte. J'ai passé une nuit bien pacifique chez ces marabouts. Ceux qui connaissent l'Algérie étaient tranquilles : elle ne se révolterait pas, non point qu'elle nous aime, mais elle sait les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à tenter de nous expulser. Il n'y a nul héroïsme à résider dans l'Aures non plus qu'ailleurs. Il y a là moins de danger que dans la banlieue de Paris ou de Marseille, n'en déplaise à d'étranges semeurs d'inquiétudes.

Au début de la guerre, on crut devoir envoyer des colonnes dans l'Aures. Des troupes où les noirs Martiniquais se mêlaient aux zouaves arrivèrent au plateau de Medina, centre stratégique de l'Aures, comme avaient fait les soldats du patrice Solomon ou ceux de Saint-Arnaud... Ce fut une pittoresque promenade militaire.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Quelques mois après, le gouverneur général de l'Algérie disait à un homme de lettres dont il avait lu un livre et des chroniques sur l'Algérie : « Voyez donc l'Aures, c'est un pays qui m'attire et que je voudrais plus connu. Si cela vous plaît, je vous chargerai d'une mission qui facilitera vos promenades... »

Le gouverneur général n'offrait aucune occasion d'héroïsme à l'homme de lettres et celui-ci qui savait un peu où il allait, ne crut pas non plus qu'il y avait le moindre héroïsme à aller seul dans l'Aures ou à s'y installer en famille, loin de tout centre européen.

. . . . . .

Un an après tout avait bien changé. Mais ce ne fut que pour un temps : le pays devait retourner à sa torpeur et se remettre à notre suite avec ses quinze ou dix siècles de retard.

IX

Maafa et Guitoun

— Voilà votre tente!

M. l'administrateur d'Aïn Touta qui m'avait pris à la gare de Maafa et mené jusqu'aux gorges du même nom, faisait ainsi les présentations. Je répondis comme doit faire un homme bien élevé:

— Je suis enchanté de faire sa connaissance.

L'administrateur d'Aïn Touta m'accompagne pour cette dernière randonnée sur son territoire, car demain je serai sur la commune de l'Aures (l'Aures géographique déborde la commune du même nom et comprend des parties des communes d'Aïn Touta et de Khenchela). C'est un beau soir, dans une étroite vallée violette, où le cheval de l'administrateur et son cavalier dansent sur les pierres, tandis que mon mulet, bête choisie (elle a l'oreille fendue, étant née un vendredi), avance sa patte fine aux endroits délicats, en personne prudente et sûre, et ne descend quelques degrés et ne traverse un gué qu'à bon escient.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Le mouvement de mon mulet, le bruit des chevaux, le tout enveloppé dans le grand silence du soir, redevient mon atmosphère élue. Voici, dans la gorge boisée où le sol est violet quand il n'est pas toisonné de buissons, voici des decherias qui ne sont que le sol accommodé en cubes creux où l'être humain se retire pour la nuit. Il y a deux villages; chaque village a ses tours qui surveillent, qui surveillaient l'autre car, bien entendu, de l'un à l'autre c'était la guerre. La guerre entre Meradsa et Fatatcha. Imaginez-vous ça quand le monde civilisé est divisé en deux camps formidables mais sans mortiers de quatre-cent-vingt et sans gaz asphyxiants? Les Meradsi et les Fetatchi ayant toute la bonne volonté possible s'entre-tuaient fort bien. On fait ce qu'on peut.

Le deuxième village traversé, — on monte (gare à la tête!) puis on descend (gare au pavé!) — un sentier, entre des murs et des clôtures d'épines, descend à l'oued et la nuit est là dans ce bas-fond quand l'ultime crépuscule rosit suprêmement les monts. Le sol, on le sent, est doux et plat; on s'enfonce dans des bosquets de figuiers et de lauriers-roses; on entend l'eau qui chante. Puis une clairière; du fin gazon, des formes couchées sur le sol se dressent, portent la main au front pour le salut. Et blanche, close comme un tabernacle, comme un réduit nuptial: ma tente.

Je l'appellerais ma guitoun, quoique sans goût pour l'introduction dans le français de vocables exotiques; mais il faut bien, souvent. Ma

tente, cela prête à un calembour familial un peu ridicule, quoique je veuille bien avoir pour ma tente l'affection d'un neveu. J'en fais le tour, d'abord, comme un prêtre avant d'entrer dans le temple qu'il consacre. L'assistance suit en silence; c'est très rituel. Il y a M. l'administrateur, il y a les compagnons de mon voyage, anciens et nouveaux; il y a des officieux — cela ne manque jamais — et les autorités locales. Tantôt, à la lueur d'une lampe électrique de poche, je déchiffrerai ces figures. Pour le moment, je n'en ai qu'à cette guitoun. Cette guitoun n'est pas la guitoun indigène, à vrai dire, la guitoun ronde ou polygonale, pointue et basse, qui s'élargit sur le sol tout en se faisant petite pour ne pas affronter le vent et dont la rude étoffe de felidj, tissée par les femmes, rayée de noir et de brun, se confond avec les teintes du sol en vertu d'un mimétisme séculaire et prudent. Ma guitoun — ainsi délibérément appelée — tranche sur la nuit comme sur le jour; elle sera visible de loin. Elle s'affiche, elle n'a pas peur; elle a la forme dite « bonnet de police ». Elle a un fronton triangulaire; à vrai dire, elle a, de ces éléments instables ou flottants, reproduit la forme, la plus modeste forme, de nos durables maisons. Cela ne me déplaît pas. Je suis guéri de l'abdelkadérisme qui, à mes débuts sur le sol algérien, me faisait fuir tout ce qui n'était pas arabe. De nombreuses cordes amarrent au sol ma guitoun. J'éprouve un des petits piquets de fer. Il a bien mordu dans la terre d'Afrique; il ne bronche pas et la corde qu'il commande est bien tendue. Cette guitoun,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cette habitation de Français nomade, a un aspect sérieux. Ainsi nous pouvons nous soumettre à la vie africaine en gardant nos formes essentielles, car j'entre maintenant, faisant jouer la lampe électrique, dans ma guitoun (l'administrateur, seul, pénètre avec moi dans ce saint des saints) et je puis m'y tenir debout, tandis que, dans la guitoun indigène, on ne vit qu'accroupi ou couché. Au fond, le lit de camp me promet un confortable vraiment superflu. A droite et à gauche, les deux cantines tiennent, par procuration, la place de l'armoire à glace et de la commode de la patrie. Cette guitoun abrite un salon-salle-à-manger-chambre-à-coucher de France. Je la regarde comme on regarde la maison nouvelle où on va vivre, comme si ses murs flottants avaient des souvenirs ou des secrets — ô! tout ce que vous avez vu, tout ce que vous savez, nos vieilles maisons de France, et l'indulgente ironie que vous réservez à l'habitant d'un jour qui croit que vous êtes à lui parce qu'il vous a payées tandis qu'il n'est que votre hôte très passager, — comme si dans cette portion d'espace qu'elle enclot, mon âme doit, peut s'ouvrir sans pudeur, à l'abri des curiosités, pour la douleur et la joie, longtemps ou du moins ce que nous appelons, nous, les hommes, un « longtemps »!

— Est-ce que tu es content?

Cette voix, à l'entrée de ma tente, attire ma lampe électrique. C'est le cavalier de l'Aures, Abdallah, qui parle. Je le connais parce que c'est lui qui m'a joint à Menaa, l'autre jour; c'est lui qui a dressé la tente.

— On a choisi une bonne place. Tu es près d'une source; tu n'auras pas trop chaud la nuit et, tu vois, la guitoun s'ouvre vers le Nord; tu n'auras pas le soleil, le matin.

Ainsi j'apprends quelques-unes des règles qui président au choix de l'emplacement et de l'orientation de la tente. Abdallah dont ma lampe fouille les traits, doit tenir de ses aïeux la science de la guitoun; avec ses yeux cruels, ses pommettes pointues, son teint jaune, c'est un Asiatique, celui-là, du reste habile, truqueur et dévoué. Et, autour de lui, ma lampe détache des figures connues.

— Salem alik ia sidi!

— Et que le salut soit sur toi, Cherif! Car voici le petit cherif des Beni Ferah (il a un nouveau complet de soie grise); voici le cheikh de Menaa (bonsoir, comment ça va?) avec son parapluie et ses lunettes bleues; voici Aissaoui et ses dents blanches, venu après-midi avec les bagages et mon mulet de campagne. Et cette effrayante figure dans l'ombre, c'est le bon brigand Besbes, sans menton, avec son veston jaune citron, et qui sourit dans sa barbe frisottante, comme s'il demandait : « Madame la vicomtesse désire-t-elle que je lui fasse griller d'abord le pied gauche ou le pied droit pour la déterminer à me dire l'endroit où elle cache ses diamants? » Et il y a les conducteurs de mulets, des officieux, des gens qui sont là, on ne sait pourquoi, parce qu'on traîne derrière un grand (hem!) de la terre, dans l'espoir d'un vague bénéfice. Figures que je connais ou que je n'ai jamais vues, mais

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

que je reconnais; à elles toutes, elles complètent l'indispensable atmosphère; elles me situent dans l'espace. Sans elles, j'oublierais Afrique, Islam, l'exotisme; je me croirais un promeneur dans des coins solitaires de France, par des jours chauds. A vous tous, salem!

— Marche avec le bien, dit une voix grave.

— J'espère que nous ferons un bon voyage.

— Nous irons où tu voudras, dit Abdallah.

Et c'est qu'en effet ils ne savent pas où je vais. Ils sont là pour me suivre. Ils me suivront, peuple qui ne tient ni à la terre ni à des murs; ils ne savent pas ce que durera ce vagabondage, peuple qui ne tient pas au temps. Nous, il nous faut savoir, avant de partir, où nous irons et combien de temps nous resterons partis. Eux, ils partent et ce n'est rien; c'est la vie de tous les jours puisque, depuis des siècles, ils sont partis, — n'est-ce pas? Abdallah — en route, depuis tant et tant de lunes, des fonds de l'Asie.

La nuit étant tout à fait venue, il faut, par les buissons, puis par les rues qui grimpent, venelles entre des murailles et sous des maisons, rejoindre la maison du cheikh, là-haut, de l'autre côté du village, au pied des rochers qu'un grand feu fait rougeoyer. Spectacle inquiétant, vision de feu et de sang. A la lueur de ce bûcher, nous voyons des hommes penchés sur une besogne meurtrière, un éventrement que la flamme dansante rend plus fantastique. C'est la victime désignée de chacun de mes déplacements, le mouton votif qui, tantôt, embroché de part en part, tout entier, les extrémités de la broche appuyées

sur des pierres, présentera entre M. l'administrateur et moi, ses chairs rissolées où on se brûle les doigts, et sa tête — cornes comprises — lamentable et caricaturale.

Seulement, le cheikh a été pris de court par notre venue et, dans la nuit où s'élance ce bûcher sur lequel des cannibales présentent le mouton maintenant vidé, écorché, empalé, il nous faut attendre longuement. La grande paix nocturne baigne cette cuisine de Gargantua — cuisine expéditive. De ce mouton tantôt bêlant qui passera de notre table à celle du cheikh puis à celle de nos serviteurs et, enfin, s'il reste quelque chose, aux pauvres diables qui sont venus à l'odeur, les os même seront broyés cette nuit par les chiens qui, eux aussi, se sont approchés et les yeux luisants, à l'écart, par crainte des pierres, regardent, reniflent, espèrent.

. . . . . .

Me voici sous ma tente, couché; j'ai passé bien des nuits sans toit sous le ciel. Je me sentais moins livré à l'inconnu que derrière ces murs de toile qui me font aveugle et sourd, qui permettent au danger de ramper jusqu'à mon chevet sans que je le soupçonne. Impression fugace. De danger, il n'y en a point. Nulle angoisse. Il serait absurde, évidemment, d'en avoir; mais j'en aurais, je crois, dans une campagne française. Ici, la France a la main forte et, quoiqu'elle soit apparemment absente, les plus fanatiques ennemis des roumis savent que cette main est sur moi.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Le sommeil, le néant... Le sommeil puis le réveil brusque, étonné. Des cataractes célestes crèvent sur la guitoun. Il tonne; les éclairs ne cessent d'éclairer par transparence mon réduit et le vent fait claquer mes murs comme des drapeaux. Hé! tout cela tiendra-t-il, résistera-t-il? La tente française, orgueilleuse et haute, ne va-t-elle pas céder à la furie des éléments d'Afrique quand la guitoun arabe, plate, agrippée au sol par des câbles courts, résisterait par son humilité? J'ai un moment d'anxiété, d'hésitation. Serait-ce assez absurde de me trouver en chemise sous ma guitoun écroulée, parmi l'inondation de mes vêtements et menus objets usuels rangés sur les coffres, hier soir, avec la confiance que j'aurais eue dans une chambre d'hôtel! Mais tout tient bon. Je pense aux indigènes couchés dehors sous la pluie, recroquevillés sous leurs burnous. Ils acceptent cela avec fatalisme, étant, la nuit comme le jour, parés contre tous les caprices du ciel. En attendant, vais-je banalement me remémorer le Lucrèce qui dit l'égoïste sécurité de celui qui est au port pendant la tempête? En effet, le jour pointe et, malgré que la pluie continue, il ramène avec lui la confiance.

Non, ne croyons pas trop vite à la victoire de la guitoun roumi et du roumi. La voix d'Abdallah s'élève devant la tente :

— Lève-toi vite; l'oued va grossir et tout emporter.

Ouallah! qu'un homme est donc vite sur pied en face d'éventualités de ce genre! Et j'ai à peine regagné les vêtements essentiels que la tente

ruisselante d'eau s'écroule par les soins de mes gens. Toute ma pacotille — toilette, cuisine — a disparu dans les coffres. Les mules qui savent, j'en jurerais, se sont laissé charger avec une docilité singulière et moi, sans attendre la fin des opérations, avec un casque absurdement ruisselant, je gagne le haut du village et la maison du cheikh où a dormi l'administrateur.

J'ai l'impression d'une défaite. Hé! Abdallah, cavalier d'Asie, il faut prévoir que les oueds ont leurs crues qui arrivent aussi vite que le cheval au galop, roulant des pierres, charriant des branches, déracinant les buissons de lauriers-roses et tenant un compte extrêmement médiocre d'un chargé de mission et de sa présomptueuse guitoun.

Or, je n'ai pas encore atteint le haut du village au bas des rocs qu'illuminait hier la flamme dansante du mechoui et dépouillés, ce matin, sous la pluie, de leur prestige fantastique. Un rayon de soleil, comme une flèche d'or, me touche dans le dos et tout s'éclaire. Là-haut, le soleil donne de grands coups de fouet de lumière sur les nuages affolés : défense de faire des attroupements. Circulez!

Et le ciel devient bleu, rajeuni, lavé. La terre embaume et je vois, en bas, près de l'oued, par une trouée dans la verdure, la mise en route de ma caravane qui fuit un danger qui ne se réalisa pas.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

X

Chabet el Kebir
Le cheik aux sourcils terribles
De Tagoust à Chir. — Réception des délégations
Femmes à la fontaine

Je n'entrerai pas dans des détails géographiques sur l'Aures. Je conseille qu'on jette un coup d'œil sur la carte. C'est instantanément et plus effectivement documentaire que tout ce que je puis dire. Il est tout de même opportun de remarquer que l'Aures est généralement ordonné par quatre vallées sensiblement parallèles qui s'étendent (N.-E.-S.-O.) vers le Sahara et qui sont séparées par des montagnes ou des systèmes de montagnes. C'est un devoir auquel je n'ai nulle raison de me dérober, de citer (tout le monde le fait en pareille occurrence) le général Niox : *Géographie militaire de l'Algérie.*

« Les montagnes de l'Aures doivent leur formation à deux plissements considérables : l'un, celui du nord de l'Afrique qui a produit au nord les escarpes du Keh Mahmel et du Chelia (2,328) la plus haute cime de l'Algérie... L'autre plissement, dont la direction est sensiblement nord-est,

a eu ici une action très puissante. Les plis serrés comme les fronces d'une étoffe dessinent de longues arêtes rectilignes, des crêtes étroites séparées par de longues vallées parallèles n'ayant entre elles que des communications difficiles : l'oued Kantara, l'oued Abdi, l'oued el Abiod, l'oued el Arab, dont les têtes se trouvent dans la muraille septentrionale elle-même. Les eaux ont dû s'écouler en torrents d'une effroyable rapidité dans les montagnes de l'Aures... »

Il y aurait beaucoup à dire, dans la pratique, sur ces quatre vallées séparées par des crêtes étroites. Dans la pratique, ce n'est pas ça du tout. Seulement, l'image simplifiée de l'Aures, donnée par le général Niox, donne une bonne idée générale de l'ensemble du système et mérite à ce titre d'être retenue.

L'oued Maafa, au bord duquel j'ai campé, est un affluent de l'oued Kantara. En le remontant, je gagnerai la « crête » qui sépare le val d'Elkantara du val de l'oued Abdi (1) ; mais j'aurai à franchir l'oued Bouzina qui, affluent de l'oued Abdi, en est lui-même séparé encore par une crête qu'il me faudra franchir pour suivre l'itinéraire que je me propose et qui coupe plus souvent les vallées qu'il ne leur est fidèle.

La vallée de l'oued Maafa, que nous remontons, porte le nom de Chabet-el Kebir. Les tou-

---

(1) Les oueds prennent généralement le nom des localités qu'ils arrosent. Ce système est fécond en méprises. Nous gardons aux quatre maîtres oueds de l'Aures leurs noms principaux, ainsi que fait le général Niox : Elkantara, Oued Abdi, Oued el Abiod, Oued el Arab.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

X

Chabet el Kebir
Le cheik aux sourcils terribles
De Tagoust à Chir. — Réception des délégations
Femmes à la fontaine

Je n'entrerai pas dans des détails géographiques sur l'Aures. Je conseille qu'on jette un coup d'œil sur la carte. C'est instantanément et plus effectivement documentaire que tout ce que je puis dire. Il est tout de même opportun de remarquer que l'Aures est généralement ordonné par quatre vallées sensiblement parallèles qui s'étendent (N.-E.-S.-O.) vers le Sahara et qui sont séparées par des montagnes ou des systèmes de montagnes. C'est un devoir auquel je n'ai nulle raison de me dérober, de citer (tout le monde le fait en pareille occurrence) le général Niox : *Géographie militaire de l'Algérie.*

« Les montagnes de l'Aures doivent leur formation à deux plissements considérables : l'un, celui du nord de l'Afrique qui a produit au nord les escarpes du Keh Mahmel et du Chelia (2,328) la plus haute cime de l'Algérie... L'autre plissement, dont la direction est sensiblement nord-est,

a eu ici une action très puissante. Les plis serrés comme les fronces d'une étoffe dessinent de longues arêtes rectilignes, des crêtes étroites séparées par de longues vallées parallèles n'ayant entre elles que des communications difficiles : l'oued Kantara, l'oued Abdi, l'oued el Abiod, l'oued el Arab, dont les têtes se trouvent dans la muraille septentrionale elle-même. Les eaux ont dû s'écouler en torrents d'une effroyable rapidité dans les montagnes de l'Aures... »

Il y aurait beaucoup à dire, dans la pratique, sur ces quatre vallées séparées par des crêtes étroites. Dans la pratique, ce n'est pas ça du tout. Seulement, l'image simplifiée de l'Aures, donnée par le général Niox, donne une bonne idée générale de l'ensemble du système et mérite à ce titre d'être retenue.

L'oued Maafa, au bord duquel j'ai campé, est un affluent de l'oued Kantara. En le remontant, je gagnerai la « crête » qui sépare le val d'Elkantara du val de l'oued Abdi (1) ; mais j'aurai à franchir l'oued Bouzina qui, affluent de l'oued Abdi, en est lui-même séparé encore par une crête qu'il me faudra franchir pour suivre l'itinéraire que je me propose et qui coupe plus souvent les vallées qu'il ne leur est fidèle.

La vallée de l'oued Maafa, que nous remontons, porte le nom de Chabet-el Kebir. Les tou-

---

(1) Les oueds prennent généralement le nom des localités qu'ils arrosent. Ce système est fécond en méprises. Nous gardons aux quatre maîtres oueds de l'Aures leurs noms principaux, ainsi que fait le général Niox : Elkantara, Oued Abdi, Oued el Abiod, Oued el Arab.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ristes d'El Kantara la comprennent, au moins dans sa première partie et jusqu'aux villages et un peu au delà, dans le programme de leurs excursions. C'est une gorge — la grande gorge dit son nom arabe — mais nous ne suivrons jamais que temporairement les cours d'eaux, le temps de nous initier aux mœurs spéciales dont ils sont témoins; oued Maafa aujourd'hui, oued Bouzina demain, puis oued Abdi; nous passerons par les crêtes, étroites ou non, pour nous dérober à l'emprise des vallées, à la somnolence que dégage leur fatale uniformité...

Le Chabet-el Kebir, c'est une vallée boisée de chênes verts et de genévriers. En son milieu, l'oued sert de route ou d'escalier. Quand les blocs de cet escalier sont trop élevés, comme les débris cyclopéens d'une catastrophe, on les contourne en s'enfonçant sous bois, en s'élevant un peu ou beaucoup sur le talus de droite et de gauche. Parfois, on s'étonne de voir l'oued au fond d'un précipice; puis, après s'être noyé dans le sous-bois on le traverse, on le franchit à nouveau. La végétation ne s'élève pas jusqu'au sommet des montagnes. Là-haut, la terre est décharnée; son ossature persiste avec des apparences de murs, de châteaux, de tours ruinées, d'un rouge sombre. Comme on se suit à la queue leu leu et que, tantôt un bloc, tantôt un buisson, nous dérobent les uns aux autres, la conversation est brève. Pourtant, Aissaoui qui sait que nous allons vers l'oued Abdi, a repris ses espoirs d'autrefois; il est encore en route vers le Paradis... Oued Abdi (le nom magique, chauffe encore

l'inflammable imagination du Sahari), oued Abdi, séjour des houris et des flûtes, oued Abdi où les anneaux d'argent tintent à la source, le soir, parmi les lauriers!

Qu'est-ce que c'est que ça? Ceux qui sont devant nous s'arrêtent — si bien que chaque mule donne du nez dans la croupe de sa devancière. Une tache rouge et d'or sous la feuillée : un cheikh, le cheikh du douar Bouzina qui vient au devant de moi pour me mener à sa résidence de Tagoust.

Le cheikh du douar Bouzina, avec des yeux de jeunesse et de proie, a d'épais, de terribles sourcils et une barbe de vieillard. Nous échangeâmes les formules religieuses du salut et, déjà, il a pris la tête de la caravane qu'il mène au pas accéléré. Il va, sous bois, dans l'oued, disparaissant, reparaissant, sur son mulet aux fines pattes infaillibles...

Et voici une large vallée, deux villages en amphithéâtre, une maison pavoisée de drapeaux français, à l'écart. C'est la maison de l'hôte. En en franchissant le seuil, le cheikh me dit : « Le gouverneur a logé ici. »

A Tagoust, ma tente fut plantée dans un beau jardin au bord de l'oued qui vient de Bouzina (et dont j'ai déjà vu la jonction à Menaa avec l'oued Abdi); mais j'ai passé la plupart de mon temps à causer. On s'est trouvé à table assez nombreux, le cheikh gardant son beau manteau d'écarlate et ayant convié intelligemment, en plus de Cherif et du cheikh de Menaa, l'instituteur ou plutôt le répétiteur indigène local. Tout

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

jeune, ce petit fonctionnaire avait une bonne tête de Breton, une timidité raisonnable et des yeux vifs. En général, l'instituteur indigène, vêtu d'un seroual sombre et d'un veston, coiffé d'une chéchia comme les Levantins, mais sans burnous, sans chèche, ni haik, sans rien de l'uniforme religieux arabe, a déjà quelque chose d'hybride qui l'éloigne de son peuple. J'ai souvent trouvé chez lui cette assurance, cette conclusion péremptoire qui est la déformation de la profession. En même temps, il sent trop la supériorité qu'il a sur les siens et souffre de l'infériorité où il se trouve, à tort ou à raison, vis-à-vis des Européens. Il se forge, sous sa chéchia où l'imagination vagabonde comme celle du dernier des fellahs, une image d'un monde idéal où les Arabes auraient des députés. Bref, il ne sent pas, étant un homme comme les hommes, la noblesse d'une tâche qui lui permet d'éclairer son peuple obscur. Il voudrait brusquer les étapes, sinon les brûler ou les enjamber. Presque un enfant, le petit répétiteur de Tagoust servait surtout d'interprète. Il avait des silences et puis il parlait, se lançait pour s'arrêter, un peu étonné de ce que je l'écoutais, de ce qu'il entendait ses propres paroles en présence d'un si important seigneur que le roumi « venu de la part du G. G. » et il en oublie presque de manger — ce qui est un fait rare.

Le cheikh aux terribles sourcils, le cheikh rouge — j'ai sa carte : Djebaili Abdel Kader ben Larbi, adjoint indigène, officier du Nicham Iftikar — est un peu plaisanté par son collègue

de Menaa, ancien brigadier et qui a un parapluie. Quant à Cherif, malgré son beau complet, il est bien éteint, simple khodja devant ces puissants de la terre. Abdallah et les autres serviteurs accroupis autour du plat de kous-kous mangent fraternellement. Besbes sourit. Il vient de se dire qu'il arrachera d'abord l'ongle du doigt de pied du gros marchand mzabite et Aissaoui est bien calmé, résigné d'ailleurs à une nouvelle déconvenue : Tagoust est un temple de la vertu.

C'est le thème des plaisanteries du cheikh de Menaa :

— Pas de femmes à Tagoust.

— Pas de femmes, dit le cheikh aux sourcils terribles.

Il explique. Les gens de Tagoust, de Bouzina surtout, s'entre-tuaient et pratiquaient le vol à main armée pour l'amour des danseuses aux anneaux sonnants, des marchandes d'amour qui venaient aux fêtes, hantaient les marchés et les fondouks. Il a châtié ces impures. Sa poigne maintient dans son douar la pureté des mœurs et la discipline.

— Pauvre Aissaoui (c'est moi qui parle et qui dis la déconvenue d'Aissaoui).

Le cheikh regarde ce grand Oriental mollasse, enfant encore, et profère dédaigneusement :

— Il a encore dans le crâne du lait de sa mère.

Puis, avec un peu de mépris :

— L'épine verte ne pique pas.

Je traduis :

— En France, on dit : « les vieux coqs sont les meilleurs », ce qui divertit le vieux cheikh.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Cherif et l'instituteur se sont pudiquement tenus à l'écart de cette conversation.

L'après-midi, malgré le soleil, on va voir l'école, une école neuve, bien bâtie, où l'instituteur, nous devançant, a pris son poste. A notre entrée, les gosses se lèvent et nous saluent d'un « Bonjour Monsieur » plein d'ensemble. Au tableau noir, on lit de belles phrases : « La justice, en Algérie, est rendue par... » Les enfants ont des livres. J'en feuillette un : *Manuel du Fellah*... A une page, deux illustrations confrontent « charrue française » et « charrue arabe ».

C'est le soir et, au clair de lune, j'interroge mes hôtes. Cherif, chez les Beni Ferah, m'a bien parlé des Romains, possibles aïeux. Le cheikh de Menaa parle bien des « Arbi » comme des étrangers. Le cheikh de Bouzina, qui est de famille maraboutique, sait bien qu'il n'est pas d'origine arabe... mais le passé des Chaouïa, de l'Aures?

— Savez-vous que les Berbères, que vos pères ont supporté des luttes très vives contre les Arabes qui les ont conquis et qui, par leur force, leur ont imposé l'islam et le coran...?

Ils ne savent pas. Cela leur paraît singulier, pas vraisemblable.

— Hé! l'instituteur, tu ne sais pas l'histoire des Berbères; tu ne connais pas Koceila et la Kahena, la défaite du cruel Sidi Okba et le triomphe momentané des Berbères sur l'invasion la plus féroce?

Koceila, la Kahena... le petit instituteur ne sait pas ces choses. Le cheikh de Tagoust cherche, en fronçant les sourcils.

— Oui, les anciens racontaient l'histoire d'une femme, une femme qui...

Il n'en sait pas plus. Le petit instituteur se risque tout d'un coup :

— Il est venu une fois ici, Monsieur..., Monsieur... j'ai oublié son nom. C'était un savant, un thaleb... Il nous a dit que les chaouïa, les Kabyles et les Français étaient des frères...

Fort enhardi, l'instituteur demande :

— Qu'est-ce que vous faites, chez vous, en France?

— Je... je... ce n'est pas facile à dire... J'écris des choses, des histoires.

— Des histoires. Si vous disiez une histoire.

Hélas! je suis incapable d'ajouter un chapitre aux *Mille et une nuits*. Les épisodes enchevêtrés des interminables récits orientaux ne sont pas mon fait et, eux seuls, séduisent ces indigènes, ces enfants qui, jamais, ne se sont rassasiés de *Peau d'Ane* et de toutes les histoires de brigands. Mais que je voudrais pouvoir leur conter leur passé, dans leur langue, leur passé devant l'islam, leur dire leurs héros inconnus et leur faire entrevoir que c'était peut-être l'immanente justice qui amena, selon la prédiction, les guerriers vêtus de rouge à Sidi Ferruch et Al Djezaïr. Ah! que ne puis-je, dans les cafés maures, sur les marchés, faire dire la tragique histoire par ces conteurs professionnels, ces frères de nos troubadours que la foule écoute avec un recueillement religieux.

. . . . . .

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Aissaoui! Cette fois, nous allons dans l'oued Abdi.

— Oued Abdi!

Aissaoui répète encore ce nom paradisiaque. Tant de déceptions ne l'ont pas définitivement lassé. Quand on croit au Paradis, c'est vraiment pour longtemps...

Cette fois, en effet, comme Abdallah vient de le dire au Kantari, nous allons vers un irrécusable oued Abdi.

La vallée nous apparaît soudain, large, aérée, belle avenue descendant des montagnes du nord-est, bordée de montagnes nues, mais charriant dans le bas, avec l'oued, une rivière de jardins et, parfois, le jardin s'élance à l'assaut du mont jusqu'à un village qui se dresse en pyramide sur un pic. C'est que cette vallée est plus peuplée que n'importe quelle autre de l'Aures. Nous arrivons au-dessus de Chir que nous ne voyons pas encore et qui est sur la rive droite. Mais là-bas, de l'autre côté, sur la rive gauche, c'est — on me les nomme — Nouader, Larbia, toujours semblables aux bourgs de la vallée du Var, pyramides de cubes, superpositions de terrasses, mais qu'il faut d'abord qu'on nous indique pour les revoir parce que leur teinte est celle du sol, de la terre avec qui ils sont construits. A mesure que nous descendons, le fond verdoyant de la vallée prend plus d'importance et voici que nous atteignons la grand'route, presque au niveau des jardins.

Or, sur cette route, voici, venant vers nous... une automobile. Fichtre! les mulets n'aiment

pas ça. Ils nous le font savoir... Mais les automobilistes le savent aussi... Ils ralentissent, arrêtent. Bizarre entrevue. Suis-je le dernier des explorateurs rencontrant le premier des touristes, personnage un peu hasardeux puisque cette route finit en cul-de-sac à Menaa? Il aurait fallu un photographe. D'un côté, c'est un cortège hétéroclite, pompeux et dépenaillé, les cavaliers d'escorte sur leurs hautes selles, le cheikh écarlate avec son éblouissant Nicham, le cheikh de Ménaa avec son parapluie et sa selle anglaise, le chargé de mission, puis les serviteurs sur les mulets, Aissaoui qui atteint au paradis, le brigand Besbes qui sourit un peu amèrement en regardant l'auto (certes, c'est difficile d'extraire les voyageurs de ces machines-là pour les pendre en douceur aux arbres proches) et les mulets qui portent la tente et les cantines, et les indigènes réquisitionnés pour les mulets, et les gens du cheikh de Chir avec leurs fusils. De l'autre côté, c'est plus simple : une auto luisante, trépidante, quatre hommes masqués, à lunettes, les cuivres des phares...

Des Français, au moins des Européens. Donc, on se parle selon le protocole de la solitude. Ce sont MM. des Ponts-et-Chaussées. Avec des gestes, ils expliquent leur route, ses courbes sont à grand rayon pour permettre la vitesse aux autos...

Le « village au bord de la route », c'est Chir. Le cheikh, que je n'ai pas fait prévenir, est absent. Les kebar le remplacent, personnages rustiques et drapés qui font de leur mieux. Pendant

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le petit discours de bienvenue, je ne sais pourquoi, je fredonne :

C'est tout le conseil municipal
Debout, en grande tenue.

En vérité, sans « chapeaux melon », en « complets marron », ces gens presque en guenilles ont bonne mine.

La journée fut charmante sous de grands noyers. On voyait à travers les ramures, les femmes qui faisaient la moisson. Elles étaient vêtues de rose et de bleu dans l'orge blond et j'ai reconnu, différentes par l'âge, mais nobles dans leurs draperies, Ruth et Noémi et on entendait sonner les anneaux d'argent.

Ce bruit des khalkhal, sonne dans l'imagination de l'indigène; c'est la cymbale annonciatrice de la fête et de la joie...

— Entends-tu? dit le cheikh de Menaa, au cheikh de Tagoust.

Mais celui-ci se renfrogne. Il n'aime pas ça.

Cependant qu'on s'attarde à la sieste, un défilé commence dans le lit de l'oued. Toute une smalah de nomades, chameaux, baudets, chiens, défile, gagnant le Tell depuis le lointain Sahara par ce lit de pierrailles qui, pour eux, est la grand'route. Et cela ne va pas sans quelque échange d'injures des sédentaires inquiets pour leurs cultures, aux nomades — bêtes et gens — qui ont les dents longues.

Un personnage important me surprend suivi de gens importants et graves. Il est corpulent, avec de gros yeux saillants, figure d'Oriental; il

ressemble au bey de Tunis... Petit discours. Qu'est-ce qu'il dit?... Toute ma suite est sur le dos, mi-somnolente, sous un arbre bas. Je suis sans veste ni gilet; guêtré, tenant d'une main une boîte de conserves et, de l'autre, ma pipe. Qu'est-ce qu'il veut, ce gros monsieur?

Le cheik de Menaa, étendu sur le dos, lève seulement la tête :

— C'est la justice musulmane qui te présente ses hommages.

Fichtre! Que la justice musulmane sache que, sensible à sa politesse, je la prie de croire à ma considération la plus distinguée. (Traduis cela, cheikh.) Mais cela ne suffit-il pas? L'entrevue peut être terminée.

Pas du tout. L'important caïd insiste pour que j'accepte, en son prétoire, un kahoua d'honneur. Allons-y! J'endosse mon veston.

On y va par un raidillon qui rejoint la route qu'on traverse; puis un autre raidillon qui monte au prétoire. Je vais bon train. Le caïd et ses assesseurs suivent essoufflés. Voici le tribunal : un gourbi, mais propre, aéré. Dans la charpente du plafond, à l'intérieur, des hirondelles ont fait leurs nids et vont et viennent. Dans ce lieu où se rend la justice, on s'assied où on veut. Le brigand Besbes préside, je crois. J'occupe la place du bachadel. Les juges sont dans l'auditoire; les cheikh à la place des plaignants... Le kahoua est bon; mais je pense que, sous ce toit, se poursuit l'islamisation des Berbères dont nous avons supprimé les dernières coutumes pour leur donner ces juges arabes et le code musulman...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Retour à la tente... Que veulent ceux-ci?... C'est une délégation de galopins arabes, à chéchia, nus dans leurs gandourahs. L'un d'eux me met devant les yeux une grande pancarte arabe où je ne comprends goutte et prononce un petit discours. C'est sans doute un poème à ma louange. Je suis sans veston; je tiens, d'une main, une brosse; de l'autre, mon gilet :

— Hé! Abdallah, que veulent ces gamins? Dis leur que je suis très sensible (traduis bien, n'est-ce pas?) à leur politesse et que...

Voilà que Abdallah allonge un pied définitif au derrière de l'orateur qui fuit comme un lapin, suivi de ses acolytes. Qu'est-ce? M'aurait-on manqué de respect? Pas précisément. On sollicitait vingt sous de ma générosité et, moyennant ces vingt sous, le thaleb — ou chef de l'école coranique — aurait ce soir donné congé en mon honneur aux galopins ses élèves.

Aissaoui a l'air déçu.

— Encore une fois? Hé! Aissaoui, tu as l'air d'un déterré.

— Y en a pas des femmes à Chir, dit le Kantari.

A Chir, dans la vallée même de l'oued Abdi? ah! ceci est trop fort.

— Abdallah!

Voilà Abdallah, serviteur prompt.

— Abdallah, nous sommes dans l'oued Abdi, à Chir, j'entends partout des khalkhals. Je veux voir des danseuses.

— Y en a pas des femmes, dit Aissaoui, qui a poussé son enquête, et qui est sardonique.

— Qui trompe-t-on? demandai-je. On m'a parlé de dames, de bijoux, de beautés, et...

— Attends, dit Abdallah, je vais t'en montrer. Tiens! vois-tu celles qui vont à la source?

Il y a une source dans la berge de l'oued, presque en dessous de ma tente et, le jour déclinant, commence la procession des fourmis féminines, la guerba sur les reins. Mais j'ai vu cela cent fois.

— Les femmes de Chir, dit le cheikh de Menaa, sont toutes des...

Il dit un bien gros mot.

— Vois-tu celle qui a une coiffure blanche? Eh bien, c'est une azria.

Azria est le nom qu'on donne en ce pays aux dames émancipées par le divorce et qui, en attendant un prochain mariage, le plus souvent (ce sera pour passer l'hiver) tirent de leur liberté un bénéfice que personne ne trouve choquant...

Les femmes de Chir vont à la source au bruit sonnant de leurs bijoux d'argent. Elles ont des démarches de reine sous le manteau qui emprisonne leur tête et couvre leurs épaules, tombant jusqu'à leurs talons, et, parfois, la melhafa qui s'écarte sur le côté, laisse voir une jambe fuselée ou un flanc brun. Leur marche est religieuse — la marche à la fontaine a un sens rituel. Elles baissent, en passant près de nous, leurs longues paupières comme font nos vierges voilées de tulle blanc à nos processions. Mais le regard de velours glisse sous les paupières : rappel des fêtes chrétiennes, rappel des fêtes druidiques...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Avec notre assentiment, un jeune homme joue de la guesba. La longue flûte de bois raconte une plainte infinie. C'est très doux de désir et d'espoir résigné dans ce soir où le Sahara monte au ciel du sud au tintement argenté des pieds féminins.

Demain, me dit le cheikh de Chir qui revient de sa tournée, nous arrêterons à Arbia où je verrai la reine de l'Aures (la Reine?) et nous serons avant midi à Teniet el Habed où une fête sera préparée avec musiciens et danseuses. Un cavalier va partir dès ce soir pour tout ordonner.

Le soir est venu, brusque, à l'habitude. Sonnent les khalkhals des dernières femmes attardées. Des guesbas pleurent.

— Entends-tu? Aissaoui. Demain, la reine! Demain, des danseuses!

Aissaoui rit plein d'espoir. Il a trouvé une flûte. Longtemps, dans la nuit, de ma tente, j'entends les sons veloutés : « Tes yeux sont noirs... »

Aissaoui a la foi qui ne trébuche sur aucun obstacle.

XI

La Reine

Au matin, je parais au seuil de ma tente que j'ai fermée hermétiquement pour la nuit. Pourquoi l'ai-je fermée? Ce n'est pas une mesure de sécurité. Une toile tendue ne protège pas. Je verrais mieux le péril si je dormais en plein air, l'oreille accessible à tous les bruits, l'œil envisageant, à peine ouvert, ce qui vient. J'ai obéi aux nécessités de ma race et des miens. Il y a une pudeur à ne pas se laisser voir dans le sommeil. L'Arabe, lui, endormi, disparaît sous son capuchon et son burnous qui cache bien d'autres actes. Mais, ma tente ouverte, orientée vers le nord, je reconnais ce que j'ai vu la veille : un paysage limité par le triangle que forment la guitoun et la terre et où tout déjà m'est connu, ce villaget de cubes de terre que rosit le soleil levant et qu'on aperçoit à travers les édéniques et proches ramures des noyers et des abricotiers. Hier, de ma tente écartée pour l'après-midi, j'ai tout pris de cette vision et, la reconnaissant, je ne me sens plus inconnu et seul dans ce monde qui n'a ni ma pensée ni mon langage. Et la gui-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

toun l'atteste, tenant à la terre par ses cent crampons où s'amarrent les câbles qui tendent ses toiles, je suis ici chez moi. Sur ce carré de terre, j'ai mes murs, mon toit, ma porte, je suis citoyen de Chir.

Je pense ainsi et j'ai à peine eu le temps de descendre à la source pour les ablutions matinales. Je reviens : quel vide! Ma tente est abattue... Il n'y a plus rien sur cette terre qui m'y tienne; l'illusion s'envole. Adieu, Chir! *Never more!* Je me déprends de ce pays. Je n'ai plus qu'à m'en aller devant ou derrière ce mulet sur qui on charge ce ballot qui est ma guitoun. Ma maison! ô ma maison! Que nous avons besoin de maison! Sans maison tiendrions-nous à la patrie? La tente qu'un souffle emporte, inspire le détachement de la terre et l'Arabe qui n'a pas de patrie ne pèse pas plus sur la terre qu'un feu follet.

Le cheikh de Ménaa m'a quitté avec son parapluie, ses lunettes, son mulet à selle anglaise et suivi du brigand Besbes qui a un fusil et qui sourit (il sait sans doute combien de coups de bâton il donnera sur la plante des pieds du gros juif qu'il saisira tout chaud au lit pendant la nuit). Et c'est le cheikh de Chir, petit vieux bien propre, en son burnous rouge, et décoré de la légion d'honneur, qui prend la direction du cortège.

— Oued Abdi... Hé! Aissaoui; nous sommes dans l'oued Abdi.

— Il y a des femmes, dit ce Kantari qui a la foi et qui, n'ayant pas beaucoup d'idées, s'arrête nettement à celle qu'il a conçue une fois.

Avant de se mettre en route, le cheikh fait une prière à coup sûr supplémentaire, car l'heure est passée du fedjer. Je crois que je suis sous la garde d'un saint homme.

Il se relève, donne des ordres à un cavalier qui va partir avant nous. Puis il m'interroge. Je comprends mal; il parle de la « sultana » de Hammama bent Abid. Qu'est-ce qu'il dit?

— Abdallah! que dit le cheikh?

— Gallek (il te dit — ainsi commence toute traduction d'Abdallah) : Veux-tu rester longtemps avec Hammama bent Abid?

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— La sultana.

— La sult...? Ah! j'y suis. La reine, la reine Hammama bent Abid... Mais, dis donc. Qu'est-ce qu'il demande là, ce cheikh? « Si je veux rester longtemps? » Elle est bien bonne. Pour qui me prend-il? Dis-lui que j'en aurai pour cinq minutes. Je veux voir la reine, simple politesse. N'importe ou; sur une terrasse, au bord de la route et continuer...

— Hammama! dit Aissaoui en extase.

— Skout (tais-toi) Kantari...

Mais il répète le nom merveilleux : Hammama...

L'auditoire rit. Tous, ils connaissent Hammama bent Abid, la seconde reine (seconde en vérité) de l'Aures, comme Haljia bent Fiala, la première reine mais fort usagée et ces noms, on les sait dans les vallées de l'Aures et dans les bleds sahariens. Berbères et Arabes,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

subissant le même envoûtement, suivent toujours la même chimère voluptueuse et insatiable.

Nous y voilà, dans la vallée de l'oued Abdi que nous remontons par la belle route blanche, la belle route française. Au seuil de son prétoire, le cadi musulman, flanqué de ses assesseurs, m'arrête pour me proposer un kahoua d'adieu. Merci cadi, ce sera pour un autre jour. Compliments à Thémis. Nous allons tout autre part, aujourd'hui...

Le village que nous voyons en pyramides de cubes de l'autre côté de l'oued, c'est Arbia. Le cheikh pousse des cris à l'intention de gens qui sont là-bas parmi les lauriers-roses. Je comprends qu'il ordonne qu'on amène Hammama bent Abid. J'interviens.

— Ne dérange pas la reine. C'est moi qui irai vers elle...

Mais des voix répondent des hautes terrasses d'Arbia. Cris en riposte de notre côté. C'est toujours ce colloque indigène où rien ne s'arrange sans des vociférations préalables... La voix angoissée d'Aissaoui me traduit :

— La reine n'est pas là...

Ça, c'est une vraie catastrophe... Mais non; la reine est à la source... Je l'entends, la reine est à la fontaine. O! fille des Pharaons! ô Nausicaa aux bras blancs!

— Je vais, dis-je, à la fontaine.

Abdallah a pris les devants.

— Dis-lui qu'elle nous attende.

Ah! ouitche. Quand nous arrivâmes à la berge de la rive droite, où chantait la source, les lauriers-roses tremblaient — *fugit ad salices* — la reine avait fui. Au-dessus des lauriers, par les raidillons qui montent en lacets au village, une petite forme sombre. C'est elle... Je veux la voir... Et la caravane, Abdallah bleu, le cheikh rouge, moi en tête, talonné par Aissaoui qui bat de ses talons les flancs de sa mule et n'ose me dépasser, et les gens à fusils, de Chir, et les halles demi-nus, et les mulets qui portent la guitoun et les bagages, nous voilà grimpant à pic la montagne qui porte Arbia... O reine inaccessible... nous te verrons... C'est un *rallye queen*. On tape dur les croupes des mulets. Heureusement que ces bêtes comprennent la suprême importance de l'instant. Du reste, Abdallah explique :

— Elle a dit qu'elle allait s'habiller et mettre tous ses bijoux.

— Si tu nous avais dit cela plus tôt, animal, nous n'aurions pas couru comme des fous au risque de nous rompre les os.

J'ai vu la reine.

L'entrevue a eu lieu sur une des terrasses les plus élevées du bourg. D'en bas, le peuple assistait à l'entrevue. J'entendis qui s'approchaient en sonnant de lourds anneaux d'argent, khalkhals et redifs. Entends-tu battre ton cœur au rythme de ces sonnailles de la joie, ô Aissaoui?

La reine parut.

De son turban d'un rose fané, son haik d'un bleu sombre tombe sur ses épaules, encadrant sa figure et descendant à ses talons. Sa robe

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

agrafée aux épaules par de larges fibules triangulaires d'argent et serrée à la ceinture, fait draperie assez légèrement pour qu'on devine le dessin de ses jambes. La robe est d'un bleu différent du manteau... Elle a les cheveux coupés à la chien. Les yeux sont beaux et gris sous de longs cils, le regard aigu. Le menton est fin, le nez droit. Dommage que les joues soient colorées d'un fard un peu grossier; mais le dessin de la bouche, dont les lèvres ne sont pas peintes, est très pur. Elle n'est pas grande; elle est jeune, vingt ans — j'estime — à peine.

— Le salut soit sur toi! ô reine.

— Et sur toi le salut!

Elle a pris ma main. J'ai pris la sienne. Puis, j'ai regardé les bijoux qui couvraient toute la poitrine, chaînes d'argent, amulettes, petits disques solaires; mains de Fatma; miroirs encadrés de pompons rouges, coraux et, parmi tout cet argent, une médaille dorée; la médaille du canon de soixante-quinze, agrémentée d'un ruban tricolore. Un moment, avec des gestes effarouchés, elle s'est dérobée à mon inquisition.

— Elle a honte, dit Cherif...

— Ah! bah, avec ces yeux-là.

— Oui, parce qu'on regarde...

Ah! certes, oui, on la regarde, et Cherif pâle, et Abdallah aux yeux de loup, et les halles qui ont des dents blanches, et Aissaoui qui trépigne sur place, et tous qui ont des sourires et des yeux qui fouillent. Il n'y a que le cheikh... Où donc est celui-là?

Je le vois dans un gourbi sans porte, en contrebas de la terrasse où nous sommes, faisant derechef ses prières et ses prosternations vers l'Orient, se dressant et s'écroulant dans son manteau écarlate, humiliant sa barbe grise et sa légion d'honneur.

— Abdallah, dis à la reine que je ne voulais pas passer dans l'oued Abdi sans la voir; qu'elle est très jolie; que je suis content de l'avoir vue : Ana ferhan. Je suis content.

Abdallah traduit. La reine a un joli sourire. N'étaient ces yeux aigus et intelligents si rares chez les femmes de ce pays, je dirais qu'elle a un sourire de jeunesse innocente.

Je braque — formalité indispensable — mon appareil photographique. L'opération a eu lieu dans le silence religieux de l'assistance. — Clic!

La reine traverse la terrasse, venant vers moi. Je me retourne. C'est le cheikh. La reine va à lui :

— Le salut soit sur toi! monseigneur.

— Et sur toi le salut! répond le cheikh.

— Que ton jour soit béni!

— Vas dans le matin avec le bien!

— Louanges à dieu! ma fille.

— Au dieu unique! précise la reine.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XII

La vallée de la joie. — L'orgie

— Qu'est-ce que tu en dis, de la reine, Aissaoui?

— Ci jouli.

Il rit tout seul. Il rit comme un enfant et s'agite sur son mulet. Je me retourne pour le voir, car j'ai repris la grand'route sinueuse par le val cotoyant les vergers fertiles, d'une part, et, de l'autre, la montagne stérile, suivi de mon cortège.

— Alors, tu es content?

Est-ce que cela lui suffirait, à ce Kantari, d'avoir vu Hammama?

— A Teniet el Habed, il y a la première reine...

— Mais elle est grosse, mais elle est vieille. J'ai vu son portrait dans le livre du colonel Lartigue. Je t'assure qu'elle n'est pas à beaucoup près aussi jolie que Hammama.

Allons! vite en selle.

Sur la route, des gens, avec leurs mulets, barrent le chemin : les kebar de Teniet el Habed. Chez eux, nous ne dépendons plus du cheikh de Chir, mais du cheikh de l'oued Abdi, qui demeure loin au nord, à Baali — trop loin pour

avoir été prévenu à temps. N'empêche, les dignes kebar de Teniet el Habed ont tout fait pour que j'emporte un bon souvenir de leur village. Ils espèrent que je serai content. Moi aussi, j'espère.

Et le conseil municipal de Teniet el Habed, ayant enfourché ses montures, chevauche à ma suite cependant qu'à vingt mètres, Abdallah, cavalier bleu, pique des deux, éclaireur vigilant, attentif (il a un revolver et un fusil) à écarter les périls qui, peut-être, guettent ma précieuse personne.

Tout cela n'empêche que la cérémonie de mon entrée solennelle à Teniet el Habed fut ratée et cela fut la faute à ces jeunesses impétueuses, Aissaoui, Cherif, qui, trop pressés, m'empêchèrent d'attendre. Néanmoins ce fut très bien. Voici les faits :

A hauteur du village, nous traversâmes l'oued et nos mulets accoutumés à cet exercice prirent la direction verticale pour gagner, par des sentiers perpendiculaires au sol, Teniet el Habed. C'était bien le chemin du paradis (j'ai vu cela, enfant, sur de pieuses images) — en l'espèce, le paradis de Mahomet. Les terrasses de Teniet, là-haut, étaient peuplées d'une foule qui attendait. Je vis cela avec complaisance (hé! je suis sûr que le bœuf gras lui-même savoure les prévenances dont on l'entoure) et, ayant vu ce qui était là-bas, je me retournais pour voir ce qui était à l'arrière : mon cortège. Hélas! il était un peu disjoint. Mes aides de camp me serraient bien de près; le conseil municipal arrivait à la queue leu leu; mais le cheikh de Chir, en

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

traversant l'oued, avait été pris d'un besoin subit de faire ses ablutions rituelles. Je le voyais donc là-bas — tache pourpre — accroupi au bord de l'eau, et ses gens avec lui, ses gens armés de fusils et, après eux, obstruant la route, les mulets avec la tente et les bagages et les halles, poussiéreux, demi-nus, avec leurs dents blanches et leurs yeux luisants.

J'allais ralentir (voudriez-vous qu'on entrât dans un bourg sans au moins un cheikh à sa suite et des gens armés et des bagages?) Mais un son passa dans l'air... A ce son, mulets et gens dressèrent l'oreille; un frisson électrique passa dans mon mulet; je l'ai très bien senti. Ce son, un miaulement, se prolongea; puis il fut une plainte, une phrase, un chant : la rhaïta et les coups durs (ils retentirent en nous) du bendir scandèrent le chant nasillard de la rhaïta.

Rien à faire. Abdallah va de l'avant. Aissaoui, Cherif, vont, me bousculent presque. Voilà qu'ils s'injurient : « Kelb! Hallouf! » et qu'ils rient eux-mêmes de leur fureur d'un instant.

— Iallah! (1) crie Aissaoui.

— Fissa! dit Cherif.

Mon mulet qui comprend évidemment l'arabe, obéit, enjambe les pierres, grimpe à pic et me mène sur la plate-forme où les musiciens nous attendent. Illico ceux-ci prennent la tête du cortège; la rhaïta est endiablée; le bendir cogne en nous comme un sourd et cette musique sauvage agit sur mes gens qui, au son de la clarinette

(1) Iallah! allons! Fissa! vite!

arabe, dressent l'oreille, ou au bruit du khalkhal, comme le cheval du cavalier au son de la trompette et alors retenez-les donc! Musique en tête, nous entrons dans Teniet el Habed (salut! bonnes gens; paix à vous). Ces gens sont discrets. Ils ne crient pas : « Noël! Noël! » Ils ne crient même rien du tout. Mais ils sont très polis; ils saluent en portant la main au front et je réponds par de grands saluts militaires, le seul possible dans ce pays où le soleil vous conseille de ne pas enlever votre casque. Ainsi entrons-nous dans Teniet el Habed. Aissaoui fait caracoler son mulet et crie : « Hadjia! » avec des dents blanches, des yeux luisants et un entêtement où il y a quelque chose d'idiot et, ayant passé sous une voûte (attention à la tête!) nous stoppons devant le dardiaf, la maison des hôtes.

N'empêche que c'eût été plus joli si j'avais traîné après moi dans le flot des burnous, le cheikh rouge, et des fusils, et mes bagages. Mais les regrets sont stériles... et peut-être ne ferai-je plus jamais en aucun bourg une entrée solennelle.

Ce malencontreux cheikh nous rejoignit enfin et, déjà, il avait eu avec les kebar, avec vingt personnes pêle-mêle dans le dardiaf un échange de propos anxieux dont on me traduisit l'essentiel :

— Veux-tu qu'on t'amène tout de suite des danseuses?

— Eh! non, fichtre; pas tout de suite. Il est extraordinaire, ce cheikh. Je veux déjeuner,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

m'épousseter et (coup d'œil à ma suite) je ne suis pas pressé. J'ai le temps.

— Combien veux-tu de femmes?

Voilà encore une question qui, bien qu'arithmétique, a un côté gênant.

— Je veux voir les femmes célèbres de l'oued Abdi. Je veux voir leurs bijoux et leurs costumes. Je veux voir leurs danses. Maintenant, qu'elles soient six ou dix, ça m'est égal.

— Tu en auras douze, dit le premier kébir.

— Parfait!

— A quelle heure vas-tu chez le marabout? Il t'attend.

Allons! bon; voilà qu'il y a un marabout à Teniet el Habed.

— Si le marabout veut me voir, je le recevrai.

— Il est riche, dit Cherif. Il se fait construire une belle maison neuve, avec des colonnes, où il pourra abriter les innombrables pèlerins qui viennent le voir.

— Grand bien lui fasse et aux pèlerins!

La voix d'Aissaoui s'élève :

— La reine n'est pas là.

Elle n'est pas dans sa résidence, Hadjia Bent Fiala, reine de l'Aures. Le Kantari qui revient d'une enquête dans le bourg, en est navré en me l'annonçant.

— Sa sœur est là, dit le khodja qui a une gandourah brune, une chéchia avec un chèche khaki et une tête de lapin.

La sœur de la reine? Peuh! ce n'est pas la reine. Ce n'est guère. Enfin, quoi! faute de grives...

La voilà.

Le premier kébir s'est élancé sur une forme qui passe dans la rue et, à travers un encombrement du dardiaf, l'a poussée devant moi. C'est quelque chose de vaste dans des voiles sombres. Il en émerge une grosse dame mafflue, aux joues épaisses, couperosées même — ce qui est rare — et d'âge ultra canonique. Mais j'en ai assez.

— Je veux me reposer, je veux déjeuner, j'en ai assez. La reine, le marabout, les danseuses, la mosquée, la sœur de la reine, je verrai tout ça cet après-midi. Dis-le leur nettement, Abdallah, et qu'on me fiche la paix!

Nous nous mettons à table. Nous sommes trois : le cheikh, Cherif et moi. Le cheikh a ôté son burnous rouge et ainsi il n'est plus qu'un petit vieux ratatiné. Il envoie par la fenêtre les os de poulet qu'il a rongés... Décidément, il manque de prestige sans son manteau de chef. Je lui dis que je le remercie de m'avoir accompagné si loin, même hors de son douar; que je lui permets volontiers de rentrer chez lui, ce qui le comble de joie. A peine a-t-il fini de manger, qu'il remonte en selle...

Des sons réguliers, brusques et brefs, comme de cymbales d'argent : l'une après l'autre, les danseuses de Teniet el Habed entrent chez moi.

Baisements de main à la mode arabe... c'est-à-dire qu'on baise sa propre main qui a touché la main de la personne qu'on salue; mais parfois les deux mains ne se lâchent pas et cela fait un va-et-vient des mains qui se tiennent entre les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

deux bouches... Elles sont variées d'aspect mais presque identiques de costume, les danseuses. La sœur de la reine, rebutée par l'accueil que je lui ai fait ce matin, n'est pas revenue... Il y en a qui ont des robes colorées, avec des fleurs brochées... parfois c'est l'abaia, la robe sans manche et trop rigide, qui monte jusqu'au cou, pudiquement. C'est celle des Nailiet de Biskra et d'ailleurs qui leur donne l'air d'être en bois. Mais il y a la melhafa, l'antique pièce d'étoffe de cinq mètres de long où on se drape comme aux temps antiques... Toutes, elles ont le grand voile qui par derrière descend du turban aux talons, comme le voile de la madone. Toutes, elles ont d'innombrables et presque identiques bijoux d'argent, des mains, des disques solaires. Parfois, une patte de porc-épic, des chaînes, des fibules, des petites boîtes avec des parfums et, attaché à la ceinture, le petit miroir rond engainé de rouge pend sur les genoux et elles ont aux bras des nokafils, de nombreux bracelets superposés et, aux pieds, les lourds anneaux, le khalkhal, qui, cognant à chaque pas sur l'anneau plus petit, le r'dif, sonne impérieusement l'appel de la joie.

Il y en a, parmi elles, d'insignifiantes. Il y en a une trop jeune — beaucoup trop jeune — qui se tapit dans un coin comme un lièvre captif. Il y en a une que je dirais trop vieille si elle n'avait le profil de Cléopâtre, teint mat et yeux de braise, une allure de reine dépossédée. Il y en a de joufflues. Il y en a une qui est belle, teint de rose safrané, le nez un peu busqué, mais vive. Elle sait danser; mais, surtout, elle sait chanter,

me dit-on. Sa gloire passe au-dessus des monts de l'Aures et Zineb bent Cassous possède des palmeraies dans le Ziban.

L'arrivée de ces dames c'est, chez nous, du vaudeville grivois. A Teniet, c'est plein de dignité. On s'accroupit sur les tapis comme chez un bachagha. Mes fous, mes impatients, Aissaoui, Cherif, n'ont pas un rire grossier, pas un geste risqué.

— Veux-tu du café?

C'est le khodja qui parle. Ce fonctionnaire a mis à sa tempe la rose des orgies.

— Oui, du café, du thé. Demande leur ce qu'elles veulent...

Café, thé, point n'est besoin de poison plus violent pour entretenir l'allégresse dans les âmes chaudes d'Afrique.

Le kahouadji voisin apporte — c'est long — vingt tasses de café ou de thé. J'en ai pour quarante sous. Et le joueur de flûte prélude...

Que la fête commence! Quelques notes fluides tombent dans le silence.

Mais qu'est-ce que c'est que ces intrus? Voyons, nous sommes bien nombreux. Il y a le khodja, soit... mais celui-là, que fait-il là?

— C'est le kahouadji...

Ayant apporté sa marchandise, ce commerçant s'est installé parmi la fête. Qu'il décampe! Quand on aura besoin de lui, on l'appellera. Et celui-ci? C'est un ami du joueur de flûte... Et ceux-ci? Ce sont des kebar.

— Mais je n'ai pas invité tout le village...?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Non, mais le village s'est invité... Il y a des têtes qui s'écrasent à la fenêtre grillée. Il y a foule à la porte.

— Abdallah! ferme la porte!

Il ferme la porte. La flûte de bois émet ses deux sons, déroule sa mélopée interminable. Musique, café, musique, thé, voilà l'orgie. Si le khodja à tête de lapin remplace ici le philosophe de Thomas Couture, il n'a pas à avoir l'air trop sombre. Pour une orgie, c'est très comme il faut. La porte s'ouvre... Au diable!

Inutile de me fâcher. Des gens entrent comme chez eux, tombent accroupis et, les yeux mi-clos, parfois même la main sur les yeux, graves comme à la mosquée, boivent la musique monotone et veloutée, respirent l'atmosphère trop chaude.

Une voix sèche, sans inflexions, s'élève. C'est Zineb, la chanteuse réputée qui chante. On parle de Zineb, de l'oued el Arab à l'oued Kantara et sous les guitouns sahariennes et autour du feu, sous les nuits froides et d'étoiles, dans les plateaux du Tell. J'avoue que je ne comprends rien à sa gloire unique; mais il faudrait comprendre sa chanson. Je saisis à peine : l'histoire d'une gazelle aux flancs haletants, aux doux yeux, que le chasseur a poursuivie par les monts et les plaines, tendre gazelle, tendre proie; poursuite interminable dont les péripéties ne lassent pas l'auditoire. Aissaoui est en extase. Ses yeux dévorent Zineb. Le khodja à tête de lapin opine du bonnet. Besbes sourit dans son absence de menton. Abdallah a l'air féroce. Les kebar méditent dans l'attitude de la prière. La chanson se clot brusquement; c'est comme une dérobade, un silence sans raison. Cela manque de conclusion comme l'infini...

— Ia, Zineb, arroua! — Viens ici, Zineb.

Je veux que Zineb la chanteuse vienne près de moi. Je voudrais qu'elle me dit lentement une de ses chansons pour que j'essaie de comprendre. Mais Zineb ne veut pas.

— Chante, alors, Zineb.

Zineb chante quelques notes et se tait. Elle en a assez; rien n'y fait. L'Arabe Abdallah me dit : « Ces femmes-là, on devrait leur donner de la cravache. » D'ailleurs, Zineb est aussi célèbre par ses coups de tête. Ces dames, ordinairement, se marient pour l'hiver, puis divorcent quand revient, avec le printemps, la saison de la joie, quand les voyageurs viennent à Teniet el Habed et que les danseuses vont aux réunions des bourgs, aux marchés, dans les fondouks. Nulle n'est prompte comme Zineb à secouer un mari inutile, après la froide saison. A défaut de Zineb, boudeuse, — sait-on pourquoi? et silencieuse — la flûte reprend une infinie mélopée. Qu'il fait chaud! J'en ai assez, bien assez; mais personne n'est fatigué. On remarque à peine un intermède; une fillette de six ans qui ressemble à Cléopâtre et à qui la reine dépossédée, aux yeux superbes, tend un sein lourd. La danseuse si jeune, beaucoup trop jeune, avec sa robe et ses bijoux trop neufs, uniforme récemment acheté, a fermé ses jolis yeux de souris et dort innocemment.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

De l'air, de l'air pur! Mes jambes repliées sous moi sont ankylosées. Eh! quoi, en aurais-je assez d'une fête si belle? La déception est peinte sur tous les traits. Je dis :

— Mais non, mais non, restez donc là. Moi je vais prendre l'air.

Et tout à coup :

— Et Zineb?...

Zineb s'est envolée, Besbes aussi. Mille cris constatent. Aissaoui, Cherif ont couru dehors jusqu'à la maison de Zineb où la porte bien close résiste à leurs coups. La voix de Besbes s'est élevée qui disait l'équivalent de : Fichez-moi la paix!

Ils reviennent déconfits, riant tout de même, avec des injures : « Chien! fils de chien! Cabah! porc! juif! fille des cinquante, bent Khamsine! » Et puis ils se taisent parce qu'ils sentent qu'on se moque d'eux...

Sur la place, les danseuses parurent, dansèrent deux par deux, pieds nus sur ce sol dur, et toutes dorées par le soleil qui se couchait face à elles... Leur danse est chaste, de petits pas, avec le choc des anneaux d'argent, correspondant au choc du bendir, une marche légère de deux êtres légers, aux mains qui font les ailes ou qui se joignent au-dessus des têtes, sur la trame triste, monotone et passionnée de la rhaïta. Et les figures sont graves. Les pensées des « artistes » sont ailleurs, dans ce pays où les mène la suggestion de la rhaïta, au-delà des monts où passe la gazelle symbolique.

Les deux petites danseuses alors soulevant un peu leurs draperies, leurs ceintures, l'étoffe qui flotte sur l'épaule, semblaient détailler les merveilles de leurs personnes. C'était gauche pour les plus jeunes, impérieux pour la Cléopâtre aux seins lourds, avec, pour moi, malgré la gaucherie des gestes, tout le prestige de vivre des instants disparus, de découvrir une âme ancienne, de communier avec des rites dont les prêtresses sentent, peut-être, mais ne comprennent certainement plus le sens. Promenades enlacées sous les abricotiers en fleurs, gestes d'oiseaux blancs qui s'éparpillent dans l'aube matinale comme un collier brisé. C'est tout cela, la danse de l'oued Abdi; parfois un petit déhanchement puis une marche guerrière, mutine, provocante à peine, à petites secousses des pieds qui avancent en traînant sur la terre.

Episode émouvant : une danseuse m'a fait dire qu'elle est malade, qu'elle veut danser tout de même; qu'elle est pauvre, escomptant la légitime rétribution. J'acquiesçai et la voici. Elle n'est plus jeune. Elle est maigre et jaune, sans bijoux, avec des yeux de fièvre un peu égarés, des paupières de cire; mais toute sa danse en prend un air incomparable de douleur, un sens de résignation à l'amour, à la dation de soi. Le désir de me remercier anime son jeu plus que celui des autres danseuses et la lumière s'éteint autour d'elle avec le soleil qui plonge devant elle, derrière les montagnes. Le peuple est silencieux. On n'entend rien que la rhaïta, le bendir, les khokheuls.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Sur la plus haute des maisons superposées de Teniet el Habed, en face de nous, une femme aux voiles d'un bleu sombre, drapée comme telle madone votive d'un de nos sommets, se tient droite, sculpturalement, immobile, avec un enfant sur les bras et sa silhouette s'enlève sur le ciel de turquoise.

XIII

Lendemain de fête
Les gorges de Tighanimine
Un Arabe de grande tente

Pénible réveil... Mes gens n'ont pas monté ma tente, hier, comme ils en ont la consigne habituelle. Je l'ai su quand, la nuit venue, j'ai demandé qu'on m'y conduisît. Il était trop tard; j'ai dû dormir sur les tapis du dardiaf.

Je me réveille. Cela sent le tabac, le café et le beurre rance — c'est exactement l'odeur exhalée par ces dames — malgré la fenêtre ouverte toute la nuit, et pour cause puisqu'elle n'a pas de vitres.

Je suis de mauvaise humeur contre tous. J'ai mal dormi; tous mes gens ont disparu hier soir, aussi bien que des notabilités du lieu. Le soleil monte vers le zénith, avec sa brusquerie habituelle, sans nous ménager les douces transitions de nos aurores. Où es-tu, Abdallah? Où es-tu, Aissaoui? J'ai un sifflet dont je tire des sons stridents. Peine inutile... Quel est là-bas cet homme à la gandourah sombre? C'est le khodja

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

à tête de lapin. La rose de l'orgie n'est plus à son oreille. Je l'aborde par le travers : « Mes mulets, mon cavalier, mon domestique, tout mon monde, vite! je dois partir. » Il a l'air fatigué, ce Pétrone chaouïa... « Allons! et plus vite que ça. »

Il faudra une heure pour que je retrouve mon personnel (moins Cherif que je n'ai jamais retrouvé), qui a une mine à l'envers, qui bâille, s'étire. Et puis il manque deux mulets qu'on a renvoyés à Chir. Il en faut deux autres. Comme il n'y en a pas à Teniet, on en a réquisitionné à Haïdous, village voisin, mais tout de même lointain, et qui n'arrivent pas.

Et quand nous nous mettons en route, cet animal d'Aissaoui bêle deux noms :

— Hadjia! Zineb!

Je me retourne; je le regarde de travers. Il dit :

— Ci jouli!

Cependant, quoique je ne sache pas exactement ce qui s'est passé cette nuit et que je ne veuille pas le demander, il me paraît que ces deux noms, celui de la reine absente, celui de la capricieuse Zineb, ne doivent correspondre, dans la mémoire du Kantari, à aucun souvenir formel, à aucune réalité palpable. N'importe! il a été frappé; ces deux noms lui restent, évocateurs de ce rustique paradis qui ne l'a pas déçu et qui ont illuminé la médiocre aventure à quoi, sans doute, aboutirent pour lui tant de désirs. O! puissance de l'imagination indigène : s'imaginer tant de merveilles avant; rester émerveillé après.

Quant au cavalier Abdallah, il s'inquiète du jour où finira la tournée et, comme je l'interroge, il finit par m'avouer qu'il a hâte d'être chez lui pour... divorcer. Fous, triples fous! pensé-je, — et ce Cherif disparu dans quelque gourbi d'où il sortira plus efflanqué que jamais, ou marié, — à moins qu'ils ne soient sages de vivre si loin dans le rêve, si loin qu'ils ne voient pas la réalité, et toujours, toujours, poursuivant la chimère ailée qui jamais ne se pose.

Cependant nous voilà en route à huit heures du matin au lieu de cinq, heure habituelle de nos départs. Et voilà notre cortège bien réduit. Plus de cheikh, Cherif disparu. J'ai congédié un peu rudement le kebir qui faisait mine de m'accompagner au départ et le khodja à tête de lapin à qui j'ai bienveillamment conseillé d'aller se coucher. Abdallah déclare qu'il a passé souvent par ici la nuit; c'est pourquoi il ne s'y reconnaît pas le jour. Le Kantari dort, affalé sur la mule qui porte la tente. Il a bu du vin, ce chien fils de chien, et le cuve, ne se réveillant que pour marmotter idiotement : « Zineb! Hadjia! » De glissade en glissade, les mules ont monté, descendu. Nous avons traversé je ne sais combien de ravins jusqu'au moment où les ondulations boisées s'abaissent, dissimulant encore la vallée. Mais au delà, s'élève une muraille régulière, sur la plus grande partie de son parcours. C'est le djebel Zellatou, continué par le djebel Krouma dont il est séparé par une cassure où passe l'oued et qui est la gorge de Tighanimine.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Cette gorge, c'est une... gorge. Il y a, au milieu, de l'eau, elle est traversée par une route fort étroite, qui passe même un moment en tunnel et des deux côtés des rochers à pic; le tout a trois kilomètres, les parois sont élevées. Je ne sais pas, mais il me semble que je manque d'enthousiasme. Aurais-je laissé ce condiment à Teniet el Habed? Enfin! quoi, vous voyez ça d'ici, eaux, parois, rives. Vous l'aimerez, j'en suis sûr, quand on y passera en auto, cette gorge de Tighanimine.

A droite, sur la paroi de rochers, une inscription latine est gravée :

IMP. CAES. T. AELIO
HADRIANO - ANTONINO
AUG. PIO

Bref, voici la fin :

VEXIL
LEG VI FERR VIA
FECIT

Ergotez, s'il vous plaît, sur ce *viam fecit*. Le fait est qu'en cent quarante-cinq la *vexillatio* de la VI[e] légion Ferrata était ici, qu'elle y construisit la route ou qu'elle la fraya simplement au sens où on dit encore « faire le chemin » chez les indigènes, c'est-à-dire faire écarter les femmes des corridors et cours dès qu'un étranger a frappé à la porte.

En 1850, le maréchal de Saint-Arnaud traversait Tighanimine avec une colonne. Il s'y crut au bout du monde et le premier mortel; se sentit

glorieux et donna du nez dans l'inscription romaine : « Nous sommes restés sots », écrit-il non sans esprit. Où Rome a passé a bien passé la France; mais, tout de même, les traces de la grande ancêtre, l'orgueil contenu de ses inscriptions — elle a su dignement faire parler les pierres — nous enjoignent le respect et la décence. Oliviers de Beni Ferah, seguia de Menaa, inscription de Tighanimine — certes, je suis un voyageur distrait qui passe sans s'en douter auprès de nombreux restes augustes, — l'huile et l'arbre, l'eau, la route, œuvres de Rome dont le souvenir flotte autour de moi, vous faites parler encore ces sites désolés et tragiques, ces déserts de collines et de rocs où l'eau chante, oublieuse, comme est inconsciente la flûte du pâtre, et je crois, oui je crois, que l'œuvre de Rome dans l'Aures a été plus importante que ne disent les auteurs...

Tighanimine opère comme les autres gorges : changement presque à vue. Au nord, la vallée de l'oued el Abiod, avec des cultures, des buissons assez toisonnés. Au sud, c'est la couleur du désert et son souffle ardent. La surprise est moindre qu'à El Kantara où, tout de suite, on a la plaine et l'océan des palmiers d'argent.

On se trouve dans une autre vallée; on a encore l'impression du lieu clos, mais infiniment plus large qu'avant les gorges, l'immense vallée obstruée d'ailleurs par le sable et l'argile, un monde de collines qu'on ne soupçonne pas d'abord, qu'on prendrait pour des vaguelettes et qui dissimulent des villages, des ruines, des jar-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dins... Seulement, c'est l'Afrique, l'Afrique des peintres du désert, l'Afrique couleur « peau de lion ».

J'ai, ce jour-là, remonté la vallée, abandonnant l'oued el Abiod, vers le sud et le désert, pour un de ses affluents, l'oued Chanaoura, et — la pluie recommençant à tomber — j'ai gagné T'Kout.

Vu du sud, par où nous l'abordons, T'Kout c'est l'amas de maisons du village aurasien; mais il annonce la proximité du Sahara en s'aigrettant de deux palmiers et sa silhouette s'enrichit de la tour apparemment cossue d'un minaret, le tout dans un hémicycle de montagnes... Mais avant d'atteindre à T'Kout, on est attiré par deux bâtiments blancs successifs, deux bordjs. Le second est l'ancienne résidence de l'administration militaire et je l'ai nommé d'abord parce qu'on ne va pas jusqu'à lui. On est arrêté au premier : au bordj de Si Bouhafs ben Miloub ben Chenouf, agha des Beni Bou Slimane et de l'Ahmar Khaddou.

En effet, voici, sous la pluie, un jeune seigneur arabe, au travers de mon chemin. Il a le burnous rouge des cheikh, mais avec une richesse inusitée de broderies d'or. Il est à pied comme les deux deiras qui le suivent. Qui donc a prévenu ici de ma venue? Je ne m'en étonne plus. Il y a des années que, sans téléphone ni télégraphe, les nouvelles se propagent en pays indigène avec une vitesse miraculeuse. Le jeune seigneur arabe se présente devant ma mule et me souhaite la bienvenue en même temps qu'il m'invite, au

nom de son père, à accepter son hospitalité. Je remercie : Je... J'avais d'autres projets, mais il est visible que je ne puis pas ne pas aller chez le caïd sans froisser ce grand personnage. Il n'y avait pas à tergiverser. Je suis descendu de mon mulet et, sans plus regarder en arrière ceux que je laissais sous la pluie, j'ai franchi un seuil. J'étais l'hôte de Si Bouhafs.

Une maison française, avec meubles parisiens, sauf quelques fusils, armes aux poignées incrustées de nacre et des tentures que, d'ailleurs, vous pouvez vous procurer avenue de l'Opéra. Déception, évidemment; mais la maison du prince saharien, qui, d'ailleurs le plus souvent était une tente, ne pourrait accueillir le roumi qui ne sait se passer de chaises, de tables, de lits. Ne vous plaignez donc pas si vous retrouvez à T'Kout ou ailleurs, le *Bon Marché* et la *Ménagère*. Remerciez. C'est votre hôte qui, lui — prince ou fellah, ne dort bien que sur une natte, ne mange bien qu'accroupi — c'est lui qui a fait tous les pas vers vous. De tout ce que nous appelons le luxe, rien ne le séduit. Ah! si; il y a l'automobile.

Remerciez aussi que des domestiques (mais nègres, et fils d'esclaves) vous servent de la façon la plus correcte, un menu copieux que couronne le mechoui et qu'il y ait du vin, du champagne et des liqueurs. Votre hôte, par courtoisie, prend vos mœurs et, pendant que vous sablez son champagne, il boit de l'eau pure, détail, j'avoue, un peu désagréable...

Si Ahmed Bey, qui est ancien élève du Lycée

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'Alger, me fit les honneurs de son bordj, en excusant son père qu'une cruelle infirmité cloître le plus souvent, mais qui, faisant un effort dont je lui sais gré, vint nous joindre à l'heure du café. Si Bouhafs Ben Chenouf, ayant au cou la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, vêtu, pour le reste, du turban, d'un burnous, de multiples vêtements d'une blancheur parfaite, porte une tête énergique, yeux noirs, nez droit. collier d'une barbe courte, fine et noire, sur un corps majestueux de par la corpulence de l'âge mûr. Il eut, pour me dire sa joie de me recevoir — moi qu'il ne connaissait pas du tout, mais lui, mort depuis, et les siens devions devenir des amis —, de ces phrases charmantes par quoi l'Arabe séduit toujours. Et nous causâmes.

Mon hôte parle parfaitement le français. Il a même de ces expressions familières « c'est un type très calé » par exemple, qu'on n'apprend pas dans les livres.

Nous causâmes de la guerre. On me montra les portraits de nombreux Ben Chenouf qui servent sous le drapeau français. On causa de tout fort librement, des chevaux dont certaine espèce de certaine robe est particulièrement chère aux Ben Chenouf; du régime de l'indigénat à propos duquel mon hôte estime que les indigènes sont loin d'être prêts à recevoir certaines libertés à quoi ne les préparent ni leur passé, ni leur histoire, ni leurs mœurs, ni même leurs goûts; de la claustration des femmes arabes qui n'envient pas la liberté des femmes d'Europe et on revenait fatalement à la guerre. J'avais trouvé ici

un journal, pas récent, certes; mais je n'en avais plus vu depuis des semaines, et si Bouhafs parlant de la France en termes d'une reconnaissance émue — les grands chefs arabes ne manquent jamais de faire ainsi et cela nous gêne un peu — s'indignait des procédés allemands.

— Qu'est-ce que c'est que cela, disait-il, des gaz asphyxiants, des liquides enflammés? Quelle honte! Qu'est-ce que c'est que cette machine-là?...

Et c'était bien le dédain d'un chef de grande tente, de fantasia, de lutte au soleil, pour la guerre fétide et putride.

Si Bouhafs concluait un peu pour lui-même, car je laissais dire et, depuis l'entrée de son père, son fils Ahmed bey s'était complètement effacé.

— Il y a des choses qu'on ne fait pas. On peut être vaincu; mais on ne se salit pas. On accepte l'arrêt de Dieu.

Et cela c'est la doctrine arabe qu'il ne me déplaisait pas entendre formuler ici... Au début de la conquête de l'Algérie, un Français aventureux qui avait vécu avec Abd el Kader et qui devait être ministre plénipotentiaire, Léon Roches, d'accord avec Mohammed El Tidjani — chef de ces Tidjania dont j'ai visité la zaouia à Temassine, sœur de celle d'Aïn Madhi, — rédigeait une consultation qui, partie de la résidence de Tidjani, fut portée par lui aux medjeles de Kaïrouan, à l'Université d'El Ezhar au Caire et aux medjeles de la Mecque — assemblées d'ulemas ou de lettrés les plus importants qu'on ait pu réunir au pays d'Islam. Il en résultait une

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

fettoua qui, après avoir cité les articles adéquats du Coran et les opinions des commentateurs, concluait :

« Quand un peuple musulman dont le territoire a été envahi par les infidèles les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser et qu'il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les Musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination à condition qu'il conservera le libre exercice de sa religion et que ses femmes et ses filles seront respectées. »

Véritable doctrine islamique à la lueur de laquelle on voit plus clair dans la conduite et la conscience d'un peuple et dont mon hôte me donnait l'écho en s'étonnant de la conduite d'un peuple aussi bien capable de déshonorer la victoire que la défaite.

Une pluie diluvienne ne cessait de tomber avec une constance remarquable et c'était très étrange d'être dans un salon garni de meubles français devant cet Arabe aux vêtements éblouissants de blancheur, discutant aussi librement qu'on l'eût fait dans un café de Paris.

La pluie tomba toute la nuit... D'un large lit où j'étais fort étonné de me trouver, je l'entendais ruisseler à flots (ma fenêtre n'avait pas de vitres, car les vitres doivent être rares à T'Kout). Parfois, somnolent, je me transportais

en rêve dans des hôtelleries de Suisse où j'ai entendu le ruissellement de déluges équivalents...

Mais le confort de ce lit, dont j'ai perdu l'habitude, m'éveille. Je projette autour de moi la lueur de ma lampe électrique de poche et je vénère ces meubles de France venus d'au-delà la mer et les monts, par quelles invraisemblables routes! et que les aventures subies nimbent d'une espèce d'héroïsme.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XIV

Le cheikh aux yeux bleus
La gorge de Roufi. — La guelaa

Quand l'oued el Abiod a franchi les gorges de Tighanimine et « bu » cet obstacle formidable pour l'émerveillement des touristes de demain, il pourrait se croire libéré désormais de toute formalité. La rivière blanche (el abiod) pourrait, puisqu'elle y tend de tout son être depuis sa source, malgré les monts sévères, les formalités et les obstacles, voler, toute vêtue nuptialement, dans les bras du soleil meurtrier qui l'attend, sûre de lui et d'elle, au Sahara, et ce seraient des noces d'or et de mort...

Mais l'oued el abiod, de qui nous avons vu l'aventure ultime à M'chounèche, n'en est pas quitte, nous l'avons dit, avec les obstacles. Cette large vallée de l'oued el abiod où de molles collines sont pressées comme un troupeau de moutons dans l'immense parc, lui réserve une surprise et même un traquenard.

La rivière en hâte vers le sud, sent son lit céder sous elle. Elle s'enfonce dans la demi-obscurité du sol où, parfois même, elle disparaît tout à fait. C'est un cañon, comme on dit, quand on sait, surtout quand on ne sait pas l'espagnol. Et un cañon c'est — surtout avec un petit signe sur l'n — comme les gorges, l'affaire du tourisme. On ne peut pas ne pas aller voir un cañon quand on a ça sous la main.

La vallée — la seconde vallée — si on peut dire (celle après Tighanimine) de l'oued el

abiod suit, comme la première, après le coude des gorges, la direction NE-SO; mais l'impression est toute différente. D'abord, il y a plus d'espace et les monts, spécialement au sud, l'Ahmar Khaddou, sont nus.

Abdallah annonce : Voici le cheikh de Rassira.

Un personnage en effet nous attend là-bas à pied, sans burnous rouge, avec ses chiens autour de lui, en mangeant des noix comme on s'en va au devant d'un vieux copain, et il n'a pas fait long trajet pour me rencontrer, car nous sommes chez lui. Voici sa maison à Tifelfel où il réside.

Il ne me baise pas la main. Il me la serre. Il ne me dit pas que ce jour est le plus beau de sa vie. Pas du tout. Il me souhaite « le bien » — el khrir — et marche devant moi pour entrer chez lui. Même j'ai failli entrer chez lui par le toit, car, trompé par les apparences, j'ai mené mon mulet sur une face plane apparemment solide. C'était la terrasse d'une maison accolée au talus et pouvant ainsi se passer, selon l'habitude, du quatrième mur. Sans mot dire, le cheikh a pris les brides de ma monture et m'a fait descendre le sentier qui contourne sa demeure. Il a poussé la porte et a dit :

— Entre.

Aissaoui qui sait les usages, ayant mis pied à terre, s'évertue à baiser l'épaule et la main du grand personnage qui s'en va, le laissant en panne au milieu de ces opérations protocolaires; et puis qui revient, portant un pot de lait, du

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

miel, des noix, des graines de pin. Je crois que George Sand l'eût épousé, au moins pour un temps.

Seulement, il n'y a qu'un pot de lait et pas de verre. Je suis invité à boire le premier. Après moi, le pot, un large pot en terre noire, passera de bouche en bouche.

— Mange, dit ce cheikh laconique et qui ne connaît les verbes français qu'à l'impératif.

Il dispose sur le sol, au milieu d'une natte, ses mets rustiques. Il nous fait signe de nous asseoir. Lui-même s'assied. Nous, c'est Abdallah, Aissaoui, peu accoutumés à de tels honneurs et qui ne s'en émeuvent pas du tout, philosophes comme tout bon Arabe qui est dans la main de Dieu : Mektoub rabbi! aujourd'hui dans la puissance, demain dans la pauvreté et la maladie. Galamment, le cheikh brise les noix avec une pierre et me les offre. Voilà d'ailleurs qu'il m'oublie, qu'il sort pour se préoccuper des « halles », ces vagues humanités qu'on ne voit même pas, qui vous suivent à pied des jours durant et des nuits sans qu'on pense à leur demander s'ils sont fatigués. Le cheikh va leur porter le fond du pot de lait. Ils étaient couchés au soleil, à moitié endormis. Ils ont bu avec un bref merci.

Je mange des noix. Le cheikh, qui revient, m'invite à faire comme lui et il dit : « Melih » (C'est bon) en un arabe presque aussi simplifié que le mien car, ordinairement, il parle chaouïa. Je veux bien manger des noix; oui, mais le procédé qu'on m'a enseigné dans l'Aures est un peu troublant. Voici comment on fait : on prend une

des noix; on la trempe dans le miel; on l'en enduit bien; on la plonge dans le plat de graines de pin qui s'agglutinent à elle. Mangez vivement. Ce n'est pas mauvais. Cela fait une espèce de nougat parfumé de sgougou. C'est ainsi qu'on nomme la graine de pin (la meilleure vient des pins de la montagne bleue (djebel Azreg); mais il n'y a qu'un plat de miel, un plat de graines et mes commensaux y replongent — doigts compris — des noix qu'ils ont déjà croquées à moitié. Qu'importe! n'est-ce pas? et voudrait-on risquer d'offenser un cheikh aussi égalitaire? Aissaoui s'en fourre jusque là et la satisfaction de l'estomac produit sur ce Kantari l'inévitable effet. Il murmure deux noms : Hadjia! Zineb!

— Silence! animal...

J'ai beau ordonner; il recommence et le cheikh le regarde, comme une bête curieuse, en souriant indulgemment. Je regarde moi-même ce cheikh. Il n'a rien d'arabe. Il est jeune; sa peau est blanche, presque pâle. Il a une légère barbe châtain en collier et les yeux bleus.

— Tu n'es pas Arabe?

Il sourit et fait vivement « non » :

— Chaouïa!

En mangeant ses noix, le cheikh m'observe. Il finit par dire quelque chose. Je ne comprends pas bien. Abdallah traduit, mais en pouffant de rire — et c'est rare l'éclat de rire chez l'Arabe. Le cheikh, en effet, a dit à Abdallah :

— Dis à ce roumi qu'il me plaît, que je suis content de le voir.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

C'est d'une désinvolture énorme. Aissaoui lui-même en rit. Ce petit cheikh de quatre sous, qui n'a même pas son burnous rouge, prend là un ton singulier pour parler à un puissant Français, un ami du gouverneur. Mais lui ne rit pas. Il a parlé comme il pensait.

— Abdallah, dis au cheikh qu'il me plaît aussi.

Abdallah traduit en riant, comme si je faisais une bonne plaisanterie. Puis il excuse encore le délinquant.

— Ces chaouïas, vois-tu, c'est bête; ils ne savent rien. Il faut leur donner des coups de matraque sur la tête.

Pour ma part, je suppose que les ancêtres d'Abdallah, quand ils joignaient les ancêtres du cheikh dans leurs montagnes, leur ont donné de grands coups de matraque sur la tête. C'est ainsi qu'ils y ont fait pénétrer l'islam. Mais, islam à part, ils ne leur ont pas appris grand'chose.

D'ailleurs, il paraît que ce cheik n'est pas vraiment bête. On m'assure qu'il a refusé de verser à un grand voisin la somme que celui-ci exigeait à titre d'hommage. Cela se paie. Et j'ai appris de plus qu'ensuite ce chaouïa de malheur avait naturellement commis dans le service des fautes graves qui l'ont fait révoquer...

Nous avons été voir les gorges — pardon! le cañon de l'oued el abiod — à Roufi (1). L'oued

(1) Tout ce pays étrange est maintenant parfaitement accessible. En conclusion des rapports de cette mission, le gourverneur Lutaud a élevé des maisons de touristes à M'chounèche, Roufi, Menaa et Dhemorah.

donc disparaît, la terre s'enfonçant, parmi ses berges de plus en plus hautes.

Mais depuis le temps où lui advint cette aventure, il a maigri si bien qu'il n'occupe plus, même aux jours de crue, tout ce lit profond qu'il s'est creusé jadis. Dans le terrain abandonné par lui, il y a des palmiers, des oasis. Et c'est un curieux contraste. Là-haut, dans la vallée, la végétation (il y en a bien peu) est encore du nord (à T'Kout on remarquait les deux, les seuls palmiers). Au fond du cañon, c'est la végétation saharienne, contraste qui corse l'intérêt de cette curiosité naturelle. L'oued el abiod roule ainsi parmi de vertigineuses berges à pic pendant trente kilomètres jusqu'à M'chounèche d'où nous l'avons vu sortir par des gorges fantastiques.

Il ne put être question pour moi de faire l'expédition entière du cañon. Les pluies de la nuit et qui persistent au nord, comme je vois à l'état du ciel, ont fait une rivière boueuse et tonnante qui rogne les jardins du fond et, aux étranglements de la gorge, la remplit tout entière. Nous l'abordons en descendant, par un sentier de chèvres, la falaise de Roufi où le phénomène se révèle suffisamment. Du fond, on voit parfaitement que tout ce cañon n'est qu'une fente prolongée, persistante dont, là-haut, on a pu s'approcher sans la deviner. Si nous levons les yeux à travers les palmiers, nous voyons au bord de la falaise, et dans ses anfractuosités, des constructions rudimentaires où on n'accède que par des corniches invisibles.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Des gens demeurent là. Si vous y adoptiez telle demeure, vous seriez bien sûr de n'avoir rien à craindre des voleurs, mais vous seriez sûr de vous tuer la première fois que vous entreriez chez vous. Faut-il que la terreur ait pesé sur cette race, sur ce pays, pour que, maintenant que la sécurité est la règle, on s'obstine encore à braver dix fois par jour la mort pour s'abriter dans des nids d'aigle... Appartement à louer pour Gribouille qui se romprait les os par peur qu'on les lui rompît...

En remontant à Roufi, j'ai visité la guelaa. La guelaa, c'est un château fort, bien modeste, un grenier. On la trouve dans le sud de l'Aures. Les habitants sont mi-sédentaires, mi-nomades. Ils ne demeurent dans leurs villages que le temps nécessaire à la culture de leurs jardins et à la récolte des fruits. Puis le soin des troupeaux, leur grande richesse, les requiert. Il en est qui, l'hiver, descendent dans le Sahara. Le plus grand nombre, l'été, émigrent vers le Nord et les hauts plateaux où ils vivent sous la tente.

La guelaa de Roufi, semblable aux autres, est un ensemble de constructions qui n'a qu'une porte. C'est un petit labyrinthe de corridors où s'ouvrent des portes basses souvent superposées — avec de curieuses serrures — et pas de fenêtres. Chacune correspond à une logette où un habitant enferme son bien, le plus souvent des grains, quelques étoffes. Le tout est confié à un gardien unique, philosophe, qui demeure au village quand tout le monde est parti. Bientôt. dans le sud de l'Aures, il n'y aura plus pour

m'accueillir que les gardiens de guelaa, écrasés par la chaleur du Sahara...

La guelaa est parfois une sorte de citadelle. Elle retient le souvenir de luttes, de trésors cachés, de princesses enlevées. Trésors, princesses, je connais trop l'imagination indigène pour être dupe des récits féeriques.

Mais les médiocres trésors, ces pauvretés, ces biens du pauvre, que préservent les guelaas en des décors plus romantiques que ceux où brillent dans la pénombre le Régent du Louvre et l'encaisse de la Banque d'Angleterre empruntent sans doute un prestige légendaire aux soins qui les environnent.

. . . . . .

Je campais quelques jours à Rassira avant de quitter cet énigmatique pays où me lancine le souvenir berbère. Comme j'étais à mulet, prêt à partir, le cheikh vint à moi avec ses inévitables chiens et, en mangeant des noix :

— Dois-je t'accompagner? dit-il.

Aller au devant de l'étranger quand il arrive jusqu'aux limites de son douar, l'y reconduire au départ et même l'accompagner jusqu'à la rencontre du cheikh voisin, c'est une des pratiques habituelles de la politique indigène.

— Mais non; ce n'est pas nécessaire.

— C'est bon — Besselama. Vas avec la paix!

— Au revoir!

Et le cheikh, mangeant des noix, s'éloigne avec ses chiens.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XV

Adieu à l'Ahmar Khaddou
Arris, capitale administrative de l'Aures
Le moulin

Adieu! Ahmar Khaddou, au moins pour de longs mois. Adieu! montagne embrasée des feux du crépuscule, qui retins mes regards si longtemps par les soirs de Biskra. Vers toi, à la nuit, monte avant de s'envoler au ciel verdâtre, la dernière flamme de la terre, Ahmar Khaddou, grande vague suprême et tumultueuse du sol en cette tempête qu'un instant a figée pour des siècles. Adieu! montagne stérile qui n'as d'autre richesse que celle dont te vêt le soleil, toi qui n'es mère ni de fleuves, ni de forêts, mais qui es toute lumière!

Je m'attarde à la crête du djebel Zellatou. Je vois, dans toute son envolée magnifique, la montagne de pourpre et sa vallée couleur peau de lion, peau de léopard, avec les taches des bourgs et je sens que je laisse ici quelque chose de moi. Pourquoi? Qui me le dira? Pourquoi dites-vous parfois : « Seigneur, il fait bon ici... dressons-y notre tente »? Et ce lieu n'est pas le plus splendide que vous ayez vu; vous n'y avez goûté aucun bonheur spécial.

Je quitte à regret la vallée de l'Ahmar Khaddou. Je n'y ai point connu de cheikh empressé; je n'y ai point vu de danseuses aux anneaux sonores. Mais je sais que quand je reverrai, d'où que ce soit, les crêtes et les volutes de l'immense vague immobile et rose, quelque chose en moi s'éveillera comme à la rencontre d'un être cher...

J'ai remonté lentement l'oued el abiod, toujours mugissant malgré le beau temps local; mais les nuages restent amoncelés dans le nord; puis je l'ai laissé s'influer vers le nord et Tighanimine pour suivre l'affluent dont il est le prolongement en ligne droite, l'oued Chennaoura. J'ai flâné, campé ici et là sans raisons. Les gens m'ont dit : « la chaleur va venir bientôt; il ne fera plus habitable ici. » J'avais le regret de partir. Tantôt j'ai fait la halte de midi sur la terrasse de la guelaa de Chennaoura, au-dessus du village disséminé avec ses arbres au long de la rivière; puis, lentement, comme à regret, nous avons commencé l'ascension du col. Il y a là une route que l'administrateur actuel de l'Aures a fait consolider ici, faire là... Elle est pour des indigènes, je ne la conseillerai pas à de bons chrétiens. Mais, pour ma part, je préfère cette façon de franchir le Zellatou, à la route de Tighanimine, à ses gorges et à ses merveilles.

Au sommet, le sentier passe à travers le roc par une échancrure tout juste suffisante pour un mulet et sa charge. J'ai grimpé au sommet voisin et c'est de là que je fais mes adieux à l'Ahmar

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Khaddou. Je vois d'ici un contraste attendu. Je suis à une des vraies limites du « nord » et du « sud ». Vers le nord, je plonge mes regards vers les grandes croupes boisées que j'ai jadis traversées sous la pluie et, plus bas, sur la vallée de l'oued el Abiod, Arris, lointain bouquet d'arbres avec des toits rouges, où m'attendent des mains françaises, des lettres, des nouvelles, mon pays en quelque sorte et les miens; au sud, ce pays stérile et trompeur, féroce et capricieux, dur à l'homme des climats tempérés que je suis... Pourquoi est-ce celui-ci qui m'attire...?

Je brusque ce moment de la séparation et voici, lente, lente, la descente au pas menu des mules par un sentier si étroit avec, toujours en bas, l'impression changeante de cet océan de terres et de bois où une chute me ferait plonger, et ce sentier fait lacets sur lacets tout près les uns des autres et que les mulets, sentant l'effarante déclivité, exagèrent encore.

Toujours ces vallées encombrées. Arris, qu'on voyait du haut de la montagne, maintenant que nous sommes en bas, a disparu derrière une autre montagne boisée dont, de là-haut, on ne se rendait pas compte. Ce genre d'expédition est de ceux dont on ne prévoit jamais la durée. Les appréciations des indigènes d'abord varient et vous-même, bien que sachant l'absence de routes, ne prévoyez pas les difficultés causées par le relief du sol. Puis la parfaite limpidité de l'air vous fait voir nettement et comme proche le but de votre voyage dont quatre heures de marche vous séparent encore. Et il y a l'oued.

S'il faisait parfaitement beau où nous étions, les nuées voilaient vers le nord les hauts sommets de l'Aures. On y voyait la pluie tomber selon la trame de longs voiles en lambeaux, et l'oued el abiod, tonnant, valsant, courant, n'était plus, parmi ses berges corrodées où il coulait à pleins bonds, la rivière blanche, mais la rivière brune, jaune, sombre, chargée de limon qu'elle porte dans une hâte frénétique au Sahara avec, présents sauvages, des débris d'arbres et même des moutons, ventre en l'air. La sagesse et l'expérience enseignent qu'on ne se risque pas dans un oued d'une telle exaltation. On attend que l'accès soit passé. Quelquefois on attend longtemps; on rêvasse devant la large nappe d'eau sale dont le vacarme emplit la vallée et on interroge les sommets lointains où des dieux assemblés pour se battre se sont entourés pudiquement d'un épais rempart de nuages.

Enfin — la crue diminue — le niveau a sérieusement baissé. On se risque. Encore faut-il veiller à ce que les mules ne cèdent pas au courant. Il faut traverser obliquement en allant vers l'aval et il y a des arrêts, des hésitations des bêtes qui sentent ou pressentent les trous et qu'on n'ose contrecarrer. Puis — et ceci est un souvenir effarant — quand on a regardé devant soi, sous soi, cette large nappe d'eau mouvante, l'illusion vertigineuse se produit; on se croit emporté mollement, irrésistiblement vers un fatal destin. On glisse, on coule, on est perdu et on s'étonne d'être sur un sol immobile (ne vient-il pas de s'arrêter brusquement?) où les pierres,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

les arbres, les buissons ne fuient pas tous vers le sud comme d'abord on l'avait cru. Que c'est bon la terre ferme! Brave mulet, va!

Arris est le seul endroit de l'Aures où on ait l'impression d'un village européen. Il y a bien trois colons à Medina; mais leurs exploitations sont distantes dans un immense espace. Arris donne l'illusion d'une agglomération. Illusion, car le village n'existe pas. Il y a simplement l'ancien hôpital fondé par les Pères Blancs, et des bâtiments qui en dépendaient. Il y a une maison cantonnière et les demeures de quelques fonctionnaires, car Arris est la capitale administrative de l'Aures, résidence de l'administrateur qui habite l'ancien hôpital. Le site aussi a ses intérêts bien différents. On voit des toits français sous des arbres, un vaste potager, un jardin qui exhale, dans cette fin de journée orageuse. la chaude haleine de mille roses et, dans ce cirque, cirque encore irrégulier aux murs inégaux et fermé par des collines transversales à la vallée, aboutit un affluent de l'oued el abiod par un ravin où les lauriers-roses, sombres et lumineux à la fois, paraissent crouler en une avalanche à la fois tendre et triste. Il y a aussi, sur les contreforts pelés du djebel Zellatou, les villages dont l'un, surmonté d'une altière guelaa, — villages inhabités à cette époque de l'année, — est construit selon la formule de l'Aures : des cubes couleur du sol, superposés, avec une seule porte, et établis l'un au-dessus de l'autre à flanc du côteau, ce qui permet de ne faire que trois murs.

Une route venant de Batna aboutit à Arris et

s'y arrête incertaine de l'avenir, quoique l'avenir soit pour elle Tighanimine dont on voit d'ici (à deux ou trois heures de marche) la profonde brèche dans la montagne et où il n'y a qu'à reprendre l'œuvre des Romains, pour continuer vers Rassira, M'chounèche, jusqu'à Biskra. En vérité, de grands changements sont imminents dans l'Aures; ce dernier mystère de l'Algérie ne tardera pas à être troué par la lumière. Les chercheurs viendront peut-être alors plus nombreux se pencher sur d'autres problèmes, ceux du passé... M. Masselot, administrateur de l'Aures, fut mon guide parmi les restes d'un cimetière antique où les morts avaient leurs lits creusés dans le roc à flanc de colline, cercueils étroits couverts d'une dalle... Les travaux de la route ont fait faire de nombreuses découvertes de ce genre, entre autres les restes d'un moulin. Ces restes ne sont plus que le plan, en bas-relief et en immenses pierres, de ce moulin; mais on y lit nettement ce qui fut là. On voit la division des appartements; on voit, fixée, immobile — tout l'ensemble paraît d'une pièce — une meule, la meule inférieure. Quels tâcherons passèrent leurs humbles vies autour de cette meule? L'or liquide des olives y coula-t-il silencieusement, sang des lampes religieuses, onction des membres las? Ou le blé y crissa-t-il sous la pierre? Qui travailla ici? Romain (je m'obstine à croire à plus de Romains qu'on ne dit, dans l'Aures) ou Berbère? Je n'en sais rien; je n'ai pas le flair archéologique. Mais voici le destin tragique. Ce « moulin » subsistait sous le sol; les travaux de

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

la route le firent apparaître et, maintenant, la route exige qu'il disparaisse... Humble relique! sanctuaire sans orgueil! La route qui ramène le travail et l'ordre devrait peut-être se détourner respectueusement pour ne point supprimer ce témoignage d'un temps où triompha le travail ordonné. Il y a des gens qui trouveront plus de prétextes à idées devant ce moulin que devant le musée de Timgad encombré d'Américains jacassants. Et puis, si ce moulin est d'origine indigène et berbère, que la route joue donc son rôle français de découvrir à un peuple son passé, ce qu'il fit, comment il travaillait, toute cette histoire de vaillance et de misère que les conquérants arabes lui ont fait oublier ou qu'il renie pour se croire de la race des conquérants. Respectons les pierres berbères, par piété sinon par intérêt; enseignons doucement à un peuple qu'autour de ces débris flottent les souvenirs de son berceau et de son culte — les dieux païens ou le Christ — et tout ce qui lui donne droit à des égards spéciaux de ceux qui viennent vers lui d'au delà la mer.

Arris, maison accueillante, gracieuse présence féminine, enfants au regard intelligent et clair, parfum multiplié des roses, Arris où je suis revenu après ce bref passage, Arris, pour moi, ce n'est plus l'Aures énigmatique, aux pistes incertaines, aux obstacles incessants, aux nuits plus noires de tout l'inconnu où elles baignent. Arris, pour moi, ce fut une halte en France.

XVI

La pluie. — Bouzina. — Un « pays »

Arris m'a inspiré le désir de revivre un moment parmi les miens. Je vais regagner un instant des lieux où on parle français. A regarder la carte, on hésite. Il y a bien une route vers Batna; mais, avec des mulets, la route, la bonne route est la chose la plus monotone, la plus insupportable du monde. Le mulet s'y endort et trébuche. C'est une surprise qui ranime l'intérêt de l'expédition; mais c'est, à tout prendre, désagréable.

J'ai donc pris la résolution de me rendre à Aïn Touta où j'ai une visite à faire et, de nouveau, je vais couper les vallées oued Abdi, oued Bouzina, jusqu'à l'oued Kantara et escalader les crêtes; seulement, je ferai un crochet par la forêt de Sgag.

Il était écrit — mais quelle drôle d'idée d'avoir écrit ça — que je ne traverserai jamais que sous la pluie, les massifs boisés qui séparent l'oued Abiod de l'oued Abdi. Je les ai donc revus plus au nord que je ne les avais vus en ve-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

nant, mais toujours à travers ces sentiers qui deviennent des cascades, ces branches qui vous frappent à la figure... J'ai éprouvé l'autre jour toutes les sensations nostalgiques que puisse donner la pluie à un homme du Nord dans un bois de pins de l'Afrique. En général, la pluie ne dure pas, en ce pays. Vous pouvez vous laisser mouiller jusqu'aux os; le soleil ne tarde pas à vous sécher jusqu'aux os également. Mais, vraiment, cela dure trop, cette fois. Mon matériel, tente et campement, est trempé. Je n'ai pas, ou plus, de vêtements de rechange. Quand, par la bourrasque, on se met ainsi à regarder en face la triste réalité, c'est mauvais signe. On fait bien de chercher un trou, une tanière pour y dormir, y redevenir soi-même, reprendre ses esprits. Ou, si on continue à voyager, on peut fermer les yeux; on ne voit rien, plus rien ne vous parle, l'âme des choses n'entre plus en vous, car vous êtes sur la défensive et de male humeur comme un hérisson.

C'est ainsi que par des vals et des monts et des sous-bois dont je ne dirai rien, ne les ayant pas vus, j'ai gagné Baali que je n'ai pas vu davantage. Baali sur l'oued Abdi, c'est, je crois, la même chose que Teniet el Habed, Nouadir. Je n'ai rien regardé autour de moi. Je voyais d'en haut la vallée de l'oued Abdi avec sa grand'-route française. Je savais que c'était elle; mais il pleuvait, il pleuvait! je ne la reconnaissais pas sous son deuil, cette vallée de la joie, des jardins et des khokheuls sonnants. Aissaoui semble éprouver la même désillusion.

Après Baali, nous nous sommes retrouvés — descente évidemment du pic par sentiers en lacets, traversée de l'oued — sur la grand'route. Que cette grand'route me paraît absurde!

Cependant, nous descendons bon train, la vallée. Nous revoyons des villages connus, de l'autre côté de l'eau. Voici même Teniet el Habed.

L'embauchage d'un guide est toujours un étonnement pour moi. Le deira avise des gens qui flânent, au seuil d'un gourbi, ou dans un café maure. Il demande le kebir et à celui-ci il ordonne de désigner un guide pour aller à tel endroit. Faute de kebir, Abdallah intime lui-même à un gaillard qui lui semble quelque peu intelligent :

— Tu vas nous conduire...

L'autre est pris. Le voilà qui marche inlassablement. Il n'a pas eu de provisions à prendre, de famille à qui il a dit : « je reviendrai demain. » Il se lève à la seconde et part. Il trouvera n'importe où n'importe quoi pour dormir et manger.

Il fallut quitter la vallée, grimper, franchir un col. De là-haut, par la trouée de la vallée de l'oued Abdi, un instant le Sahara parut... vision toujours captivante comme celle de la mer, et le djebel Azreg qui domine Menaa avait des aspects de cathédrale. Ces échappées de vue sur le Sahara sont le grand attrait des promenades dans l'Aures. A chaque fois, on regarde avidement comme si quelque chose devait surgir de cet océan qui pour-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

tant ne connaît pas les voiles gonflées d'espérance. Là-bas, le Sahara est baigné dans l'or du soleil couchant. C'est l'instant suprême et furtif où la dernière trainée des rayons s'allonge comme une caresse brusque d'un maître sûr de son bien et distrait. Au-dessus de nous, des nuages. La pluie ne diminue pas.

Devant nous, la nuit, la nuit rapide. Les ténèbres montent de la vallée. Le crépuscule n'existe plus aux confins sahariens. Nous n'arriverons pas à Bouzina. On arrêtera à Tidjdad, chez le marabout. Alors, on plonge dans le noir, laissant aux bêtes le soin de notre sécurité. On descend dans un inconnu singulier. Revoici des arbres, des buissons, fantômes plutôt, avec les louvoiements des bêtes qui voient ou sentent les lacets du sentier — s'il y a un sentier — ce dont il me serait impossible de me rendre compte.

C'est très angoissant d'arriver à la nuit close dans un pays qu'on ne connaît pas. Le dressage de la tente à peine commencé sur un terrain où nous avons deviné une clairière, où nos pieds ont senti un sol uni, des ombres rôdent autour de nous, ombres de bonne volonté. On les embauche. Celui-ci, on lui confie une corde, celui-là tiendra un piquet... La tente dressée, on peut au moins allumer une bougie à l'intérieur. C'est quelque chose de précieux — je ne m'en doutais pas jusqu'ici — que de voir clair à la lueur d'une bougie. Je m'assieds, fort perplexe, sur un matelas trempé d'eau. Aissaoui entre :

— El m'rabete!

Le marabout de Tidjdad! Aissaoui, Abdallah

baisent ses mains et son burnous. Le saint homme, que je vois mal, m'invite à passer dans son gourbi cette nuit inquiétante. Le vent souffle, la pluie retombe, ma tente s'agite, toiles gonflées. Non, décidément, j'ai moins peur de l'eau que des puces et les puces, elles, sont dans le gourbi du meskine comme chez le bachaga dans sa gloire en passant par la maison du marabout dans sa piété.

Au moins, j'accepte une cheurba, une soupe rouge odorante, brûlante, avec beaucoup de felfel. L'averse devient dilluvienne. Quelques gouttes commencent à percer. Abdallah m'avertit qu'il entreprend la construction d'un fossé autour de la tente, pour détourner l'eau. Je lui ordonne, ainsi qu'au Kantari, d'aller coucher chez le m'rabete. Il pleut, il pleut toute la nuit et parfois un grand coup secoue ma tente comme si un être mal intentionné voulait la détruire par surprise. Les toiles mouillées claquent alors; mais l'ensemble tient bon.

C'est un singulier vacarme qui me réveille à la pointe de l'aube (ah! le ciel est bleu, il fera beau; l'Orient déblayé fait place nette devant le soleil. Je vois cela tout de suite en écartant un peu les rideaux de ma tente) un vacarme nasillard, désagréable, humain d'ailleurs. Et puis je reconnais ce que c'est : une école coranique.

A dix pas de ma tente, une maison, un gourbi, porte ouverte — ou plus vraisemblablement sans porte — où une cinquantaine de gosses à chéchia, devant le vieux maître qui tient une longue matraque capable d'attein-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

dre les délinquants les plus éloignés, se balancent accroupis, machinalement sur leurs derrières en lisant sur une pancarte qu'ils tiennent en main, les versets du Koran. C'est le marabout qui est le maître de cette école, un pauvre petit marabout, par conséquent, qui n'a pas de vaste zaouia, ni de nombreux khouan, ni les revenus qui affluent de toutes les mains dévotes.

De Tidjdad à Bouzina, il y a environ huit kilomètres avec ceci de curieux que, bien qu'on descende constamment, depuis la crête franchie depuis hier soir, vers Bouzina, qu'on voie loin de l'autre côté de la vallée où la terre se relève en montagne, que Bouzina soit un village important qui donne son nom au douar dont le cheikh m'a reçu à Tagoust, on ne voit pas Bouzina.

Soudain, un trou, un trou à nos pieds et, dans ce trou, Bouzina.

Mes promenades ont eu des surprises fréquentes de ce genre, par exemple, à Vianden dans le duché de Luxembourg; mais jamais surprise ne fut si parfaite. Bouzina se dresse en pyramide dans son trou — maisons grises, certaines n'étant que des hangars ouverts qui font de grands trous d'ombre dans l'entassement des cubes pâles sous ce dur soleil du matin — au fond d'un entonnoir. Et cet entonnoir est si régulier qu'on ne voit pas d'abord par où rentre où sort l'oued qui contourne le bord (oued que j'ai connu à Tagoust et dont j'ai vu à Menaa la jonction avec l'oued Abdi). On descend à Bouzina par un sentier qui contourne l'entonnoir et ainsi on finit par découvrir la voie d'accès, la voie d'évasion de l'oued. Bouzina est un des spectacles les plus curieux de l'Aures.

Et maintenant c'est encore une longue incursion à travers des champs d'orge d'abord, puis des terres stériles où en n'entend plus que les pleurs des chèvres. Inutile de chercher Bouzina derrière nous. Il a totalement disparu.

La crête vers laquelle nous marchons au Nord étant atteinte, nous ne descendons pas, nous longeons le sommet en contrebas, très haut. La vue s'étend vers l'ouest dans toute la vallée de l'oued Kantara et, bien au delà, je vois l'entrée du Hodna, cette mer morte de l'Algérie, aussi bien que des sommets au delà de Batna et dans la direction de Setif. Ce qui s'impose surtout, c'est la plaine cultivée, cette grande voie large et facile, cette trouée qui, de Batna à Biskra, servit aux anciens comme à nous, où nous avons établi notre chemin de fer qui, lui-même, a suscité ces centres de tourisme ou de colonisation, El Kantara, Aïn Touta. Je vois Aïn Touta, microscopique bouquet d'arbres sombres sur le tapis plus pâle des champs de blé...

Une belle clairière dans la forêt de Sgag, entre deux versants de cèdres à pentes douces, avec des prairies d'une flore bien variée, contient la maison forestière. Et la découverte d'une maison — ô la plus banale de France! — dans ce cadre, abstraction faite de la silhouette exotique des cèdres, nous transporte bien loin d'ici. Endroit vraiment choisi pour un ermitage. Un peu de blé, quelque bétail, la source, permettraient

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

à un sage d'ignorer ici à jamais les orages de la terre, d'avoir l'impression de l'espace et de l'altitude sans être sollicité par les horizons tentateurs. C'est le Val clos à deux mille mètres.

Il n'y a pas d'ermite, mais il y a un garde forestier.

Nous n'avons donc échangé avec l'hôte de ces solitudes aucun propos sur l'éternité et l'élévation de l'âme. Nous avons parlé de notre pays, non pas de notre grande patrie française, mais de notre petite patrie natale car, par une de ces coïncidences qui n'étonnent plus quand le voyage a fait connaître à l'homme la petitesse du monde, nous avons découvert que nous étions « pays ». Nos accents, je crois, nous avaient avertis l'un l'autre.

L'émerveillement de ce modeste fonctionnaire fut qu'on pût venir ici « pour son plaisir »; je n'avais pas à lui dire que ce n'était pas tout à fait pour mon plaisir que je voyageais, mais j'ai connu de ces regrets chez bien des gens qui, après coup, se sont découverts incapables de quitter le « bled » qu'ils avaient tant maudit.

Le lendemain, quand je suis parti, on s'est dit adieu comme de vieux amis.

Peu de temps après, ce garde forestier était sauvagement assassiné...

XVII

Aïn Touta

Chemin de fer, postes, télégraphe

Le cauchemar de l'administrateur

Les légions de Dieu

Le trajet de la maison forestière de Sgag à Aïn Touta n'est pas prévu dans les manuels du tourisme ni même sur les cartes. Il offre, sur une distance à vol d'oiseau de vingt-cinq à trente kilomètres, un changement de niveau de mille mètres environ. Mais le « vol d'oiseau » n'est pas le procédé employé; aussi, fait-on « quelques » détours qui prolongent la distance, même si on ne s'éloigne que le moins possible de la ligne droite. Quoi qu'il en soit, cette promenade permet de voir dans ses parties les moins connues un beau massif forestier, celui des Ouled Fedahlla. On y tatonne plus qu'on y marche. On ne trouve pas un guide qui vous dise « c'est par là ». Seulement, quant à la direction générale, de vastes échappées sur l'horizon permettent de s'orienter et, pour le détail, il vaut mieux s'en fier à son mulet. De toutes façons, il y a une descente assez à pic (on

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ne s'étonne plus, en sortant de l'Aures) surtout impressionnante par sa durée. Et puis, quand on a quitté les bois, il faut encore, comme toujours, escalader des collines, prendre des couloirs. La terre, après les grandes exaltations des montagnes, ne s'assoupit jamais sans de dernières convulsions.

Nous arrivâmes ainsi à l'oued Fedhallah, affluent de l'oued Kantara et là nous trouvâmes... les criquets. Je savais la menace, depuis le printemps. J'ai vu, depuis février, le vol épars de ces vilaines bêtes que les journaux d'Algérie nomment des acridiens. J'ai même vu M. le docteur Beguet de l'Institut Pasteur, courant de Figuig à Tougourt pour leur infuser au nom de l'Institut Pasteur un virus péremptoire. Seulement, il en est des sauterelles comme de la guerre. On en parle toujours, mais il faut l'avoir vu pour y croire.

Le sol est noir, le sol mouvant, et un petit bruit d'averses fines... Le sol est tapissé de bestioles noires à peine grosses comme les mouches; c'est ce dont vous vous rendez compte au second coup d'œil et chacune de ces bestioles, voit, vit, se meut et, hélas! croît. Toutes et chacune s'effarent à votre approche. Nées de quelques heures, elles vous savent, vous, l'homme, un ennemi. Sans ailes encore, elles se soulèvent, elles fuient. Ce sont des vagues sombres, les ondulations d'un voile de crêpe. Tout vit par terre, tout bouge et, effarement! tout cela, ces millions, ces milliards de vies qui se trament encore, qui, dans quelques jours, prendront un essor, suivent collectivement

une direction unique, comme si toutes avaient le même instinct et le même désir, comme si toutes obéissaient à un chef qui leur aurait communiqué sa volonté. Alors, ce n'est plus qu'un être unique qu'on voit, un être plus étrange que ne serait le poulpe le plus monstrueux, une méduse de dix hectares, ou un serpent de mer de vingt kilomètres. Cet être, c'est un nuage de cendres et de deuil, un voile de gaze noir qui se déplace sur la terre et qui se rétracte devant vous ou se déchire, se troue, s'écarte autour de vous, un cauchemar de Wells.

Après l'oued Fedhallah, nous nous trouvions enfin dans la plaine, le large passage de Batna à El Kantara et c'étaient des champs verts en damier devant lesquels, sachant les sauterelles voisines, on a les pensées apitoyées qu'on a, pendant la guerre, devant des villages et des maisons dont l'ennemi approche. Et pourtant, cette campagne cultivée, sous ce soleil d'après-midi, paraît si calme, si sûre, si glorieuse de sa fécondité!

Aïn Touta, qu'on voit depuis deux heures, dans la plaine, n'est pas d'un pittoresque sensationnel. C'est le village de colonisation, dans sa banalité utilitaire — une longue rue et cette rue c'est la grand'route de Philippeville à Biskra; mais il y a des boutiques, une tourelle avec une horloge, une église, un café-hôtel, un bureau des postes et télégraphes et, deux fois par jour, on entend le sifflet du chemin de fer. Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu toutes ces choses; ce n'est pas beau.

Je ne pense pas qu'on se pique, à Aïn Touta,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'élégance boulevardière. On ne s'étonne pas du cortège bariolé des caravanes et, pourtant, je sens que, dans ce décor de petit village français, je suis déjà hétéroclite avec mon escorte, cavaliers, mulets, bagages, cet appareil d'un monsieur qui arriverait pour prendre part à la fuite en Egypte, après quarante siècles de retard.

Entrer dans ce bourg est une abdication. Je ne suis plus que le citoyen X..., catalogué, étiqueté, qui a son numéro d'ordre (on peut me demander mes papiers) si même, on m'attaque, je ne dois pas me défendre, je dois crier à la garde. La maréchaussée viendra ou ne viendra pas. Je suis proche de tous les ennuis qui me sont réservés sur la terre. Je puis en quelques secondes être la proie télégraphique d'un raseur d'Alger ou de Paris.

Je vais faire demi-tour.

Je ne le fais pas, d'abord parce que j'ai une visite de remerciements à faire à M. Marseille, administrateur de la commune d'Aïn Touta, qui réside ici; puis parce que, pour apprécier le Sahara ou l'Aures, il faut connaître Londres, Paris, Aïn Touta et quelques autres centres.

Au moment où je suis son hôte, M. l'administrateur d'Aïn Touta n'a plus la possibilité de savourer la paix familiale. Il est attaqué par les criquets aux quatre coins de son petit royaume, au nord près de Batna, à l'ouest vers Barika, au sud à El Outaya et je lui annonce l'invasion à l'oued Fedhallah. Il en rêve, assailli de plaintes et d'ordres, voyant que la main-d'œuvre et le matériel lui feront bientôt défaut, courant à

cheval, en voiture, en auto, sur tous les points menacés...

Et ce soir, on lui annonce :

— Une ponte vient d'éclore aux Tamarins.

Les Tamarins, ce n'est pas loin. L'ennemi sort de terre; le voilà au centre de la commune, près de ces champs et de ces jardins d'Aïn Touta qui ont fait verdir dans le bled le reflet d'une France utilitaire.

Nous avons été le lendemain aux Tamarins. Il y a là un garde forestier (1) qui lève les bras au ciel en voyant son administrateur. Il est surmené, submergé; il manque de tout. On le rassure. Il aura des hommes, de l'alfa, des pioches, des bêches.

Et voici l'invasion : les légions de Dieu sont en marche. Sous le ciel bleu qui fait les montagnes transparentes, la terre est noire; elle se soulève, elle bout et cette septicémie, cette gangrène avance. C'est une inondation de deuil et de feu caché. C'est une nappe d'un liquide vivant qui a rompu une digue et avance, avance. C'est la misère, c'est la famine et, là-bas, dans le lointain, pourtant, la terre paraît si fertile et si rassurée sous le soleil! De hauts peupliers baignent leur svelte élégance argentée dans la pure lumière. Une Française, au seuil d'une maisonnette, s'arrête sous l'ombre d'un mûrier et appelle ses enfants qui jouent. Et tout cela est

(1) Garde forestier, administrateur et aussi le sous-préfet de Batna furent assassinés, et le bordj d'Aïn Touta, incendié un an plus tard.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

menacé de ruine et de mort. Les féroces bestioles rongeront les arbres jusqu'à n'en laisser que le squelette.

Mais, là-bas, rangés en longue ligne, avançant lentement, des Arabes agitent burnous et gandourahs. Leurs gestes paraissent énigmatiques ou incantatoires. Qu'est-ce que c'est que cette cérémonie?

Ils chassent devant eux les criquets bruissants. Devant eux s'enfle la vague noire. Ils la poussent vers de longues et profondes tranchées où, avec de lourdes dames, on les écrase en une répugnante bouillie; ou bien, ils les poussent vers des amoncellements de bottes d'alfa où on mettra le feu. Ici et là, des foyers de ce genre agonisent et la vague nouvelle des criquets les recouvre avant même qu'ils soient éteints, car les vivants vont dévorer les morts... Férocité invraisemblable de ces petites choses dont chacune a une faim insatiable. C'est bien l'impression du fléau mystérieux actionné par une force et une volonté inconnues contre qui on ne peut rien.

L'Arabe serait vite découragé. Lutte-t-on contre Allah? On se couche et on dort plus longtemps, les années de misère; c'est bien simple. Mais les agents français les embrigadent, les groupent en équipes à qui il manque souvent la foi dans l'utilité du travail.

XVIII

Rome paraît. — Le café maure

Et Rome apparaît.

La route est presque droite depuis Batna. Nous sommes entassés, malles à l'arrière, dans une de ces calèches à tendelets, dont l'endurance me fut révélée plus d'une fois. Ici, la guimbarde roule sur le velours, je veux dire sur une vraie grand'route, familière aux autos qui vont à Timgad, aux diligences qui vont à Khenchela — et sur laquelle s'embranchent les routes jusqu'ici en cul-de-sac de l'oued el Abiod, de l'oued Abdi et de Sgag. Nous longeons la lisière nord de l'Aurès et les forêts d'Ichali et des Ouled Fedhalla... Cela s'annonce avec la monotonie spéciale à la promenade en voiture où il importerait qu'on se fît une âme de coussin de fiacre, car la monotonie s'aggrave de cette qualité de la route qui éloigne tout imprévu, puisque je sais d'autre part — *experto crede* — que les ressorts sont éprouvés et incapables de nous ménager aucune surprise. La route pique droit sur un bâtiment « de conséquence », quelque chose comme une filature ou un couvent à qui une administration

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

respectueuse a ménagé cette avenue. Il paraît que c'est une prison, une maison centrale. Et, de cette révélation, cette route qui mène si délibérément en prison devient sinistre et stupide. Faut-il être assez dépourvu de goût humain, de sens, de tact, pour faire tenir une place pareille à une prison! Et, maugréant, je me détourne du stupide et immense bâtiment : Je vois Rome. C'est Rome, là! Débris nus, levés vers le ciel, tours, colonnes, pans de murs, ou plutôt je ne sais quoi : des ruines. Rome, sous la poussière, levant un front auguste, dans cet air bleu, sur ce fond de montagnes vaporeuses. C'est un camp, un grand rectangle dont, d'ailleurs, l'imbécile prison (qu'on y mette le feu!) couvre une partie, le camp à Lambaesis de la IIIe légion Augusta.

Cette légion Augusta, on est hanté par elle, ici, aux confins nord de l'Aurès. Pendant des siècles, elle monta la garde; elle fut de faction. Elle était encore là que le monde romain croulait, que le bruit de sa chute emplissait le monde. On a dit avec combien peu de soldats (vingt-sept mille?) Rome maintint son empire africain... Des postes fortifiés, quelques soldats ici, un camp là, et la grande machine fonctionnait sans heurts, fonctionna pendant des siècles. Rome se méfiait de l'Aures, suprême refuge des vaincus. Aux premiers fils du sol, retirés dans la montagne, les vaincus successifs venaient se joindre; ceux au moins qui n'ont pu fuir la stérile invasion arabe, y rejoindront ceux que leurs pères avaient vaincus, et les Romains à leur tour seront vaincus puis les Vandales, les Byzantins...

Rome avait hérissé de sentinelles les défilés de l'Aures. On veut qu'elle n'y ait pas beaucoup pénétré, qu'elle se soit bornée à maintenir les avenues, les marchés; déjà elle assurait à l'Aures, sanctuaire de la race, l'originalité qu'il a gardé, cette façon d'être, pour les siècles, un lieu d'asile.

« On imagine de quel aspect et de quelle résistance a été cette forteresse du camp de Lambese, rectangle long de six cents mètres, large de quatre cents, entouré de remparts de quatre mètres de hauteur, défendu par des tours que quarante mètres seulement séparaient les unes des autres. Maintenant, par la pensée, armez ces retranchements; garnissez ces remparts des sept mille hommes de la légion; ou bien répandez ces soldats dans les rues, sur les places, dans les édifices du camp, et vous pourrez vous représenter tout ce qu'était tour à tour suivant les moments, cette terrible machine de guerre; ou bien, pendant la paix, cette véritable ville, vivante image militaire et embryon d'une grande cité » (1).

Lambese, les ruines très claires du camp, les ruines distantes et éparses de la ville, donnaient aux confins de l'Aures (et bien d'autres villes romaines) l'image de l'ordre, d'un ordre un peu froid, de cet ordre qu'exprime le plan rectilinéaire du camp — et des cités romaines — plan dont nous avons hérité, en faisant Batna, héritière pour la France de Lambese et gardant

(1) G. Boissière. — *L'Algérie romaine*, 111-5. (Paris, Hachette.)

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

aussi l'Aures; mais en construisant Batna, comme en édifiant la malencontreuse prison, au travers des ruines du camp de Lambese, nous n'avons pas eu ce souci d'art qui ennoblit toute la vie de Rome. Il n'y aura aucune raison pour que dans deux mille ans on respecte les ruines de Batna et de la prison de Lambese.

Ce camp, avec son « pretorium » massif, ce bâtiment quadrangulaire à arcades sur chacune de ses faces, ces restes fantomatiques, ces choses redressées mais dont on voit qu'elles étaient à terre, la vision s'en efface. La route s'en va par de grandes courbes traversant de belles forêts, routes faites pour nos voitures rapides, nos attelages, nos chevaux dont on ménage l'effort. Nous y dépassons des indigènes qui vont à grands pas, avec leurs bâtons, ou trottinant sur leurs mulets et, chose singulière, nous retrouvons plusieurs fois les mêmes groupes. C'est que, eux, ils ne sont pas fidèles à la route. Ils la dédaignent; ils prennent des sentiers raccourcis où leurs mulets, malgré montées et descentes, se sentent, comme eux, plus à l'aise — image de cette dérobade constante de l'indigène à notre civilisation, de sa fidélité entêtée à de petites pratiques, de petites manies, de petits moyens qui correspondent peut-être d'ailleurs particulièrement à ses nécessités réelles.

Nous allons nous installer à Aïn el Kebche (la source du mouton) qui est le nom d'un poste entre le col de Tizougarine et le plateau de Medina, au sud du Chelia, au nord de l'Aures, à douze ou treize cents mètres d'altitude. Medina fut toujours un centre stratégique dans l'Aures, au temps des Romains et des Byzantins, comme aujourd'hui, du patrice Solomon comme du maréchal de Saint-Arnaud. Il deviendra pour nous un centre d'excursions. Et puis c'est un de ces endroits comme il n'y en a pas mal dans l'Aures, où on peut passer l'été en ignorant les fortes chaleurs. Ce nom d'Aïn, évocateur de sources fraîches, est, à lui seul, alléchant.

Or la nuit nous surprend dans les hauts plateaux, au terminus de la route. Maintenant, c'est la piste, il faudrait des mulets. Dans cette solitude un cube, un gourbi.

Un carré de lumière, pas bien grand. C'est une porte. Entrez (attention à la tête!); entrez donc, n'ayez pas peur. Mais (attention aux pieds!) il y a des êtres humains étendus par terre, dehors et dedans. Une bougie éclaire cet intérieur rustique abondant en hôtes, complètement dépourvu de meubles. Sacerdotal, le kahouadji, de blanc vêtu, opère lui-même devant son fourneau.

— Salem aleikoum!

A quoi on me répond en langage mixte :

— Ou aleikoum! bonsoir!!

Voilà qui va bien. L'accueil est, si on peut dire, cordial. Mais où s'asseoir? On nous fait place sur une natte. Nous sommes quatre. Il y a deux dames qui regardent, longuement, silencieusement, autour d'elles. On s'accroupit, exercice inégalement facile selon les gens. Grand silence... Je propose :

— Du café?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Moi, ça m'empêcherait de dormir.
— Je n'ai besoin de rien.
— Je n'y tiens pas du tout.

J'explique, en homme familier avec le métier:

— C'est compris dans le prix de la chambre, et j'ordonne, en mon sabir :

— Ia kahouadji, arba kahoua...

Traduction : — Garçon! quatre cafés!

Les gens ne s'occupent plus de nous. Qu'on les juge comme on veut, en bien des points ces porteurs de burnous; ils sont discrets, pas gênants, évitent de vous regarder trop. Ils ont repris leur somnolence, leurs petites causeries. Un groupe s'intéresse à une partie d'échecs jouée avec des pions rudimentaires. L'ensemble a une odeur spéciale de café et de mouton. Le café servi, on me demande :

— Alors, nous passons la nuit ici?
— Oui.
— Mais tous ces gens?
— Nous ne les gênons pas du tout.
— Oui, mais ils nous gênent.

Voilà bien des manières d'Europe. Enfin! Je me résigne à en tenir compte. Je propose au kahouadji de mettre illico toute sa clientèle à la porte et cet extraordinaire commerçant accepte, et ses extraordinaires clients acceptent aussi de s'en aller. (Essayez donc d'en faire autant dans un hôtel de Paris!) Et voilà ces somnolents clients qui se redressent, ces joueurs qui quittent la partie. Ils sortent l'un après l'autre, lents et drapés. Ils passeront, je puis le leur garantir, une nuit plus hygiénique sous les étoiles d'Allah qu'en ce gourbi un peu petit pour quatre personnes et qui devait en abriter cinquante.

— Et toi, kahouadji, tu as aussi la permission de la nuit.

— Bien, Monsieur.

Le propriétaire de la maison nous laisse et, comble de prévenance, nous indique la clef grâce à quoi nous pourrons nous bastionner dans son logis.

. . . . . .

La chandelle agonise. Etendu sur le dos, sur la natte d'alfa, on regarde les murs. Ce sont des superpositions de pierres à peine taillées et sans ciment, simplement un peu de terre. On regarde le plafond. C'est un fouillis de bois, de branches, de poutres — avec de grands trous d'ombre — qui, pas assez longues pour aller d'un mur à l'autre, sont disposées en éventail pour s'appuyer sur de frustes colonnes intermédiaires. La chandelle grésille. Dehors, on entend un bourdonnement étouffé de causeries. Parfois quelque chose (quoi?) tombe du plafond. Puis, il y a de grands silences... Alors, on entend un grignotis de pattes sur la natte... c'est un khanfousse; ce n'est pas méchant. Quelqu'un dit :

— Il y a des puces.

Détail infime, infime mais multiple. La chandelle s'éteint. Libre à nous maintenant d'imaginer que nous sommes dans le décor satin et ripolin d'une chambre Louis XV, aux meubles laqués et de soie rose. Il suffit de tourner un bouton électrique. Je verrais les rideaux à petits

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

bouquets de mon lit, le couvre-lit de soie et de plumes piqué, les fauteuils aux lignes courbes, le tapis (rose, bien entendu, comme les rideaux), la glace faite pour refléter le sourire à fossette de Mme Dubarry, cet ensemble douillet, délicat que nous avons emprunté au temps le plus spirituellement voluptueux qui fut. Seulement, cela sent le café et le mouton et, je ne sais pas pourquoi, dans ce lit Louis XV, on a fourré une planche.

XIX

Ma maison d'Aïn el Kebche

Sauras-tu jamais la couleur d'un pays si tu ne l'as traversé qu'en courant, si tu n'as pu regarder ses aurores et ses crépuscules, son peuple et ses horizons qu'avec la pensée du proche départ? Peut-être, du seuil d'une tente, peut-on regarder et comprendre le désert instable comme elle. Mais, pour comprendre l'Aures, le presque immuable Aures des rochers et des têtes dures, patrie d'un peuple qui a tenu à sa terre comme par des griffes, il faut soi-même s'implanter quelque peu dans la terre; il faut un seuil; il faut une maison.

Ma maison d'Aïn el Kebche, adossée à un contrefort du Chelia, regarde le sud-ouest. Elle regarde un paysage immense que le djebel Ichmoul, juste en face d'elle, partage en deux de son immense boursouflure. A droite, c'est la plaine circulaire, aux bords relevés d'un feston de collines, de Medina. Elle est cultivée; quelques toits rouges attestent la présence de quelques mains françaises — dont des Pères Blancs — qui ont enfoncé la charrue dans ces terres confisquées aux Aurasiens après l'insurrection de 1879 et l'ont fécondée. C'est dans ces collines de l'horizon que naît l'oued el Abiod. Je le vois qui vient vers moi à travers les champs verts, puis qui, ayant décrit une boucle au bas

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

de ma terrasse élevée à cent mètres aux deux tiers de la hauteur d'un contrefort du Chelia, contourne le djebel Ichmoul et — c'est à gauche la seconde partie de mon paysage — s'en va vers l'ouest. J'ai là, en enfilade, presque toute la première partie de l'oued el Abiod, fermée au loin par des monts bleuâtres; limitée, d'un côté, par le djebel Ichmoul, de l'autre, par le régulier djebel Zellatou; encombrée de collinettes boisées à travers lesquelles la rivière se faufile et au delà desquelles on voit Arris dans son cirque vert, parfois comme une prairie, parfois comme un étang, à 20 ou 30 kilomètres.

Peu d'habitants, quelques mechta, font des escaliers, des degrés dans la montagne; de-ci de-là, il y a des guitoun dans les champs, la plupart appartenant à des gens de T'Kout et de l'Ahmar Khaddou. J'entends ces cris par quoi les chaouïas correspondent, se transmettant des messages de distance en distance. J'entends parfois des chèvres. Jamais, je n'entends ces bruits de chez nous : le roulement d'une voiture sur la grand'route le soir, le sifflet lointain d'une locomotive, un clairon, une cloche qui tinte...

Je suis citoyen de l'Aures. J'ai des volailles, des moutons. Il faut des approvisionnements. Deux fois par semaine, j'envoie à Arris le cavalier attaché à ma personne et il me rapporte mon courrier pris chez l'administrateur. Il n'y a ni poste, ni télégraphe. Le plus proche bureau est à Lambese — environ soixante kilomètres.

J'ai un cuisinier kabyle, Taieb, qui a une tête de vieille femme et de forçat. C'est lui qui égorge

le mouton hebdomadaire. Il a un profond mépris pour les « chaouïas ». Qu'un d'eux m'apporte quoi que ce soit, il me dit : « Ne les paie pas; ils sont trop bêtes! » Il a de hautes relations à Baali, dans l'oued Abdi. Il a de hautes relations car il fut, pendant tout un hiver, le beau-frère d'Hadjia bent Fiala, la reine de l'Aures. A la noce, son fusil éclata dans ses mains. Souvenir dont il est fier.

Le paysage est éternellement mouvant, dans cette conque de Medina; mais surtout dans cette vallée qu'un tapis vert de jeune maïs couvre au premier plan. Nous avons en face de nous des couchers de soleil merveilleux, trop brefs malheureusement à cause de l'écran que fait l'Ichmoul.

Le soir, les femmes vont à la fontaine en contre-bas de ma terrasse. Je les vois enturbannées, bariolées, la lourde peau de bouc sur les reins, descendant ou montant par des sentiers de chèvres, avec une dignité biblique.

« Mon » cheikh, Abdel Baki, vient me voir tous les jours. Il m'a fait hommage d'un mouton. Il m'offre en don — ou peut-être en prêt, ça n'est pas clair — sa jument, son fusil, bien d'autres choses encore. C'est un des événements réguliers que son arrivée, avec son grand chapeau de paille pointu.

— Ia cheikh, sebah el khir! ouach hallek?

Il me répond :

— O monseigneur! puisse ton jour être béni et ta voie dans le bien...

Et il baise ma main, simple habitude de ma

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

part à prendre. Je vois parfois aussi Si Ahmed Bey Ben Chenouf qui a un mulet fringant complété par une belle seridja ronde de cuir jaune. Le descendant d'Haroun al Raschid (1) vient ordonner, de concert avec son collègue Abdel Baki, des mesures en prévision d'une invasion possible des criquets. Giaffar le Barmécide faisait des choses plus gaies avec son sultan; mais la France demande à ceux qu'elle emploie des collaborations très précises.

Il y a aussi un « asses » (2), silhouette blanche éternellement découpée sur l'horizon et debout à la balustrade rustique de la terrasse; c'est le gardien ordinaire des bâtiments qui appartiennent à la commune. Il y a des petites filles pas trop farouches dans leurs loques rouges, misérables et royales, éternellement sautant de roc en roc à la poursuite des chèvres et qui viennent voir la roumia qui fait leur portrait. Le matin, à l'aube, quand je paraîs, il y a dix à quinze personnes accroupies au long de mon mur. Elles se lèvent et me gratifient d'un salut militaire que je leur rends.

Qu'est-ce qu'ils attendent, là, ces gens? Je n'en sais rien. Parfois, Taieb leur donne du café, des restes... Ils sont nobles, magnifiques et amples. Il y en a qui ne demandent rien. Ils attendent au seuil d'un « grand » roumi. C'est une politesse. Peut-être espèrent-ils que des largesses

(1) Des Ben Chenouf font remonter leur origine à Haroun al Raschid.
(2) Gardien.

tomberont des mains de ce roumi. Peut-être. Ils sont là, patients, dignes. Que veulent-ils, eux? Je sais ce que veulent le cheikh, Taieb, le khodja, et dix autres : le remboursement d'une amende, un autre burnous rouge, le droit d'ouvrir un café maure, de la poudre et des balles, un nouveau mulet, etc., etc. Ils montrent des lettres de députés et de sénateurs. Ils espèrent tous quelque chose de ma seigneurie. Sérieusement? je n'en suis pas sûr. Mais maintenant je suis calme devant le flot des requêtes. Qu'un de ces braves gens me demande à devenir préfet d'Alger, je lui dis : « Pourquoi pas? Mais je ne te connais pas assez. Apporte-moi un certificat de ton administrateur, disant que tu as toutes les qualités requises pour la place que tu convoites et j'appuierai ta candidature. » Il est très content; il m'apportera demain, dit-il, le certificat et nous ne parlons plus jamais de sa candidature.

Mais la grande affaire, c'est le marché hebdomadaire de Medina. Dès cinq heures du matin, des mulets nous attendent. Vers sept heures, nous descendons jusqu'à l'oued par des lacets; puis, à travers la plaine cultivée de Medina, on va à la queue leu leu.

On atteint un enclos rectangulaire à claire-voie sans aucune installation, sans ombre, empli d'une foule humaine grisâtre et laineuse, et de chèvres et de moutons, et de sacs et de quelques tentes dont l'un est un café maure tenu par notre ami le patron de Djermane, qui fut notre hôte au café maure, les autres des boutiques d'étoffes pour les melhafas, de tabacs,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

d'aiguilles, de rubans, de pantoufles de Menaa, rouges avec pomponnettes vertes pour les dames, jaunes pour les hommes. Ce marché est un abattoir aussi; c'est pourquoi il est couru par les mouches et les chiens kabyles. On y distingue un Père blanc, les trois colons, les trois seuls colons de l'Aures et leurs épouses sur ce grouillement animal et humain de la poussière et du soleil féroce... De la colline sur la pente de qui est le marché, descendent à travers les chênes verts épais, des petits cortèges qu'on voit sur le ciel bleu. On rencontre des amis.

— la Mohammed.

— la Messaoud? Ouach allek!

Et on échange des poignées de mains; puis on porte sa main à ses lèvres. On baise le burnous des cheikh; on palpe le bétail; on emporte des morceaux de viande. C'est un tohu-bohu; mais il suffit de se retourner pour voir sa médiocrité dans l'immense conque de Medina, Medina à l'énigmatique passé, Medina (la ville) où on sait que se concentraient les armées, où on connaît les ruines de deux forts byzantins près de la ferme des Pères blancs; mais de toute cette ville on n'a retenu que le souvenir d'un colon romain, isolé, perdu peut-être, colon dont les trois colons français pourraient vénérer le souvenir, s'ils savaient. Mais du nouveau venu à l'autochtone, du vaincu au vainqueur, sur cette malheureuse terre d'Afrique, tout le monde ignore ce qui fut. Et, si le geste des Berbères, drapés, discoureurs, commerçants roublards, perpétue une scène du passé, eux-mêmes l'ignorent.

XX

Le Chelia

C'est de Medina que, venant de Batna, les touristes (?) font l'ascension du Chelia. Ascension, je dirais, qui est un devoir à celui qui veut dire: « j'ai voyagé en Algérie ». Le Chelia a un caractère de majesté qui attire; c'est une montagne qui s'impose. Non seulement c'est le plus haut sommet de l'Aures et de l'Afrique; mais on voit qu'il commande une région, qu'il règne sur tout un pays et l'ordonne. Le kef Mahmel, son rival en altitude, n'est qu'une crête prolongée. Lalla Khadidja en Kabylie est plus pittoresque, plus impressionnant parce qu'il jaillit d'un sol moins élevé; mais le Chelia, couvrant de ses dômes toute une région, forme un ensemble dont l'harmonie et le caractère à part surprennent.

Rien de vertigineux; pas d'abîmes. Le ras Keltoum (le plus haut sommet du Chelia) a deux mille trois cent vingt-sept mètres, et la plaine de Timgad et des sbakh — au nord — sur qui sont comme posées les constructions de l'Aures, est déjà à mille mètres, ce qui contredit l'impression d'ascension chère à l'alpinisme. Tartarin peut dédaigner le Chelia.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Du nord, donc, l'Aures dont les sommets dépassent deux mille mètres, se présente sur un plateau. Architecture émouvante. Les dômes du Chelia figureraient assez bien une cathédrale byzantine construite sur une hauteur; mais, vers le désert, l'Aures s'écroule en nefs parallèles, en vallées presque jumelles jusqu'au désert de Biskra et de Zribet el oued. De ces dispositions, le Chelia prend une autorité qui émeut. Du train de Constantine à Biskra, on le cherchera comme l'Altissime de l'Algérie; mais, au cours de promenades dans l'Aures, on surprendra sa silhouette ample et imposante au fond des avenues qu'il commande, vers l'abside, si on peut dire, de la cathédrale aurasienne. Il est le père des eaux, la guemirah magnanime, le temple dans le temple, le saint des saints. Rien de romantique, de « kolossal » dans sa silhouette; un ensemble de dômes qui évoque Saint-Marc de Venise. Quand on « ne sait pas », on passerait sans regarder. Quand on sait, on a de loin pour les dômes diminués par l'éloignement, une pensée d'intelligence et de respect.

De Medina, les sommets — on ne peut dire les crêtes — du Chelia se présentent en enfilade suivant la direction générale des montagnes de l'Aures (S.O.-N.E.) et cela en diminue l'effet. On l'aborde après avoir traversé la grande plaine par le col de Tizougarine qui sépare le massif du Chelia d'une des chaînes qui l'appuie et en dérive, le rass Berdoun que prolonge le djebel Zellatou.

Les stratèges apprécient le col de Tizougarine

qui, de ce point de concentration qu'est Medina, est le nœud de routes qui, à travers l'Aures, joindraient Kenchela, Batna, l'oued el Abiod, l'oued Abdi, l'oued Chennaoura et, par l'oued Mellagou, l'oued el Arab (1).

Il n'y a pas de route qui passe par le col de Tizougarine; mais ce col est lui-même une large avenue de verdure qui s'élève vers le ciel, en pente douce. Quand on est aux deux tiers de sa hauteur, on prend à gauche entre deux dômes du Chelia et on monte lentement par des chemins également à pente douce au long du dôme de droite le ras Keltoum, le principal de ces sommets qui, tous (on en compte sept) ont des noms pittoresques : le Froid, la Corne, le Bracelet, la Tête de taureau...

Pour nous, le Chelia par excellence, celui dont l'ascension s'impose et à qui nous donnons le nom de tout le massif, c'est le ras Keltoum. C'est lui qui, par son contour, justifie l'opinion que le Chelia est le *mons Aspidis*, le *mons Clypeus*, des Anciens. Mais c'est là une question qu'il importe de ne pas résoudre pour ne pas priver les archéologues d'un sujet de discussion, d'un petit plaisir, en somme, innocent...

Cependant, nous montions au Chelia au pas régulier des mulets, dans le silence que les hauteurs — sait-on pourquoi? — commandent. Une impression de fraîcheur passait sous les sombres arbres que le vent émeut difficilement et qui

(1) Au fait les troubles de l'Aures en 1916 aboutirent à la création d'une route stratégique par le col.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

gardent une hiératique rigidité. Nous avions atteint une forêt de cèdres morts. Les troncs lisses et gris des arbres — des cadavres — tranchaient dans la verdure funèbre des vivants et la grave forêt montait avec nous vers la cime. En même temps, des orages s'annonçaient par des roulements lointains. On n'entendait pas une source, pas un oiseau. Cela oppressait.

Dégagé des arbres dont nous sortîmes enfin, le sommet apparut en ballon, accessible à nos mulets jusqu'au sommet et la grande caresse fraîche du vent passa sur nous.

Nous vîmes alors un frisson courir sur tout le talus rond qui n'était qu'un jardin, un parterre de bouquets ronds de fleurs jaunes et de fleurs violettes. Ces fleurs sont, chez nous, des fleurs de tristesse, la parure de nos toussaints.

Et la foudre tonna comme nous atteignions la cime; la pluie commença à tomber. Il y avait là des restes d'une construction, un modeste enclos de pierre. Nous y avons allumé, pour nous réchauffer, un feu que la pluie combattait et qui se plaignait et se résolvait en une colonne de fumée.

Il y avait, non pas un orage; il y en avait cinq ou six, chacun vagabond, comme des jeux de dieu; la foudre de l'Est répondant à la foudre de l'Ouest, presque en écho, chacun noyant dans des draperies de deuil une part de l'immense horizon, mais tous épargnant le sommet du Chelia.

Je le sentis, nous étions sur les hauts lieux, les endroits où, d'instinct, les peuples se succèdent pour adjurer les forces invisibles. Mon cavalier, interrogé, m'apprit sans m'étonner que les indigènes montent annuellement au Chelia pour y célébrer une fête; qu'ils vénèrent ici le souvenir d'une maraboute, une Lella Keltoum, qui a donné son nom au sommet. Je devine que l'antiquité y vint aussi acclamer les dieux des sources et des forêts et, peut-être, y eut-il une croix dans cette solitude à cette altitude baignée par les grands vents.

Cette croix, on pouvait la voir de cet immense horizon dont les orages nous cachent d'immenses parties. D'ici, au delà du chaos montagneux de l'Aures, à l'extrémité des vallées orientées vers la cime suprême, nous devrions voir l'immuable ligne bleue du Sahara. Nous voyons surtout au nord une immense plaine vers les Sebakh énigmatiques, ces cuvettes incertaines, des plaines de champs en damier, la grande œuvre en cours d'une Afrique qui redeviendrait fertile, la grande plaine où sont les ruines de Timgad et de vingt autres villes romaines, souvenir de tant de choses mortes, champs de tant d'espérances neuves.

Des théories de jeunes filles et de jeunes garçons, guirlande de fleurs et de vies, ont pu, serpentant, monter en chantant au sommet du Chelia.

Ah! montagne si triste, hantée du seul indigène qui n'attend rien de cette terre et ne peut l'aimer et la fleurir, qui n'attend que le signal de Dieu et de la mort, entendras-tu jamais venir à travers les bois sombres, la farandole adoles-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cente de ceux qui aiment les fleurs, et les sources, et les arbres et seraient à nouveau indulgents aux dieux qu'ils abritent?

Montagne dont les dieux sont partis, las d'attendre, abside ruinée de la cathédrale abandonnée, je comprends, je ressens en mon cœur ta désolation. Les cèdres mutilés ont pu mourir puisqu'on ne venait pas les chercher pour en faire les poutres du temple immortel, et toute la montagne a pu légitimement se parer de ce deuil jaune et mauve, deuil royal, deuil des vêtements sacerdotaux, parure vivante de notre annuel jour des Morts.

Revenez, enfants et jeunes filles aux bras chargés de roses, l'Afrique va reverdir; ses sources vont chanter; la confiance en la vie y renaîtra. Nous le voulons!... Des clairons impérieux ont sonné le réveil aux éternels dormeurs; l'aube d'un jour de labeur dorera tous les sommets. Que voyons-nous, dans la plaine, là-bas, peuplée de colonnes ruinées? Est-ce que ce sont des fantômes, ces guerriers qui marchent sous les aigles et que commande un *imperator* lauré? Fantômes, oui; mais avant-garde! avant-garde de ceux qui dégageront les sources prisonnières et de l'Atlantique à la grande Syrte, pareront à nouveau de rameaux vivants le pays qu'un dieu stérile avait frappé de mort... Voici passer les soldats rouges et, après eux, la foule aux bras chargés de rameaux verts, la foule des planteurs d'arbres...

Ceux qui n'auront pas fécondé la terre, elle divorcera d'avec eux. Elle se refuse à rester bre-

haigne. Le peuple qui n'a pas planté d'arbres, qu'il aille au désert instable où sa tente est l'instable demeure qui convient, à moins que, surgi d'un sommeil millénaire, il ne prenne, au chant matinal des coqs et des clairons, l'outil d'acier qui luit au soleil nouveau; à moins que, comprenant la beauté de la vie, répudiant le rêve stérile d'un avenir que notre science ne perce pas, il ne prenne sa place parmi ceux qui parent de fleurs, de branches et de fruits, le front de clarté, les seins orgueilleux, les flancs dorés de la mère universelle...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XXI

Le cimetière berbère. — Timgad
Le roman de M. l'inspecteur

Le rôle assigné à Timgad par ses créateurs apparaît peut-être mieux si on se rend aux ruines non pas de Batna, par l'automobile dont l'excessive rapidité empêche les impressions de se classer et juxtapose les visions contradictoires, mais en venant de l'Aures, par un de ces passages que les Romains gardaient si soigneusement en vue d'une irruption possible des barbares et parce que — sinon un fort, toujours en éveil — la ville qu'ils créaient jouait aussi bien le rôle de marché, de centre d'échanges et devenait un lieu de pacification.

Le col de l'oued Medina fut le chemin qui me mena hors de la plaine. chemin fidèle à l'oued, puis qui contourne le ras Imougene et, déjà, on a franchi la ligne de partage des eaux. Nous sommes sur le versant méditerranéen ou plutôt des sbakh. Vallées et défilés, c'est maintenant la route que s'est creusée un oued sous des noms différents, et que nous empruntons.

Cet oued s'empresse fort vers le nord; il sautille de pierre en pierre comme s'il savait à quel péril il a échappé là-haut près du col où le moindre accident de terrain aurait pu faire que sa destinée fût saharienne. Illusion, certes; mais j'imagine que son onde en est plus fraîche, plus froide, plus heureuse.

Un premier défilé comporte un village en gradins, Foum el toub et, après ce défilé, il y a un plateau cultivé où est à distance le village — bien modeste — de colonisation française, le seul que comporte la commune mixte de l'Aures, qui se nomme également Foum el toub.

Ces plateaux propices à la culture s'échelonnent ainsi de Medina à Timgad, réunis les uns aux autres par des vallées et des défilés où la pente est brusque. Ils donnent aux abords de l'Aures, de ce côté, l'aspect d'un escalier avec des paliers formidables.

Une autre gorge s'ouvre pour sortir de Foum el toub. Celle-ci, plus romantique, est célèbre. On la voit comme une blessure dans le mont qui barre la route; mais ce n'est pas la brèche qu'aurait faite une conquête; c'est un couloir sinueux dont les détours dérobent tout de suite les progrès. Et c'est Foum Ksantina, à cause d'une ressemblance d'ailleurs vague — toutes les gorges se ressemblent — avec les gorges du Rhummel à Constantine, ou plutôt Foum Seba-er goud, la gorge des sept dormants. Sept personnages dorment dans la paroi de gauche, une paroi qui s'est gonflée en forme de tours successives et écrasées; ils dorment sous la garde d'un chien

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

que vous entendriez aboyer si vous aviez l'audace de vous y risquer la nuit. D'être de si parfaits dormeurs, au pays du sommeil, parmi le peuple de dormeurs qui attendent le signal d'Allah dans l'oubli de la terre, les sept hôtes de la gorge ont mérité d'être sacrés marabouts et, à des dates fixées, on va, au seuil de leurs grottes, immoler les moutons rituels.

Mais il ne faut pas trop subir la séduction de la gorge des sept dormeurs; il faut monter sur le plateau et on y reçoit une impression étrange à constater son infini peuplement, car il est infiniment peuplé de morts dans leurs tombeaux. Pierres écroulées, dolmens, petites tourelles, cirques minuscules, des milliers de monuments mégalithiques, un cimetière énorme, voilà ce qui commémore la ville berbère d'Ichou Krane dont, d'ailleurs, on ne sait rien, rien que ce cimetière.

Si ces monuments mégalithiques qui nous évoquent tout de suite la lande bretonne sous sa petite pluie fine sont d'origine préhistorique, s'ils sont contemporains des Romains, si Ichou Krane était la première ville berbère qu'on rencontra en venant de Timgad dans l'Aures, je n'en sais rien et n'ai pas trouvé dans les livres, de réponse péremptoire à ces questions. Il me suffit de constater que, presque en vue des cités romaines, les morts indigènes dormaient de leur dernier sommeil sous les lourdes pierres, sous les architectures massives de leurs traditions et que, si quelque jour, le peuple berbère sortait de sa léthargie, s'il voulait savoir ce qu'il fut avant la grande somnolence hébétée de l'Islam, on

pourrait le mener ici en un pèlerinage plus bienfaisant que celui aux sept dormeurs, et lui montrer que ses pères et les nôtres aimèrent à retourner dans la terre sous les mêmes rustiques abris de pierres géantes. Malheureusement, Ichou Krane reste un mystère, comme Zerboule et la ville qui fut, ou est maintenant, Rassira. Le peuple berbère a perdu ses chartes les plus précieuses, ses dieux, son nom, son histoire. Quels que fussent ses fautes devant l'ennemi, ses désaccords, ses bavardages, ses querelles, il a expié plus qu'aucun autre, car il expie encore, inconnu et méprisé, injurié par le conquérant arabe, ignoré par le conquérant français, reniant lui-même ses origines, n'ayant plus, pour rester lui-même, que son amour frénétique de la terre, son entêtement à féconder son sol, cette énergie à émettre des racines qui, après tout, est le sauvetage des races et la promesse des floraisons nouvelles.

Mais peut-on s'arrêter à ce triste Ichou Krane quand, là-bas, derrière les collines, le ciel s'éclaire du prestige de Rome?

Voici donc la plaine de Timgad... Quelle immensité! pas un arbre! C'est un cirque dont les parois d'en face se noient, immatérielles montagnes, dans la vapeur d'un juin brûlant. Ces décors, je l'ai déjà dit, rendent, bien plus que le désert, l'impression de la solitude.

La plaine de Timgad!... Timgad l'emplit de son nom, Thamugadi, et de sa gloire récente, car cette bourgade est plus glorieuse aujourd'hui qu'elle ne fut jamais, et elle est morte. C'était,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

au temps où elle vivait, une garnison, une création de toutes pièces, de Trajan; mais en elle nous avons retrouvé Rome, car aux marches de leur empire, face aux barbares, les Romains n'ont jamais su que construire un camp, et une ville toujours la même : Rome. Le Capitole, le Forum, l'Arc de Triomphe, des dieux, le peuple, l'armée et voilà encore pour l'incarnation du peuple roi et pour la vie courante : les Thermes, les marchés, les aqueducs, des rues à angle droit. Que je connais donc Timgad avant d'avoir vu Timgad, reflet de Rome aux confins de la civilisation!

Mais où est Timgad? Cela a l'air d'une gageure. Voilà quatre fois que j'interroge mon cavalier Hachani. Il me répond : « Tu vas le voir quand nous serons là-bas. »

Et quand je suis là-bas, je ne vois rien. Je sais bien pourtant que je ne suis pas loin. La carte m'a dit que les ruines étaient proches, dans cette plaine et bien en deça de ces monts.

Il y a de médiocres collines dans la plaine. Elles sont vraiment trop mesquines pour me cacher Rome et pourtant... On va sans presque penser sous ce ciel immense, sous le manteau brûlant que le soleil vous met aux épaules. Ce mois de juin a pour nous la splendeur d'un août de nos pays, d'un août exaspéré. Les champs abondent parmi les terres en friche et les indigènes qui ont des tabliers de cuir font la moisson. Ils ont de longues, minces faucilles. Ils coupent les tiges, haut, près des épis, et laissent de grands chaumes que les moutons paîtront. Il y

a des mouches folles et qui rendent, dit-on, fous les moissonneurs. Elles se jettent sur vous à l'étourdi en poussant des cris stridents d'oiseaux. On les reçoit comme des projectiles, à l'improviste. Toute la plaine est zébrée de leurs cris frénétiques, brefs, désordonnés. J'ai réussi à en capter une; elle est presque aussi grosse qu'une cigale, noire, avec des signes cabalistiques d'un brun orange.

Mais, et Timgad?

Voyons. Il y avait des montagnes à franchir après lesquelles j'aurais dû voir Timgad, puis des collines. Rien. Voici que nous approchons de monticules aux formes étranges. Le plus haut, un cône au sommet tronqué, a des teintes ferrugineuses de soufre et de violettes. Les cultures ont cessé. Après un moulin indigène, un gourbi tapi près d'une petite chute d'eau. La plaine est toute mauve ou d'un bleu métallique et pâle à cause de l'abondance d'un chardon mauve et les mouches maraboutes sont de plus en plus folles. Le sol, violet et ferrugineux, a des teintes de clair de lune. Il faut contourner le mont en tronc de cône aux parois de soufre et de violettes mortes. Puis un pli de terrain s'efface: Timgad...

C'est un troupeau, un petit troupeau de fantômes blancs et pressés dans cette immensité, sous ce ciel infini. N'étaient les deux masses du fort byzantin et de l'Arc de Triomphe, on douterait — n'étaient surtout les arbres verts du bourg moderne au delà des ruines... Mais on ne voit que ce troupeau blond de choses irréelles presque translucides, de toutes ces choses frêles

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

qui se sont groupées sans doute par peur du vent et du soleil. Timgad, Rome...

Nous avons tout de suite contourné la brutalité massive et sombre des restes sans intérêt du fort byzantin. Ce qui importait, c'était d'être parmi ce peuple de colonnes fantomales perdues dans la plaine, de toucher ces colonnes, de s'asseoir sur un fût, sur un soubassement, dans une rue de Timgad, au seuil d'une maison, et de regarder passer les Romains, les Légionnaires, la Rome de Trajan et les indigènes qui, venus de l'Aures, sur leurs mulets et leurs ânes, apportaient au marché de Timgad, leurs céréales, leurs fruits, leurs bestiaux.

On ne décrit ni Timgad, ni Versailles, ni Venise. Après tout, ce sont des thèmes, ce sont des instruments aux multiples accords. Cherchez, en plaquant au hasard, lequel éveillera mieux en votre âme les échos les plus lointains. Selon votre disposition de l'instant, ou votre personnalité, vous trouverez dans Timgad une mauvaise blague ou une des plus sublimes images de la terre. Cette ville qui fut ensevelie est réédifiée à hauteur des genoux. Cette ville rectangulaire, avec ses îlots réguliers, régulièrement disposés, vous la voyez en un plan vraiment un peu scolaire et les manuels vous disent trop de choses sur la destination d'une brique, d'un mur, d'un bloc... Quand la méfiance vient, tout charme s'écroule. Mais la masse de l'arc de Trajan, gardienne massive de ce troupeau de morts, haute apparition parmi ces choses basses et humiliées, concentre les regards. Et puis, il y a les

colonnes debout. Je sais bien qu'on les a redressées; que ces fantômes, il a fallu les arracher à la terre et que la piété française a triché en érigeant filialement ces fûts en chacun de qui il y a de l'orgueil romain. Mais rien n'est beau comme une colonne, comme un peuple de colonnes dans la lumière. Et ces colonnes chantent chacune un hymne, et toutes ensemble forment un tutti de l'orgue où joue le vent chaud et elles sont pénétrées de soleil...

J'ai traversé Timgad de bout en bout, allant vers les arbres. Je dépasse une barrière et je me retourne pour lire un écriteau. A quel péril, ô dieux! ai-je échappé. Il est écrit sur cette pancarte : « Défense d'entrer dans les ruines sans autorisation. » Je crois que si j'avais abordé Timgad par là, je n'aurais pas été plus loin.

. . . . . .

Si quelqu'un peut se dire un être heureux, à Timgad, c'est M. l'inspecteur des monuments historiques, qui, par cet été lumineux, règne sur Timgad. Je répudie la science — et je choisis le rêve — en ce qui me concerne, à Timgad, parce que je n'ai pas le temps d'acquérir la science suffisante. Mais j'imagine la vie de celui qui sait. Il franchit le seuil... Les murs de la maison ne lui vont qu'aux genoux. Qu'importe! il voit ce qu'on vend; il parle aux marchands; ils échangent des propos : « Ce sirocco va-t-il durer? » — « Quel citoyen généreux sera élu aux proches élections? quel decurion? et qui offrira des jeux au peuple? aux dieux, des sacrifices? »

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

M. l'inspecteur monte, avec la foule, les douze marches qui accèdent au forum. Il ne va pas à gauche, du côté de la basilique, où se rendent les plaideurs; mais à droite, au bas du petit temple que précède une plate-forme entourée d'une balustrade. Et les citoyens sont là, nombreux, car, de la plate-forme, un magistrat du municipe va parler au peuple. Il annonce la prochaine visite de l'empereur Hadrien et qu'il faudra « pavoiser les demeures ».

Qu'il doit donc être heureux, M. l'inspecteur! du moins quand les touristes veulent bien ne pas troubler son rêve, les Américains surtout, qui se conduisent en grands garçons mal élevés parmi nos souvenirs les plus augustes. Il y en eut un qui se tua aux trois-quarts en pénétrant dans un égout. Il y en eut un autre qui voulut gravir en automobile les escaliers du forum. O Trajan! que le plus pouilleux indigène, que le joueur de flûte et que le lézard émeraude s'harmonisent mieux avec les ruines de Timgad! Mais M. l'inspecteur est malicieux. Voulant voir la fin d'un tas de gravats, il y planta une « défense de toucher » en français et en anglais et les Américains emportèrent tout dans leurs poches. Ils légueront ces larcins glorieux au musée de Chicago.

M. l'inspecteur a des plaisirs un peu plus pervers. Il me dit avec un petit clin d'œil :

— Je vais vous mener chez M^me^ Valentina.

Je frisai ma moustache, tirai sur mon veston, fis jouer mon cou dans mon faux-col.

— M^me^ Valentina? Est-elle jolie?

— Charmante.

— Mariée?

— Oui, avec un nommé Faustus, un garçon très bien; mais il n'est jamais chez lui. Il a des ambitions; il guigne le duumvirat qui s'est payé à Timgad jusqu'à quatre mille sesterces. Il fait construire un marché public et passe sa journée à surveiller des maçons.

— Qu'en pense sa femme?

— Vous comprenez qu'elle s'ennuie un peu. Mais elle a une très grande maison, la plus grande de Timgad et construite en dehors du périmètre de Trajan, c'est-à-dire dépassant les proportions auxquelles on avait réduit les constructions dans les villes de l'empire, par mesure de sécurité après l'incendie de Rome.

— M^me^ Valentina doit être bien occupée par le soin de son ménage?

— Très. Mais elle a constamment avec elle un acteur.

— Un acteur? Fichtre! pauvre Faustus!

— Acteur, actor, c'est-à-dire un intendant.

— Vous me rassurez..., un peu.

— Faustus apprécie cet acteur...

— Je le reconnais bien là.

— ... au point que sur une plaque commémorative, ils figurent tous les trois : le mari, la femme, l'acteur. Cela a fait un peu jaser.

— On en jasera longtemps... Et qu'en pensez-vous, mon cher inspecteur...?

— Moi? Rien. M^me^ Valentina, je vous l'ai dit, est une femme charmante et très pieuse. Un petit passage lui permet d'aller directement de chez

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

elle au temple de Jupiter Capitolin. J'aime à passer l'après-midi en sa compagnie. Nous causons.

— D'archéologie... je suppose.

— Oui. Croiriez-vous qu'il y a là-bas, près d'une gorge par où on accède aux montagnes, un cimetière de monuments mégalithiques.

— Je sais.

— Mme Valentina et moi avons fait le projet d'aller voir ça...

— Un jour où Faustus sera libre...

— Bien sûr.

— D'ailleurs, si Faustus est retenu par ses maçons ou son comité électoral, nous irons avec l'actor qui est un garçon extrêmement serviable. Mais nous voici chez Mme Valentina. Attention, mon cher; j'entre le premier. Elle ne vous connaît pas et me connaît.

— Si vous me permettez, mon cher inspecteur, je vous laisserai; je dois aller au théâtre. On y a créé des places à l'orchestre où les gens de qualité comme moi pourront siéger près des magistrats. Après tout, c'est conforme à l'esprit de la loi de Roscius Othon et je veux en profiter.

— Vous avez cent fois raison.

— Aussi vais-je de ce pas m'assurer... Mais, je vous retiens. Au revoir.

— Au revoir.

Et M. l'inspecteur entra seul chez Mme Valentina. J'ai l'impression de m'être conduit en homme de tact.

. . . . . .

XXII

Un compagnon d'une nuit. - Arrivée de Louis XI

Je quitte Aïn el Kebche pour de longs jours, des semaines peut-être. La vie nomade a des séductions qu'on ne soupçonne pas, différentes de celles qu'on a devinées. On devient d'une insensibilité curieuse aux paysages. Je n'éprouve certainement plus les émerveillements de mes débuts; mais je suis dans une sorte d'hypnose sereine, une somnolence tranquille qui me permet de comprendre mieux l'indigène nomade. Plus d'impatience; mes gens crient, se chamaillent, je ne sais pas pourquoi. Je les interromps.

— C'est fini? En route!

On part. Où arrivera-t-on? Cela n'a pas beaucoup d'importance. On arrivera quelque part. Et quelque part ressemble à ailleurs. Les précautions, les prévoyances sont inutiles; tout s'arrange toujours. Cette fois, je m'en vais dans un pays désert; je n'y verrai personne. Les cheikh ne sont pas prévenus, « on se débrouillera ». C'est, au delà du djebel Zellatou et de l'Ahmar Khaddou, la zone des forêts où pullulent le sanglier et le chacal. J'irai jusqu'à la limite du désert où (nous sommes en juillet) les villages

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

sont abandonnés. Mon itinéraire n'est pas arrêté d'avance dans le détail. Nous obéirons à l'inspiration, aux sentiers, au vent... Si quelque site a pour moi un attrait, je m'y attarderai...

Une montagne, un col, une descente et nous atteignons l'oued Felhalla. Pas d'incidents, pas de nuages au ciel. La tente est dressée. Les repas sont servis ponctuellement.

Quoique pas fatigué, je me coucherai tôt. Demain, nous ferons une longue étape. La nuit vient brusquement et aussi le froid (le froid en juillet!); mais nous sommes à près de quinze cents mètres. Mes gens ont décidé qu'ils feront un feu autour duquel ils dormiront. Je m'attarde à regarder monter la première flamme au moment où les étoiles s'allument presque toutes ensemble au ciel verdâtre. Puis je rentre, un peu ébloui par la flamme, dans ma tente qui est obscure. Je m'y cogne à une pierre dressée. Il est absurde d'avoir laissé cette pierre, droite, et aux arêtes tranchantes, dans ma tente. Enfin, tant pis! Elle me servira à déposer mon casque, à appuyer ma matraque en nerf de bœuf que je tiens à avoir sous la main. Peut-être pourrais-je même m'appuyer à elle pour dormir. Mais je me ravise; si quelque événement survenait, la nuit, je pourrais m'y cogner, m'y blesser. Etendu sur ma couverture, j'appelle :

— Aissaoui!

— Keskia? demande ce serviteur fidèle qui, déjà étendu près du feu où il rissole agréablement, n'aime à se déranger qu'à bon escient.

— Viens vite...

Voilà sa longue silhouette à l'entrée de ma tente.

— Fais-moi donc le plaisir d'enlever cette pierre; elle me gêne. C'est absurde de l'avoir laissée dans la tente.

Il maugrée. Sans doute qu'il dormait déjà. Mais enfin, il se met à ébranler régulièrement de droite à gauche la pierre qui est bien enfoncée mais qui, pourtant, cède. Et je l'entends qui ronchonne en son langage; surtout j'entends un mot :

— Jebbana!

Me voilà, du coup, sur mon séant.

— Jebbana! Ach tegoul? (1).

— Jebbana; naam, dit Aissaoui qui ébranle toujours sa pierre et est près de l'extraire.

Jebbana! Je suis dans un cimetière. Cette pierre est une tombe et comme je sais qu'en ce pays les morts sont enterrés à fleur de terre, je prévois que, tantôt, le Kantari va me faire sortir du sol où il dort sans cercueil, le Musulman que, sans l'avoir invité, j'ai pour hôte dans ma tente.

— C'est bon! laisse cette pierre tranquille. Vas-t-en.

Flegmatique, Aissaoui se redresse. L'étoffe de la tente retombe sur son passage. Il va se coucher près du feu dont la lueur empourpre la paroi de toile. Je suis seul. Non. Nous

(1) Un cimetière ? Que dis-tu ?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

sommes deux. Bonsoir, voisin, Salem alik, le salut et la paix soient sur toi, ô croyant endormi après avoir prononcé la chehada et levé au ciel tes paumes moites de fièvre! *Requiescas in pace*... comme on a dit sur la fosse des miens. Nous pourrions nous donner fraternellement la main, n'était ce petit obstacle de terre...

Je pense :

— Ce mort c'est peut-être une femme.

Cela détourne le cours de ma méditation. Je m'endors.

. . . . . .

Peut-être que dans un cimetière le sommeil est contagieux. Je n'ai jamais dormi si profondément. Hachani me réveille et j'en suis humilié car j'ai la prétention d'être toujours le premier debout. J'ai dit qu'on partirait à quatre heures. Il est quatre heures et demie. C'est ce que me dit Hachani parlant à ma personne, de dehors la tente, et il ajoute :

— Le cheikh du douar Kimmel est arrivé pour t'accompagner.

J'y vais. Je sors de la tente. Le cheikh est là, vêtu de son burnous rouge. Il baise ma main. Je le regarde dans le demi-jour. C'est Louis XI.

Oui, ce cheikh a le grand nez triste et futé, les joues creuses et terreuses, les yeux vifs et un peu éteints, la mâchoire de ce monarque terne d'aspect et redoutable. Il s'excuse. Il n'était pas là, car il demeure...

— Je sais, je sais, tu demeures à Plessis-les-Tours...

Et il vient se mettre à ma disposition là où je dois aller; il va envoyer...

— C'est ça, envoie Olivier le Daim et Tristan l'Hermite...

Conversation un peu baroque. Le cheikh, évidemment, ne comprend pas le français, ce qui permet ces irrévérences... Mais n'est-ce pas baroque de rencontrer Louis XI sur les bords de l'oued Felhallah et si loin du XV[e] siècle...?

. . . . . .

Pendant ce dialogue, ma tente s'est écroulée; elle est déjà roulée en ballot, emportée. Où donc était-elle? Je cherche sa place que je discerne mal, et la tombe. Que cette tombe était petite et que, vivants, nous avons donc la prétention d'occuper de l'espace même quand nous ne demandons à la terre qu'une place pour dormir un instant — dormir, rêver, mourir peut-être — sans même que le voisinage de ceux qui dorment à jamais nous enseigne la modestie...!

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XXIII

La forêt des Beni Meloul
La falaise du Sameur. — Un gibier de potence
Chasse au sanglier

J'ai dit aux halles :

— Si vous voulez retourner chez vous, vous le pouvez. Puisque le cheikh du douar Kimmel est ici, il va convoquer les kebar, réquisitionner d'autres mulets, d'autres halles.

Ils sont six. Ils se sont concertés un moment en leur chaouia. L'un d'eux a pris la parole. Hachani a traduit.

— Ils disent que si tu consens à les garder, ils te suivront pendant tout ton voyage.

— C'est bien, venez. Avant de rentrer à Ain el Kebche, je vous offrirai un grand mechoui.

Six paires d'yeux noirs s'éclairent; trois sourires découvrent des dents blanches. La main sur le cœur, l'un d'eux, le plus éloquent, s'avance et me dit en s'inclinant :

— Katakrer, ia Sidi!

Ce « merci ô monseigneur! » est d'une solennité impressionnante. Ce « katakrer » roule

comme le rocher de la reconnaissance à travers la vallée pierreuse de la gratitude. D'ailleurs, les manuels m'ont appris que cela s'écrivait : Iketterkhirck. Prononcez katakrer. C'est simple et l'anglais est plus compliqué.

— Katakrer, katakrer, dis-je au doyen de la bande, tu me remercieras quand le mechoui sera là.

Il remet la main sur son cœur...

— Ia sidi, kat...

Il recommence.

— C'est bon, c'est bon, chargez les mulets.

— Ils sont six, trois vieux, trois jeunes. Je dis vieux pour des hommes d'âge mûr; mais en ce pays on est vite promu vieux par l'opinion publique... Aucun d'eux ne sait un mot de français. Les jeunes parlent souvent arabe. Les plus âgés parlent toujours chaouia, sauf quand ils essaient de s'adresser à moi qui emploie le sabir.

Sur la carte, la région où nous nous engageons est indiquée comme une immense forêt qui naît sur les pentes du Chelia où elle est étroite, puis va en s'élargissant jusqu'à prendre sensiblement une forme ovale jusqu'au désert. Une forêt — forêt africaine, bien entendu, et sans nos hautes futaies — pas de routes, guère de villages. Nous en ferons plutôt le tour, tantôt dedans, tantôt dehors, à proximité de la lisière et en cherchant à ne pas nous éloigner des sources, car nous voici en juillet et l'eau manque dans le sud en beaucoup d'endroits.

La grande forêt — on l'appelle parfois forêt des Beni Meloul — bien que cette tribu m'ait

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

paru aussi absente qu'aucune autre, se défend surtout par sa solitude et la complète absence de ressources. La forêt, en allant vers l'ouest, fait place aux gradins, ravinements, mamelons, les immenses éboulis de terre chus des montagnes qui — prolongation au nord de l'Ahmar Khaddou — limitent vers l'est la vallée des oueds Chennaoura et el Abiod.

C'est ici le Sameur qu'il faut atteindre en montant longuement par des plaines arides. Ce Sameur est un gradin, une plate-forme, au bas de falaises, hautes de quelques cents mètres. De là, l'horizon qu'il me faut explorer se révèle dans une belle ampleur. C'est, au sud, la sombre butte du Mezbel, entièrement boisée puis, en allant vers l'ouest, des cimes nues au delà de la grande forêt et ce bouillonnement de l'horizon à quoi on reconnaît le proche Sahara pendant le plein été... Là, de hautes croupes sont les derniers ressauts de l'Aures. On les voit s'abaisser vers l'immensité désertique. C'est le djebel el Hamman, le djebel Berga. Tout à l'ouest, enfin, la grande muraille du djebel Chechar, comme une longue façade gothique, avec des clochetons, limite l'horizon et le programme de ma course.

Pas de village, pas de mechta. Parfois un gourbi — mais abandonné —; parfois une tente. C'est d'une grandeur et d'une mélancolie profondes. On comprend que la falaise arrête les vents frais du nord et livre ces terres aux caprices féroces du Chehili. Plus bas, la forêt ne persiste que protégée par sa propre masse et

parce qu'elle inonde les vallées et parce que les derniers monts vers le sud la protègent... Je vois tout le parcours que je suivrai. Cette forêt est un cirque dont je ferai à peu près le tour sur les gradins. Mais quelle haleine de feu sur ces gradins! D'après les cartes, tout le pays s'appelle Sarahna, c'est aussi le bled el attench, pays de la soif...

— Tu ne devrais pas aller plus loin, dit le cheikh.

— Merci, Louis XI; mais je trouve qu'il fait chaud.

— Chaud? Mais il fait frais en comparaison de la température du pays où tu veux aller...

C'est peu engageant. N'importe! j'irai. Le cheikh en prend un air mélancolique comme s'il pensait au cardinal La Balue. Aissaoui, pourtant, en sa qualité de Sahari, déclare qu'il a la fièvre. Je lui offre de la quinine, grave imprudence. Voilà qu'ils ont tous la fièvre, du cheikh aux halles... Ils ont besoin de quinine. D'ailleurs, je leur donne du chlorate de potasse et cela leur fait beaucoup de bien. L'un après l'autre, ils sont guéris. Louanges à Dieu!

Un cri lointain s'élève... On nous hèle. Mes gens ont découvert, bien avant moi, d'où cela vient : ce point blanc sur cette butte. Il paraît que nous n'étions pas dans la bonne voie. Nous allons au point blanc. C'est un indigène chargé de nous mener au Mezbel. Le cheik du douar Tadjemout est malade; il le remplace.

Il baise la main de Louis XI, me tourne un

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

petit compliment bref... Je comprends qu'il me dit qu'il a été cheikh, lui aussi.

— Pourquoi ne l'es-tu plus?

Il rit. D'ailleurs, il est jeune, avec des yeux francs; sa gandourah et son turban sont très blancs. Il explique qu'il avait succédé à son père qui était cheikh; puis que le capitaine commandant le territoire lui avait enlevé son burnous.

— J'entends bien; mais pourquoi?

Et tout le monde rit comme au rappel d'une bonne histoire, tout le monde sauf Louis XI à qui la conformation de sa figure ne permet que les expressions de tristesse et de mélancolie. Ils ont cet air que je leur ai vu quand, dans une de leurs chansons, un de leurs récits, ils arrivent au détail grivois. Alors, devant le roumi, ils hésitent : « Je ne continuerai, m'a dit un jour l'un d'eux, que si tu me l'ordonnes. »

— Hachani, pourquoi cet homme n'est-il plus cheikh! Demande-le lui. Qu'il réponde!

Finalement, je sais. J'avais deviné, d'ailleurs. Ce cheikh avait lésé la morale publique, ce qui paraît à tout le monde du dernier drôle et ce qui n'a pas du tout disqualifié le coupable puisque c'est lui, un repris de justice, qu'on m'envoie en ambassadeur. Décidément, nos flétrissures ne prennent pas sur l'épaule indigène. Evidemment, je ne ris pas; mais c'est tout ce que je peux faire pour témoigner que je prends au sérieux les arrêts de notre justice.

Il ne saurait être question de renvoyer ce guide taré, puisque nous ne connaissons pas la

route, que la nuit vient et que si nous campions ici, nous manquerions d'eau pour nous et de nourriture pour les bêtes. Le président de la cour de cassation, s'il avait été à ma place, n'aurait pu que dire : « Allons-y ».

Vers le soir, nous atteignons le bas de la montagne du Mezbel, toute couverte d'une sombre forêt. Nous campons au bord de l'oued qui nous en sépare. C'est la solitude complète Le cheikh de Tadjemout arrive avec du fourrage pour les mulets. C'est un vieillard bien bâti, pas très propre, mais avec de beaux traits et un turban qui a la teinte des violettes fanées. En vérité, sans le burnous rouge, le prestige des cheikh est bien compromis. Celui-ci s'excuse de n'avoir pu aller à ma rencontre; mais il est malade et, en effet, sa figure régulière qui le fait ressembler, sous sa parure violette et dans sa robe blanche, à un des Sages de la Grèce, est terreuse et fatiguée. Je lui conseille de se reposer. Moi aussi je vais dormir...

A son réveil, le cheikh de Tadjemout m'offrit une chasse au sanglier. Episode émouvant dans la vie d'un chargé de mission. La nuit tombante, on me mit en bonne place. On me dit d'attendre.

Alors, comme si la foi de ma petite enfance m'étant revenue, dans ce bois inquiétant où on entendait le cri mélancolique du chacal, j'invoquai la divinité à qui, pour être plus sûr d'être entendu, je donnai le nom local d'Allah.

— Fais, Allah! que le sanglier ne vienne pas vers moi, car si je ne suis pas sûr d'être décousu

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

par la bête impure, je suis sûr d'être mis mal en point par l'extraordinaire pétoire qu'on m'a confiée et que mon ami le cheikh a bourrée jusqu'à la gueule.

En effet, je possédais une arme singulière, au canon fendu et cerclé de fils de fer... Que faire? Attendre dans un fourré? Et, si le sanglier passait, le laisser passer? Dire ensuite que je n'avais rien vu?

Je jure que je n'ai rien vu. Le cheikh dit bien qu'un sanglier a passé près de moi. Je suis un peu myope, il est vrai, de l'œil droit. Quoi qu'il en soit, mes amis ont tué un joli sanglier. Nous le regardons à la lueur des chandelles, couché sur le flanc; il a des petits yeux méchants qui paraissent encore nous regarder. Une femme l'a injurié et injurie même sa mère. Un enfant lui donne un coup de matraque. On va l'enterrer, ce porc immonde dont tout croyant refuse de se repaître. Il faut tout le dévouement d'Aissaoui à ma personne pour consentir à en détacher un jambon à mon usage, avant l'inhumation du reste... Mais qu'il serait donc intéressant de chasser dans cette forêt du Mezbel... avec un bon fusil.

XXIV

La guelaa de Djemina
Probable erreur judiciaire
Visions sahariennes
Ain Chebora, future station thermale

— Mon vieux Katakrer, ouvre l'œil, hein! et le bon. Tâche de découvrir un mechoui à l'horizon et ne le rate pas.

— Katakrer ia sidi.

Car jusqu'ici, il est peu fertile en méchouis, l'horizon. Il y a plus de hallouf que de kebch (1).

— Ia sidi Kata...

— C'est bon, c'est bon.

Ainsi nous quittons le Mezbel. Mes halles dressent l'oreille pour entendre des bêlements. Or, on n'entend que le vent dans les pins; sur le sol, on voit des traces des dîners des chacals, qui se nourrissent — faute de grives — du bois et des baies rouges de l'arrar.

Les heures passent sans qu'on s'en rende compte. Le repris de justice, seul, a de l'entrain,

(1) Hallouf, porc; Kebch, mouton.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

tantôt en croupe sur le mulet du deira, il va, le brave homme, avec un courage que pourrait lui envier un prix Monthyon... Les halles, avec les bagages et la tente, ont gagné, par la voie la plus directe, Ain Chebora où je compte être ce soir. Nous faisons, nous, un grand crochet vers le sud. Il n'y a avec moi que Hachani, Aissaoui et l'ancien cheikh.

Le défilé s'élargit jusqu'à être un cirque toujours aride, pierreux, jaune et gris; quelques murs s'élèvent, peu distincts sur la hauteur : c'est Tadjemout; pas de village, rien que ces maussades bâtiments de pierres mal taillées. On s'arrête à la guelaa; le gardien est très étonné de voir des êtres humains. Il n'a rien à nous vendre, rien...

On s'en va. Il faut maintenant descendre pour gagner le fond du cirque, une pente dallée excellemment aménagée pour un tobogan. Au fond du cirque, il y a un oued sans eau. Mais nous avons le rafraîchissement pour la vue, de voir trois petits champs de maïs.

Des défilés encore, absurdes, sinistres sous ces nappes de lumière torride. On éprouve la réverbération des parois qu'on côtoie; on ne sent plus rien, on devient une chose sans pensée, trimballée sur un mulet, allant par les à travers n'importe quoi vers les n'importe où... On est en même temps dans une grande sérénité d'esprit, car on serait empêché d'évoquer son percepteur des contributions, son propriétaire, ses domestiques européens, tous ces gens qui, à l'ordinaire, vous empoisonnent la vie. On va, on va,

à moitié cuit, à moitié évaporé, détaché fibre à fibre, par le soleil, des contingences terrestres...

— Vois-tu Djemina? demande le guide.

— Djemina? Non, je ne vois pas.

Je cherche, en effet, dans la direction qu'il m'indique, la silhouette qui m'est familière des villages en escalier sur une déclivité; mais il me montre à notre droite un mur de rochers à pic. C'est pourtant bien cela qu'il me désigne. Alors, je vois mieux. Ce mur est partagé horizontalement par des stratifications et, au long de quelques-unes d'entre elles, on voit des points noirs. Ce sont les portes et fenêtres, mieux : les portes-fenêtres des maisons de Djemina.

C'est chimérique, c'est fou, invraisemblable. Mais il y a mieux. Nous approchons de ce mur et nous voyons que nous en sommes séparés par le lit de l'oued. Or, cet oued s'est enfoncé dans le mur, en a contourné et détaché une immense partie. Il y a ainsi un bloc isolé, aux parois verticales, séparé du mur par l'oued, par un abîme et, sur ce bloc, tout en haut, on voit de menues maisonnettes : la guelaa de Djemina.

— Mais comment se hisse-t-on là-haut?

— Tu vas voir, dit le cheikh.

Nous sommes en bas du mur, nez en l'air. Il crie :

— Ia rajel! — Hé! l'homme...

Il crie inutilement. Personne ne répond. Le gardien de la guelaa est parti faire une promenade dans les environs. Nous crions tous ensemble. Il serait difficile de conjecturer que le con-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

cierge est dans l'escalier. Cette guelaa a été louée pour la saison par la Belle au Bois dormant... Mais, question déjà posée, comment est-elle montée là-haut?

— Tu ne vois pas?

— Je ne sais, dis-je, pour quelle cause je ne distingue pas très bien.

C'est pourtant bien simple. Il y a là-haut, au bout d'une perche, une poulie (c'est petit, petit, vu d'en bas) à quoi doit s'enrouler une corde où est suspendu un panier. Ce panier, c'est l'ascenseur.

— Ça va — façon de parler — pour descendre. Mais pour remonter?

Un mulet sur le sol tire la corde libre et hisse ainsi le visiteur.

Mais aujourd'hui, c'est un fait, il n'y a personne.

Le spectacle cesse de n'être qu'étonnant. Il devient beau quand on pénètre dans la gorge de l'oued entre la falaise du « village » et le bloc de la guelaa.

D'abord, on croirait qu'une arche rejoint la falaise au bloc. Mais non, cette arche enjambe bien l'oued, mais du côté du bloc elle n'est supportée que par un pilier carré à demi renversé. Et la gorge est pleine de débris, ce pilier, cette arche, cet abîme, ces murs vertigineux, le spectacle dépasse l'imagination. Samson, Hercule, les dieux en qui les hommes ont incarné la force, ces titans, les géants du premier jour sont venus essayer leurs biceps et leurs poings ici. Ils ont construit des temples en guise de jeux et les ont

démolis. Fantaisies qu'on n'ose attribuer à la mère nature, si fantaisiste qu'on l'ait parfois surprise. Et, là-haut, entre les murs, le ciel n'est qu'une étroite coulée de lumière bleue... Mes compagnons qui m'ont précédé au pied du grand mur, n'ont plus l'air que de petits nains blancs.

— Aissaoui, donne-moi mon déjeuner.

Je pourrais vivre très longtemps, je me souviendrai toujours de l'envie que j'eus d'étrangler un homme quand ce Kantari me répondit avec calme :

— Déjeuner? L'y en a pas.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Déjeuner, l'y en a pas. Il est parti avec les bagages.

— Nom d'un... Je t'avais dit d'emporter ce qu'il fallait pour midi. Et le vin?

— L'y en a pas.

Les convenances m'obligent à remplacer la suite du dialogue par une série de points.

. . . . . .

Les grandes âmes se révèlent dans les circonstances tragiques. L'ancien cheikh, le candidat au bagne, le gibier de potence, le repris de justice, s'est levé. Il a ôté ses sandales, mis une ceinture qui lui permet de relever sa gandourah plus haut que ses genoux et il ôte sa culotte, le tout avec une dignité simple, qui m'empêche de le questionner sur sa demi-nudification.

Il s'en va résolument au mur de la guelaa. Déjà il est au sommet d'un tas de blocs éboulés et c'est si vaste, cette cathédrale, qu'il est tout

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

petit. Il va vers une fente noire presque verticale entre la paroi maîtresse et une faille un peu décollée. Il y disparaît... Deux minutes, et je vois ses jambes et sa tête à dix mètres plus haut. C'est une « cheminée » par où, des mains et des genoux, il s'élève.

Non seulement il risque sa vie, mais il me révèle le secret du roi Iabdas, secret qui fut surpris d'ailleurs par un soldat du patrice Solomon, qui, par ce chemin, s'éleva à la guelaa où le roi berbère cachait ses trésors et ses femmes. Depuis ce temps (539 de J.-C.) bien d'autres ont suivi.

Le grimpeur reparaît tout là-haut. Il n'est plus qu'un petit insecte blanc. En mon honneur. il ajoute une variante au tour de force réglementaire. Il aurait pu atteindre, paraît-il, la plate-forme par un trou à l'intérieur de la cheminée. Lui, il vient à l'extérieur, s'agrippe au rebord par les mains, fait un rétablissement. Un fracas... Il tombe... Non, ce sont des pierres qu'il a décrochées. D'abord elles tombent verticalement, parallèlement à la paroi; mais elles ricochent sur les blocs amoncelés au bas et, traversant toute la gorge, passent entre nous comme des balles. Là-haut, l'homme a disparu...

Dix minutes après, il sortait de la cheminée, de la fente du mur au-dessus de l'éboulis et ce n'était pour lui qu'un jeu de nous rejoindre, de déposer un paquet à mes pieds et de remettre son pantalon avec la simplicité d'un héros. Ce repris de justice, que j'environnerai désormais de la plus vive considération, me rapportait de

la guelaa — quel citoyen chaste et continent en aurait fait autant? — du miel et de beaux épis neufs de maïs (je parierais qu'il a été victime d'une erreur judiciaire) et cela constitua les éléments d'un déjeuner, arrosé de l'eau de l'oued, vraiment rustique. L'épi de maïs grillé dans la braise ardente est appréciable. Je regrettai seulement l'absence de sel.

. . . . . .

De Djemina à Ain Chebora nous allions vers le nord-est, aguichés par l'affirmation qu'il y avait une source à Tadjine. Je commence à la comprendre, la hantise de l'eau fraîche. Je n'ai pourtant pas soif; j'ai de l'eau, pas très bonne, j'en ai à satiété. Mais on boit énormément, Européen aussi bien qu'indigène, et on n'en souffre pas du tout.

Encore ces défilés arides... ces parois brûlantes de pierre ou d'argile... L'ancien cheikh nous quitte après nous avoir confiés à un indigène découvert non sans peine. Je lui marque une vive gratitude pour le repas de midi. Peut-être devrais-je lui faire un peu de morale, en vue de l'avenir; mais je sais que cela le ferait rire — et l'auditoire aussi. Et puis je commence à croire qu'il est victime d'une des grandes erreurs du siècle...

Notre route (il n'y a ni sentier, ni piste) s'élève progressivement sur des croupes sinueuses de montagnes. Derrière nous, les montagnes meurent, allongées comme de grands fauves paresseux dans le Sahara. Et nous retournant,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

nous découvrons le Sahara, le Sahara qui bout entre l'Ahmar Khaddou sombre et le Chechar lumineux, le Sahara sous une brume qui est rouge et grise, où il y a du feu et de l'azur, avec la trace sombre des oasis. Les montagnes sont incandescentes. On devine un foyer formidable sous sa vapeur qui est peut-être celle des oueds évaporés. C'est d'une magnificence terrible dans un silence mortel. C'est surhumain. Dans cette température, sous ces flammes du ciel, sur cette terre qui brûle, je ne suis qu'un atome étonné de vivre encore. Je vois bien que tout le monde a fui. Je suis « terriblement » seul. On a fui la grande fureur silencieuse du désert, fureur plus accentuée ici à l'assaut des monts qui veulent l'arrêter, dans les gorges qui la canalisent, que dans la plaine elle-même; car c'est ici la lutte du vent, du sable, du feu, contre la terre, contre l'eau, contre l'arbre... Je regarde vers le Nord. Apparemment le désert est vainqueur car, de ce côté, les monts sont stériles et nus; mais je sais que leurs autres parois sont vertes et ombragées, je sais qu'au long des oueds pauvres et héroïques, une végétation maigre se faufile.

Je sais; mais je ne vois pas. Je bois du feu, devant cette stérilité splendide, cette nudité de la terre qui n'est plus que lumière et flammes, avec, dans des éblouissements rapides, tous les jeux de la palette... terre maudite et d'une beauté qui écrase, ces mêmes boues séchées, ces argiles coulées, ces pierres sèches, ces poussières maussades, tout cela qui fait au long de ma route

la désolation et la laideur, vit, vibre dans un féroce enthousiasme, sous l'appel du soleil. Je crois que la terre va éclater, va flamber... Fête dont je puis être la victime — soit! — dont je suis un rare témoin; je n'ai guère connu d'ivresse semblable, et cela vaut qu'on supporte la soif et la chaleur. Voir du haut des montagnes translucides, de topaze brûlées et de rubis, voir le désert qui brûle, sous un voile où on devine des flammes, dont on attend la trouée folle, l'élan multiple, serpentin et rageur, vers le ciel rageur dans sa sombre colère bleue!...

Que le désert du Biskra d'hiver avec son azur bénévole, son clair horizon pour jeune fille sentimentale, ou vieille dame férue de romances sur le vieux cheikh (malheur à qui le touche!) ou l'aigle royal qui passe me paraîtra insipide et fade dans son accueil bienveillant à tous les rastas du monde...

Que tu es donc plus beau dans ta haine concentrée, sous tes voiles de flamme et de fumée, Sahara hostile aux hommes, aux arbres, Sahara des nomades aux yeux de braise, des rêveurs, des éternels errants, de ceux qui boivent le feu et la liberté! Qui donc irait les chercher, les réglementer, pendant ces jours torrides, les hors la loi, les insoumis? Que tu es plus beau dans ta haine, expirant ton souffle qui consume, monarque féroce, calme, parce que si sûr de sa puissance tueuse.

Le chehili! c'est le vent qui s'élève de là-bas et passe en grandes ondes alternées; les unes sont brûlantes; les autres paraissent fraîches; mais

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

on sent que tout ce que l'on touche ensuite brûle. Le Sahara l'a corrodé et mordu...

. . . . . .

Cette vision du Sahara, du haut des balcons de l'Aures, est pour moi l'essentiel souvenir de ces vagabondages.

La montagne d'où je l'eus se nomme djebel el Hammam... Elle nous réservait d'autres émotions, entre autres de devoir contourner un cirque dont les parois de boue grise, séchée, presque droites, ne présentaient à nos mulets — mettons à cinquante mètres du sommet et deux cents mètres de la base — qu'un passage étroit de quelques centimètres, passage qui, à un moment, se trouve constitué par des dalles lisses et inclinées du mauvais côté. Cela paraît durer près d'une heure dans le paysage le plus sordidement triste qu'on puisse imaginer; c'est tout le contraste de ce sud aurasien où tantôt la maussaderie nue de la terre s'aggrave du souvenir des merveilles récentes — et le contraire...

A Tadjine on a l'étonnement de trouver une guelaa misérable et pas de village, pas une maison éparse. Des chiens nous font accueil. Ils semblent être les seuls vivants dans ce paysage ardent de montagnes et de ravins à l'infini. Nous finissons par découvrir une petite fille jolie et farouche, tremblante comme une gazelle devant le roumi; elle met sa main devant sa figure et regarde sournoisement entre ses doigts. C'est une petite reine sauvage par ses vêtements en loques et ses bijoux. Elle consent à nous apporter de

l'eau fraîche et, pendant que nous buvons, elle s'accroupit et nous regarde de ses yeux qui brillent. Inutile d'ailleurs de demander des renseignements sur la route à suivre pour aller à Ain Chebora. Il faut continuer au hasard, à la boussole. Les cartes sont insuffisantes car les pistes qui y sont indiquées changent constamment.

Après une interminable descente, voici enfin l'oued Guechtane. C'est la réunion des oueds Fedallah et Cheurfa. Dans cet oued, large lit de pierres, il y a cette chose admirable : de l'eau. Cette eau, en s'évaporant, laisse bien des traces salines. Qu'importe! c'est beau, de l'eau, et il y a, dans les terrains alluvionnaires, quelques champs de maïs, de la verdure, des palmiers, des mûriers, des arbres. Médiocre paradis dans ce grand ravin pierreux, mais réapparition de ces miracles de la terre, des arbres, de l'eau qui court.

Nous traversons l'oued après nous être un instant agenouillés sur ses bords. L'eau est salée; qu'importe! Nous escaladons le ravin d'un de ses affluents. C'est terreux, c'est gris, c'est sinistre et cela sent les œufs pourris. Ain Chebora où nous atteignons réserve aux amateurs futurs de balnéation sulfureuse des joies remarquables.

En attendant le casino, c'est une petite barque sur un étroit plateau. Un gardien y vit à moitié mort de faim et rongé de fièvre. On a dressé là ma tente; on a mis auprès d'elle une guerba — c'est de l'eau de l'oued — suspendue à un trépied de bâtons. Je retrouve mes bagages et

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Louis XI — je suis revenu dans son douar — qui surveille la cuisson du méchoui... Le feu brille dans la nuit qui tombe. Aissaoui regarde ce méchoui avec dédain et déclare :

— C'est un chat...

De fait, après le déjeuner, miel et maïs de midi, je me ruerai un peu rudement sur ce mouton — ou ce chat.

— Ia Katakrer, espérons que demain tu trouveras un mouton pour faire un mechoui pour toi, vraiment pour toi.

— Katakrer ia sidi, louange à Dieu! dit, la main sur le cœur, cette fleur de politesse qui vit le ventre creux depuis tantôt une semaine dans l'espoir de bien manger un jour.

Louis XI regarde son chat qui rissole à la broche. On lui voit une sorte de contentement intérieur comme s'il avait repris la Bourgogne au duc Charles.

XXV

Ouldja. — Le vent de l'enfer
Dons des pauvres. - Kheirane et ses marabouts

Ce n'était rien, la « route » de Tadjemout à Djemina, celle de Djemina à Ain Chabora. La chaleur qui m'entrait dans les poumons n'était qu'une brise légère. Je sais, maintenant — je tenais à le savoir — ce qu'est le Chehili en été, dans les régions de l'Algérie où il règne.

Louis XI nous avait prévenus...

— Tu tiens à aller à Ouldja. Il y fait trop chaud; il y a des moustiques. Reviens plutôt à Sidi Ali.

On se quitte à la lueur des chandelles, sur ce plateau étroit d'Ain Chabora qui domine le sinistre ravin.

— Allons! au revoir, Louis XI, besselama, très content de toi!...

Tout mon sabir y passe.

Et nous dévalons dans la nuit (que les mules se débrouillent!) les pentes où glissent les pierres. Aissaoui me dit :

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Monsieur, le cheikh a pris la bouteille et la boîte que vous m'aviez promises.

C'est vrai, je l'ai vu, Louis XI a caché sous son burnous une bouteille vide et une boîte abandonnées sur qui le Kantari avait jeté son dévolu.

C'est avec de l'ordre et en évitant les gaspillages qu'on gère le mieux les petits douars et les grands royaumes.

Après des heures de ravin en ravin, en voici un plus large que les autres et, dans ce ravin, comme un lac, une tache sombre, allongée, une oasis, des palmiers... toute la végétation saharienne. Vue d'en haut, bourg en gradins, au-dessus du lac de palmes, Ouldja produit l'illusion habituelle d'une cité. Ce n'est qu'un amas de maisons cubiques de boue; mais, oh! l'ombre des palmiers! mais traverser un oued! entendre le flic flac des mulets dans l'eau! Le bruit de l'eau si perdue pourtant dans ce large lit de cailloux blancs et roulés est, à lui seul, un délice. Et cette ombre parmi la colonnade des palmiers! pourtant elle est chaude; il fait même plus chaud sous les palmiers car l'air n'y circule plus; mais c'est de l'ombre, c'est un refuge contre la grande lumière cruelle. A peine libérés, les mulets ont couru à l'oued. Ils s'immobilisent longuement, les narines dans l'eau. Nous nous sommes étendus sur la terre et c'est un effroi de constater que tout ce qu'on touche est brûlant. Oui, les vêtements, le tronc des arbres, une pierre, cela brûle; une seule chose fraîche : le corps humain.

On le sent en se glissant la main sous la chemise, sur la poitrine. Il y a là une excellente machine frigorifique qui fonctionne et produit du trente-six, trente-sept degrés. Mais combien de temps pourrait-elle fonctionner?

Etrange illusion. Quand un peu de vent s'élève, on respire mieux; on croit qu'il fait plus frais et c'est pourtant ce vent qui nous corrode. Qui donc a laissé ouverte la porte de l'enfer?

Puis le vent s'apaise. Je ferme les yeux. Je croise les mains, et c'est l'ombre qui est aussi brûlante... Personne dans l'oasis, personne, tout le monde a fui. Un halles s'est rendu au village; nous avons entendu sa voix lointaine. Aucune autre ne lui a répondu. Et cela, par ces colonnades écailleuses des palmiers, donne à ces jardins enchantés une grandeur terrible. On se sent à une vigile de catastrophe. Qui approche? Quel ennemi? Le feu... La débandade des réfugiés a déjà empli les routes et s'est enfoncée derrière les multiples horizons du nord.

Ma pauvre suite escomptait trouver de la galette, des dattes, voire du kouskous... Ils n'ont rien. Je ne leur offrirai même pas de mes conserves. Ils refuseraient, avec cette méfiance de la graisse de porc, où ils mettent, j'en suis sûr, de l'orgueil... L'eau de l'oued est bien plus que tiède. Mon vin, c'est du vin chaud. D'ailleurs, il y a un désastre dans mes provisions : du chocolat fondu, du beurre mué en huile, sur une bouteille d'élixir dentifrice un cachet de cire s'est liquéfié...

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Eh bien! cela vaut la peine d'être vu et vécu, aller ainsi près du courroux des choses, si près qu'il semble qu'on atteigne à la limite de la résistance humaine. On sent même que le corps s'adapte aux circonstances. La grande sécheresse épargne l'anémie résultant d'une abondante sudation. J'ai parfois plus souffert de températures bien moindres dans le nord humide et cette grande torpeur qui me baigne dans ce jardin de féerie a sa volupté morbide. Je suis tout près du néant.

Voici que paraît, sortant des figuiers, le gardien de l'oasis. Il était dans la montagne; il nous a vus venir; il est accouru; il nous cherche depuis dans la palmeraie. Ils sont quatre ou cinq — les autres arrivent ensuite, seuls hôtes d'Ouldja. Grâce à eux, ma caravane est un peu ravitaillée.

Vers le soir, ils nous indiquent un jardin au bord de l'oued qui est, disent-ils, l'endroit le plus frais d'Ouldja. Mais, avec la nuit, commence une musique incessante et furibonde de moustiques, de tout petits moustiques invisibles, des phlébotomes féroces, presque imperceptibles. Il me faut laisser ma tente ouverte, m'étendre — oh! les draps brûlants — m'entourer la tête et la figure de mon chèche (on croirait qu'on l'a chauffé au four), ne plus bouger, comme une bête malade, un chien qui a peur de l'orage et pressent les grands cataclysmes...

Mais qui dirait la splendeur du jardin où j'attends l'aube, quand mes gens y allument un grand feu, quand la voûte des palmiers a des

revers d'or et les troncs des écailles de cuivre rouge, quand les fleurs des lauriers-roses s'allument comme de douces étoiles et que, tout autour de nous, enfermés dans une clairière de lumière, l'ombre est plus dense. Ce feu, ce feu joyeux satisfait ma raison, je crois; il légitime la température; il me libère de l'épouvante de la chaleur obscure. Il ne doit pas y avoir de flammes dans l'enfer; on doit y cuire dans l'obscurité. S'il y a des flammes, l'inventeur de ce lieu de supplices a été au-dessous de sa férocité.

. . . . . .

L'aube allait paraître. J'ai prononcé le mot libérateur : « Nous n'irons pas à Khanga Sidi Nadji », c'est-à-dire que nous ne descendrons pas vers le Sud et le Sahara où, d'ailleurs, il fait moins chaud parce que les villages ne sont pas encaissés dans des gorges, si bien qu'ils restent en grande partie habités. J'ai voulu affronter le Chehili. C'est fait. Maintenant, nous allons vers le nord et déjà je crois respirer l'air frais des cols du Chelia et boire ton eau si claire, Ain el Kebche!

En nous quittant, les pauvres gardiens d'Ouldja qui m'ont mené aux limites de leur decheria, m'ont fait un petit discours :

— Nous sommes pauvres; nous n'avons pu te donner que ce que nous avions...

J'avais voulu les payer, pour du miel, des dattes, du kouskous... Ils avaient refusé. J'insiste une fois de plus; ils refusent.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Va avec le salut! Que ton voyage soit béni! Que ta route soit heureuse!

— Je vous remercie. Vous avez pratiqué l'hospitalité comme de vrais croyants.

— Tu es content. Louange à Dieu!

Et ils sont rentrés dans leur solitude torride. Le soleil surgissait, vif comme un jeune homme, au-dessus des monts. Je les ai regardés disparaître derrière les palmiers. Je ne sais pourquoi ils me donnaient un incomparable exemple de la misère et de la dignité humaine.

Vers le nord, nous remontons la vallée de l'oued el Arab — le dernier à l'est des oueds aurasiens — vers le nord! Il me semble qu'il fait déjà moins chaud. Ce n'est pas, d'ailleurs, une illusion. On me le dira un peu partout, car nous allons retrouver des villages habités. Vers le nord! vers le vent frais et vers les sources!

Et pourtant une dernière fois je me retourne, du haut d'une colline, vers le Sahara, dernière apparition bien furtive de l'océan de vapeur sous qui roulent des flammes. Je me retourne et j'ai un regret.

La piste ne suit pas le cours de l'oued. Elle contourne certaines collines qui l'encaissent; mais on revoit fréquemment la gorge aride, le lit de cailloux blancs et ronds. Puis, elle rejoint la rivière à un large cirque et c'est Chebla. Déjà la végétation est plus variée qu'à Ouldja, le palmier moins nombreux et il n'y a pas que sous son abri que poussent les céréales. Près de Chebla, l'oued el Arab remplit en aval d'un barrage naturel un plein bassin qui était une tentation

trop vive. Je n'ai pas pu résister au désir d'y nager et d'y trouver une profondeur qui me permettrait — sensation bien rare — de me laisser couler à fond.

On quitte encore l'oued el Arab qui fait une boucle, pour le retrouver à Kheirane. C'est le gros bourg avec la decheira et des palmiers, mais disséminés. Ce n'est plus la palmeraie saharienne; dans la dépression de l'oued il y a des jardins et, en amont et en aval, des jardins et des champs de céréales. Du côté des jardins opposés à la decheria, quelques bâtiments avec une coupole, une maison neuve qu'on construit. C'est la zaouïa... Je défonce, pour passer, le mur d'un jardin, je m'étends sous un figuier aux branches laiteuses, à l'ombre bleue.

Le colonel de Lartigue a écrit : Le chef actuel (de la zaouïa de Kheirane), Si Lazhari, est le fils de Si Abd el Hafid, c'est-à-dire de celui qui nous livra combat à Seriana. Ce fut le marabout de Kheirane qui prêcha la guerre sainte en 1849; le chef de la succursale de Timmermasine fomenta celle de 1859. Ce fut un mokhaddem de cette confrérie qui souleva l'Aures en 1879...

Un cortège m'arrive dont tous les membres, l'un après l'autre, escaladent le petit mur de pierre. En tête, le personnage principal, longs cheveux blonds, barbe en collier, pâle, longues paupières tombantes, tête engoncée sur un cou trop court, il ressemble, malgré la chechia, à Catulle Mendès. Avec cela, des manières onctueuses, sacerdotales. Il est vêtu d'une simple gandourah en soie de Chine qui laisse voir la

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

manche d'un vêtement noir à passementeries avec petits boutons d'or... Pas de doute, c'est le marabout et, à côté de lui, il y a son frère, un grand jeune homme à moustache naissante, robuste, je dirais l'air sportif — si cela ne contrastait avec le turban et la robe blanche et... la profession de marabout. Derrière ces protagonistes, marchent, deux par deux, des éphèbes dont les chèches légers partiellement déroulés flottent sur les épaules comme des voiles. Ils sont adolescents, jolis garçons et sérieux comme à la procession. Ils portent, non sans solennité, des objets divers : cafetière, plateau, des fruits, des noix. L'un d'eux tient une pince à sucre.

C'est très joli; mais je regarde avec mécontentement le kebir qui fait un geste d'impuissance.

Paupières baissées, face pâle, tête inclinée, en frottant l'une contre l'autre ses mains épiscopales, le marabout me harangue. Je me suis levé de mon tapis. Réponse brève, par interprète :

— Hachani, remercie le marabout. Dis-lui que je lui suis très reconnaissant de tous ces compliments — et j'ai entendu qu'il m'offrait une diffa —; dis-lui que c'est une règle pour moi de ne rien accepter, de n'aller chez personne...

Hachani traduit et, surprise, je vois le marabout comme dans une extase d'allégresse, lever au ciel ses paumes et sa tête sur son cou trop court. Il émet des aunes d' « amdoullah... »

— Hachani! qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qui le prend?

— Il dit (Hachani traduit) : Louange à Dieu!

Ce seigneur ne veut aller chez personne, ne recevoir rien de personne. Mais il veut bien venir chez moi qui suis son serviteur et un pauvre marabout, puisqu'il est dans mon jardin et accepte l'ombre de mes arbres...

Son jardin, ses arbres? Etait-ce un coup monté? Je suis chez ce marabout suspect. Le kebir a disparu. Que faire? Et les éphèbes aux voiles flottants, disposaient le café, le miel, des gâteaux... Sous les feuillages bas où il faut se baisser, où tout est tavelé de soleil et d'ombre bleue, les évolutions de ces formes blanches ont un air d'opéra. Que faire? Hachani conclut un peu vite :

— Il accepte chez toi parce que tu es marabout.

Parce que tu es marabout. Jolie raison! Enfin j'ai accepté le café. J'ai réussi à esquiver le repas de midi. Je n'ai pu éviter le repas du soir.

Il fut servi sur cette petite place proche la zaouïa que j'avais voulu éviter le matin et devant ma tente, à ma demande. Le marabout cadet, d'air sportif, prit place seul à table. L'autre dirigea, depuis son couvent jusqu'à nous, l'ordre des plats et la marche des hiératiques éphèbes. Mon personnel était accroupi en rond à quelques mètres de ma table et nos plats auxquels nous touchions à peine — il y en avait beaucoup — passaient directement de chez nous à chez eux.

Le marabout en chef s'assit avec son frère et moi pour le café. La conversation fut à peu près nulle. Leurs grandeurs maraboutiques s'éton-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

naient qu'un Européen se risquât en ce pays, l'été. Ils interrogeaient Hachani pour savoir comment je supportais ces fatigues. Hachani, très fier, m'attribuait une résistance prodigieuse. Ici encore, je remarquais le crédit que vaut au roumi la vigueur corporelle. Puis, on parla du pays. Je citais des noms, des altitudes de montagnes, des villages et ils s'étonnaient (j'avais étudié la carte toute l'après-midi).

— Tu connais notre pays mieux que nous.

Ils s'émerveillèrent quand je leur dis que je savais où était dans la montagne la source la plus proche. C'est que je songeais à cette source, condamné que j'étais depuis des jours aux eaux des oueds qui avaient rendu malade un des halles.

Et j'obtenais l'admiration de ces saints personnages naïfs — ou roublards. Puis on parla du beylik, de la France.

— Tu diras au sidi gouverneur que nous sommes ses enfants. Ce serait un jour béni, le plus beau jour, s'il venait à Kheirane dans notre zaouïa...

On parla de la guerre, des Allemands. Il paraît qu'il y en eut un qui passa par ici il y a un an ou deux. « Il sentait plus mauvais qu'un juif », dit le jeune marabout...

Lentement, pour que je comprenne, l'aîné dit :

— On peut obéir aux Français; on ne peut pas obéir aux Allemands. Les Français sont un peuple noble.

Au moins, la flatterie est ingénieuse. Je rétorque que la noblesse arabe est indiscutable;

qu'Arabes et Français loyalement associés feraient de belles choses!

Face morte, paupières baissées, le marabout dit :

— S'il plaît à Dieu!

Puis, il fit un rot et dit : Amdoullah...

Les étoiles s'allumaient presque toutes ensemble. La vallée, ses jardins, sa decheria et le djebel Chechar dont la masse s'estompe et se rétrécit dans l'ombre, tout se fond dans le noir et des chiens commencent des abois qui ne finiront qu'au jour.

Il y a longtemps que j'ai renoncé à sonder les mystères des cervelles maraboutiques et je m'en vais sous ma tente où, jusqu'à l'aube, je me tiendrai sur la défensive contre les moustiques de Kheirane.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XXVI

Le Djebel Chechar. — Kef Ichmerzoui
Voix dans la montagne. — Le méchoui

Une des caractéristiques de ces voyages dans l'Aures ce sont les transitions si rapides qu'elles imposent et il ne faut pas pour cela aller du nord au sud de la région, des hautes altitudes où noyers, poiriers, pommiers, peuplent les jardins jusqu'au fond des gorges sahariennes — si proches — où règne, exclusif, le palmier, — rien d'autre ne pouvant verdir qu'à son ombre. De Ouldja à Kheirane (quinze kilomètres à vol d'oiseau), j'ai apprécié d'heureux changements. Maintenant que nous montons au djebel Chechar, l'air fraîchit de minute en minute.

Une bonne route muletière — oh! surprise, — mais qu'explique l'importance topographique du mont, profitant des épaulements de plus en plus élevés, nous hisse d'une façon régulière dans cet air qui s'allège et se purifie régulièrement et voici, à l'horizon du nord, les dômes du djebel Chelia. Voici les sommets familiers, le Hammam, le ras Berdoun, l'Ahmar Khaddou, voici l'Aures que je possède comme s'il était mon jardin, toutes ces vallées qui se déversent vers le

Sahara, terre labourée de quatre coups de poignard et dont les blessures béent au soleil du sud, sang qui s'écoule vers le sable altéré... En si peu de distance, la vie fraîche et chantante comme des sources, la vie de la terre se fane et brûle.

Il faut qu'aujourd'hui j'offre à mes gens, le mouton complet, cuit « en mechoui » que je leur ai promis.

Il faut d'abord contourner le Chechar pour atteindre aux hauts plateaux. Un ravin nous donne l'impression rassénérante des hautes altitudes. On croit entendre des bêlements.

Puis c'est le haut plateau, nu sous le soleil, avec la caresse du vent. Nous allons au Kef Ichmerzoul, le plus haut sommet du Chechar, et l'Aures déroule encore sa magnificence devant nous. Mais le panorama est limité au nord et nord-ouest par des sommets aussi hauts ou plus hauts que nous, Chelia, ras Berdoun, Mahmel...

Et maintenant, cherchons le lieu du campement, la source, le méchoui.

Mais il n'y a ni source ni méchoui...

Nous descendons, nous remontons. Nous voici dans une gorge. Je me tais; je suis mécontent; tout le monde se tait. Je soupçonne des manœuvres pour que les halles n'aient pas le régal promis. Songez donc quelle distance sépare ceux qui sont attachés à ma personne et ceux qui ne sont là que pour les mulets. Eh bien! tant pis!...

D'en haut d'une des parois de la gorge, une voix s'élève. Qu'est-ce que cet homme blanc? Qu'est-ce qu'il veut?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Il nous crie, dit Hachani, qu'où nous allons il n'y a plus de source, plus rien.

— Ça m'est égal.

L'homme, point blanc, crie. Je n'écoute pas. Autres cris, autres points blancs en face de l'autre. Cette fois, on m'avertit que le cheikh du djebel Chechar me cherche.

— Dis-lui que je vais « par là » droit devant moi. Que le cheikh suive...

Rageur, j'entraîne mon monde dans ce mont facétieux où les méchoui ne bêlent bien que pour mieux s'évaporer comme des nuages. Tout de même, il serait trop décevant pour mes gens de ne pas avoir enfin aujourd'hui ce que je leur ai promis.

Nous remontons. Revoici un plateau, nu, illimité. Ses bords lointains doivent descendre dans des abîmes d'azur. Un galop derrière nous... c'est le cheikh. Il vient, à bonds furieux, sur une belle jument aux harnachements brodés. Il l'arrête net près de moi qu'il atteint en quelques foulées. Brusque, il saute à terre. Ah! le beau cheikh, la grave figure de proie et de passion, avec un nez busqué, le teint mat, les yeux un peu injectés de sang... Nous aurions pu croire qu'il venait nous égorger... Non, il m'assure de son profond respect. Mais son ton est d'un chef, cassant quand il parle à sa suite qui l'a rejoint, encore brusque quand il me parle :

— Où vas-tu? Je suis à tes ordres.

J'ai pris une décision :

— Je campe ici.

— Il n'y a pas d'eau.

— Tu en enverras chercher.

— Bien...

— Je veux un mouton.

— Bien.

Il donne des ordres. Il ordonne qu'on aille emplir des guerbas aux sources et qu'on vienne monter sa guitoun près de ma tente. Il regarde enfin; il daigne regarder mes gens qui baisent le bord de son burnous. Il semble penser que cinquante coups de bâton sur le râble de chacun de ces gaillards ferait très bien. Je ne sais d'où a surgi la guitoun — la tente basse de sombre étoffe de felidj rayée brune et noire — qu'on lui a dressée en quelques minutes; ni non plus d'où a surgi ce grand mouton à cornes qu'un grand diable tient dans ses bras comme un enfant turbulent.

— Est-ce qu'il te convient, celui-ci?

Voilà une situation délicate. Depuis des jours, derrière le pal et les dents de Katakrer que la faim aiguise également, je vais, réclamant aux échos de l'Aures, un mouton que je veux mettre en pièces... Le voilà, ce mouton; j'ai envie de demander qu'on le traite avec douceur et qu'on le congédie poliment après l'avoir bien nourri. Mais les yeux et les mâchoires qui le cernent...? et puis, il a l'air bête.

L'arrêt est prononcé...

— Oui, il me convient... C'est bien.

Ah! ce ne fut pas long; je n'eus pas le temps de m'éloigner. Jeté à terre, culbuté, tenu par six paires de mains, avec des têtes ardentes sur lui,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

le mouton a la gorge tranchée... bismillah (1). Je ne sais d'où vient le couteau, ou plutôt si, je sais. Ils ont tous, plus ou moins cachés, des bou-saadi (2) qui coupent comme des rasoirs et leur servent d'ailleurs aussi de rasoirs.

Or, voici le cheikh. Il tient à la main le prix du sang, du sang du mouton que je lui ai fait tenir et il est très ennuyé. Pourquoi veux-je payer ce mouton? Il a tantôt demandé à mon deira ce que j'étais, quel personnage je faisais dans le monde. Hachani, question d'amour-propre, a terriblement enflé mon importance et le cheikh vient me rapporter mes deux douros. Il est trop heureux de me recevoir. Je suis envoyé par le gouverneur, je l'affligerais en voulant lui donner de l'argent. Je lui explique :

Si le mouton avait été pour moi, j'aurais accepté son cadeau; mais c'est pour mes halles...

Le cheikh ne comprend pas; mais là pas du tout comment, voulant faire des largesses, je ne les fasse pas au détriment d'un autre. Je suis en contravention avec tous les usages indigènes; je dois avoir une forte prévention contre lui. Je brusque :

— C'est bon, tu es très aimable, je suis content de toi, mais en voilà assez. Garde les deux douros.

Il est perplexe, avec de l'inquiétude dans ses yeux terribles.

Cependant le mouton a changé à vue d'œil.

(1) Bismillah, au nom de dieu, formule de l'égorgement.
(2) Couteaux faits à Bou-saada.

Il a eu affaire à des experts. Ce n'est plus maintenant qu'une vague forme de viande dépouillée et la perche de Katakrer a enfin trouvé le fourreau attendu. Malheureusement pour les âmes sensibles, cette perche qui traverse le mouton de bout en bout lui sort par la bouche. Il a l'air de la serrer avec des dents désabusées et ses yeux conservent la stupéfaction de cette aventure. Porté droit, le pal avec sa proie entourée des bourreaux s'en va vers le bûcher...

Quand tout est prêt, on m'avertit. C'est très simple, le menu du dîner que j'offre à ma suite : un mouton, rien de plus. Comme boisson, il y a près de nous une guerba gonflée, suspendue à trois bâtons en tréteau, l'air d'une grosse bête noyée et ballonnée. On y boit par un court roseau qui sort à une de ses extrémités. Le mouton, toujours embroché, est déposé entre deux tas de pierres qui soutiennent la broche et, bismillah! j'attaque...

Nous sommes accroupis, cheikh compris et inquiet d'être chez lui mon invité, tout autour de cette proie.

— Katakrer, bon appétit!

— Merci ô monseigneur!

Cette fois, c'est toute la troupe en chœur qui s'est exclamée, et les mains agripent, déchirent le mouton. C'est chaud et on se brûle. D'abord on ne réussit qu'à décoller des morceaux de peau dorée, puis les bou saadi fouillent la chair. Comme nous sommes dix, il y a des invités qui

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

restent debout derrière le cheikh et moi qui nous faisons face et de la viande disparaît au-dessus, derrière moi. C'est une belle scène de carnage. J'imagine qu'on voit cela dans les îles océaniennes. Le mouton y est peut-être remplacé par un clergyman anglais; mais les yeux ne sont pas plus féroces, les dents plus aiguës. Je dois dire que, parfois, certain de mes invités, particulièrement heureux dans son dépeçage, m'offre un morceau choisi. Les mains sont poisseuses; l'odeur de la viande pénètre les vêtements. On ne parle pas, on mange.

Ces gens avaient très faim. Ils ont dévoré avidement; ils ne sont pas tombés dans la goinfrerie. Ce fut évidemment une belle heure, manger le meilleur d'un mouton! ils y pensaient depuis des jours, comme, jadis, le Kantari pensait aux danseuses de l'oued Abdi. Leur imagination développait, au jour de disette, le thème du méchoui. Et maintenant que le méchoui n'est plus, ils en parleront comme d'une heure de félicité intense, prodigieuse, inoubliable. Ils raconteront à leurs amis ce banquet offert par le roumi et, de nouveau, la belle imagination indigène dorera le souvenir.

Je dis : le méchoui n'est plus. Pourtant, il restait encore, quoique amaigri. Toujours sur sa matraque, il fut porté aux gens du cheikh; mais on voyait sa carcasse comme celle d'une pièce de feu d'artifice qui a lancé ses derniers feux. Des gens du cheikh, il alla à un autre groupe. Des chiens emportèrent des os polis à force d'avoir été rongés par des dents humaines. Trois heures

plus tôt, le mouton bêlait dans la montagne. Ah! que les joies de ce monde sont brèves.

Et maintenant mes compagnons dorment, — louanges à Dieu! — inertes et repus, dans leurs loques. Un des plus jeunes, celui qui a le plus mangé, joue sur le jowak l'air d'un chant de Khenchela. Ses compagnons du même âge se réveillent et l'un s'accoude et dit les paroles: Lali, lali, ia, guediguedou... Ils sont ivres de viande.

Je suis avec lui, je suis du même âge, je suis comme ses chaînes, il est une clef et moi une petite caisse.

A sa main est une rose et la rose ne veut pas fleurir; mais le sabre fait ce qu'il veut.

Hier, je l'ai vu, je jure que je l'ai rencontré; que les rêves sont menteurs qui disaient que sa guitoun était détruite.

La brebis noire est dans le pré et elle bêle. Mon ami, on dit qu'il est arrivé.

C'est un chant d'orgue, un peu confus, mais distingué.

Le lendemain, le cheikh m'a prêté un cheval. Il m'accompagnait sur sa jument, toujours préoccupé de ce problème singulier : « Pourquoi le roumi n'a-t-il pas, sinon exigé, au moins accepté, de faire largesse à mes dépens... »

Nous avons vu deux jeunes chameaux qui mangeaient de l'herbe et qui allongeaient leurs cous pour nous regarder avec une insolence naïve... Le cheikh m'a dit :

— Ils sont à moi.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

— Ils sont beaux, ai-je dit poliment. Pourquoi ai-je ajouté : c'est bon à manger.

Le cheikh, déjà tirait un couteau et enjambait le dossier de sa selle.

— Hé! Hachani, qu'est-ce qu'il va faire?

— Il veut en égorger un pour te l'offrir en méchoui.

Ce cheikh, assurément, me croyait venu de ce temps où on servait des bœufs entiers « sur des plats d'or » et je n'eus que le temps de l'arrêter à la mode du Seigneur quand Abraham s'apprêtait à méchouiser son Isaac.

Le cheikh aux yeux sombres se remit en selle, de plus en plus hanté par le problème : « Pourquoi ce roumi ne veut-il pas m'exploiter? » Il en eut, au rocher de Kef Ali en Nass, une brusquerie inquiète digne de sa figure de proie. Ce rocher est la seconde cime du Chechar et domine la vallée de l'oued el Arab. Fronçant les sourcils, le cheikh, de là-haut, regardait son pays de montagnes. Sa silhouette drapée se découpait sur le ciel. Il avait l'air menaçant d'un vautour. C'est peut-être un très brave homme, très doux, un peu timide.

Peut-être, car le soir, dans la lande où je rejoignais ma tente avec lui, au trot de nos chevaux, il s'arrêtait brusquement — c'était sa manière — et il me montrait un petit tas de pierres — une g'mirah — et me disait :

— Cela a été fait par un officier français qui est venu faire la carte du pays. Il est mort. Tout le monde l'aimait beaucoup.

Ainsi les indigènes avaient respecté ces petits mémoriaux funèbres inconsciemment élevés à son propre souvenir par un homme dont le travail et la pensée m'avaient guidé ces jours derniers puisque j'ai utilisé la carte dressée par lui.

J'ai demandé son nom. Le cheikh ne savait plus; mais un kébir le gardait écrit en quelque coin. Il me le fit lire : Lieutenant R. C. Le lieutenant R. C. fut un de mes amis de collège. Il mourut noyé dans l'oued el Arab en prenant un bain à Chebla précisément à l'endroit où je m'étais baigné quelques jours auparavant et où mon deira éprouvait pour moi des craintes presque superstitieuses.

Emouvante coïncidence. J'avais connu R. C. enfant, jeune homme, d'une réserve charmante, d'un naturel affectueux, avec des dons de travail et de compréhension. Puis il s'était dirigé vers l'armée où le passé de tous les siens le conviait, vers la grandeur désirée et la servitude consentie, âme disciplinée d'un fils de soldat.

Et sur la carte de l'Aures, ces petites lignes noires qui me donnaient partiellement la clef du dédale, c'était cette main d'ancien ami qui les avait tracées.

Le souvenir du lieutenant R. C. embrume d'un crêpe les paysages dorés que mes regards ont emportés du djebel Chechar.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

XXVII

Le Ramadan. — La route du retour

Des hommes se sont attardés, groupes plastiques, silhouettes sculpturales, seuls ou en groupe, se découpant sur le ciel du crépuscule. Ils regardaient vers l'ouest et, peu après la disparition du soleil, ils se sont dispersés. Ils avaient vu... Malgré leurs indications, j'ai eu, moi, de la peine à voir la lune se noyer derrière l'horizon, mince, si mince croissant d'or, dans le sillage du soleil, la nouvelle lune, la lune du ramadan...

Désormais, jusqu'à la lune nouvelle, tout bon musulman s'abstiendra de boire et de manger pendant le jour, — tant qu'on pourra distinguer un fil noir d'un fil gris. Et voilà qui met fin à mon vagabondage. Ce carême d'Islam est féroce, surtout quand il survient pendant la saison la plus chaude; ne pas manger, ne pas boire, surtout, quel supplice extravagant, pour ces hommes qui doivent me suivre tout le jour, dresser ma tente, chercher de l'eau, faire d'interminables courses à pied, sans avoir le repos de la sieste méridienne à laquelle je suis rebelle! Ainsi l'Islam me les

reprend; l'Islam sépare violemment des croyants de ce roumi. Je leur ai demandé à chacun : « Faites-vous le ramadan? »

Ils le font tous. Hachani me fait cette concession de chercher des prétextes d'intérêt; les halles disent qu'ils ne font que suivre un usage. Aissaoui fera le ramadan. Il ne sait pas pourquoi. Il dit : « Moi faire ramadan » avec un plissement têtu de son front sans pensée, un assombrissement de ses yeux sombres. Et le halles qui fume de l'arrar (1) dans un os, a jeté au vent cet instrument de dissipation; et celui qui a l'air d'un diplomate méridional, avec sa barbe en palissandre, et veut être « champêtre » (2), m'a dit qu'il mangerait tant qu'on voudrait, mais la nuit.

Tout cela ne fait pas mon affaire. Nous rentrons.

Nous descendons du djebel Chechar, remontons un de ses affluents à peu près anonymes, allant au nord, vers un de ses influents plus importants, Mellagou. En deux jours nous serons à Ain el Kebche. Il s'agit de traverser à l'est cette vaste région boisée que nous avons, en venant, traversée à l'ouest. A l'est comme à l'ouest, elle ressemble à elle-même, l'immuable, chaude et aromatique forêt de pins où les oueds à sec, encombrés de pierrailles blanches, contiennent les routes. Cela doit être passionnant pour le chasseur, le poète, l'amateur de camping. Je suis

(1) Ecorce de genévrier séchée et mise en poudre.
(2) Garde champêtre.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

un peu blasé; j'irai vite. Nous nous attardons cependant dans une clairière. Je mange et mes gens me regardent manger. Je bois, ils me regardent boire. Ils ne mangent ni ne boivent. C'est le ramadan. Aucun d'eux, sauf un, ne fait ses prières. Aucun d'eux ne pratique les ablutions rituelles. J'aurais pu croire les chaouias plus libérés de l'Islam; or, ils vont souffrir cruellement pour l'Islam.

Ils s'étendent et dorment : qui dort dîne, en Afrique comme en Europe.

Quand ils se furent reposés, nous nous remîmes en route.

Nous débouchâmes de la forêt, sur la plaine de l'oued Mellagou, très large défilé où les sombres touffes d'alfa aux fleurs blondes faisaient une jungle charmante. Devant nous se défilaient en massif architectural et lointains les dômes du Chelia. A droite, les monts — djebel Bezzaize, djebel Aoures — disjoints les uns des autres, ne formaient plus de ces blocs, de ce tout, de ces chaînes sans fin qui caractérisent l'Aures; mais, posés distinctement sur la plaine, avec, chacun, leur personnalité, ils marquaient nettement la limite de cette région que ma « mission » m'imposait d'explorer.

Et c'était pour moi une nouveauté reposante au regard, qu'une plaine. Si plans fussent-ils, les hauts plateaux du Chechar étaient autre chose de beau, de fier, de solitaire. La plaine du Mellagou, doucement exotique sous son inondation d'alfa, était comme caressée de toutes les houpettes de toutes ses touffes d'herbe qui montaient au poitrail des mules.

Nous avons dû y camper. Le soir tombait et nous n'atteindrions pas Bou Hammama, la seule decheria sur notre route. Nous nous approchâmes des gourbis d'une mechta anonyme et la tente fut dressée. Malheureusement, ces gourbis, quand on y alla voir, n'étaient que ruines et ruines abandonnées. Mes gens me rapportèrent qu'ils avaient aperçu un petit champ d'orge; mais personne n'était là pour les autoriser à en cueillir. Eux ils avaient quelque kesra, de l'eau de l'oued; mais les bêtes... Je fis des gestes évasifs d'impuissance. D'ailleurs, la nuit déjà nous enveloppait — on ne reconnaissait plus le fil noir du fil gris. Le fin croissant de l'Islam, en cristal divin, flottait sur la mer bleue fleurie d'étoiles du ciel algérien. Mes musulmans se hâtaient de rompre le jeûne du ramadan.

D'ailleurs, je les sens, nullement hostiles mais plus loin de moi, depuis ce ramadan. Eux et moi nous sommes repris par nos origines, par nos dieux. Il y a entre eux et moi des questions insolubles, des barrières insurmontables. Il y a l'Islam dont le fanatisme les a pétris, peut-être à leur insu, et qui les tient pour des siècles. Je les quitterai avec joie demain. Ils sont d'une humanité embryonnaire. Je ne puis rien pour eux, volontaires dupes de cette religion faite pour excuser la fainéantise et favoriser le rêve sans fin, de cette religion qui, une fois par an, anémie leurs corps profondément pour qu'ils demeurent plus sûrement sa proie.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Et je me suis endormi sur ces pensées, de mauvaise humeur. Un scorpion m'a réveillé — un scorpion, du moins, je crois. J'ai fait un bond d'épouvante. J'ai fait jouer ma lampe électrique de poche et j'ai vu... un crabe. Un vrai crabe, comme s'il était de Boulogne ou de Brest. Que faisait cet animal dans la plaine du Mellagou? Attendait-il le retour de la lointaine marée qui l'avait apporté dans ces régions?

Me trouvant éveillé, je regarde un instant par l'interstice des rideaux de ma tente. D'un côté, il y a Aissaoui étendu qui dort. De l'autre, il y a Katakrer qui ne dort pas. Non, il ne dort pas et je ne l'ai reconnu que parce qu'il est accroupi. Il parle à mi-voix. Il se lève, très droit — je comprends qu'il fait sa prière — il est tourné vers l'est; il se prosterne. C'est très beau dans la nuit d'étoiles. La lune est disparue. Mais quelle ferveur chez ce Katakrer. Il y a des effusions dans sa voix. Je ne le savais pas si dévot. Est-ce l'effet du ramadan? Que je voudrais entendre ce qu'il dit à Allah! Pourvu qu'il ne lui parle pas en chaouia! Je vais me glisser sous la toile de ma tente.

Des ombres s'approchent, surgissent de la nuit... C'est vrai, les deira et les halles étaient absents. Où étaient-ils? Vers quelle expédition nocturne avaient-ils fui?

Les voici près de ma tente. Ils vont sans bruit. Ils ont les bras chargés d'orge, d'orge volée. Ils ont volé de l'orge pour leurs mulets, pour mon mulet. Katakrer prie toujours. Il ne se relève que pour se reprosterner. C'est un saint homme.

XXVIII

Paroles au maître de la tente

J'écris dans « ma maison » d'Ain el Kebche. Au dehors, il neige des sauterelles. C'est un spectacle merveilleux. On croirait une pluie de fleurs; c'est navrant... Les « légions de Dieu » s'acharnent depuis des jours sur des champs de maïs dont le tapis se contourne au loin devant moi dans la perspective de la vallée. J'entends le grêle son de chaudrons sur lesquels on tape, procédé employé par les indigènes pour effrayer des insectes — qui n'entendent pas, qui n'ont pas d'oreilles. Mais ils tiennent à cet usage et ils emploient une partie de leur main-d'œuvre si rare, si précieuse, en ce péril, à taper sur des chaudrons. Le jour s'obscurcit; c'est une tempête de sauterelles, avec des rafales, des tourbillons silencieux. On entend les « bidouns » (1) plus fiévreux dans la vallée. N'allez pas conseiller à ces braves gens une autre méthode de chasser la djérade. Ils souriraient et continueraient.

(1) Bidoun : bidon, chaudron, mot emprunté au français et donné à quantité d'objets usuels.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Je suis rentré sous une impression sinistre. J'ai campé — dernière étape — à Bouhammama, village caché derrière un talus, dans un ravin d'un affluent de l'oued Mellagou. Des indigènes sont venus assister à monter ma tente et, quand j'y pénètre, j'ai reculé d'horreur. Elle exhalait l'odeur de morts ou plutôt de mourants qui agonisent de faim et de soif (je précise pour ceux qui ont des souvenirs d'hôpitaux). A un moment donné, je ne sais pourquoi, mon deira, nerveux, surexcité, a frappé un indigène, presque un vieillard aux yeux vitreux. Dix fois, des rixes ont failli s'élever. Le cheikh, d'une pâleur de cire, faisait des efforts impuissants pour me rendre de menus services : c'est le ramadan.

. . . . . .

Je me dis : pourquoi interviendrais-je? Ces gens ont le droit de vivre à leur guise, de taper sur des bidons et de faire le ramadan. Ils sont si beaux, leurs superstitions sont si pittoresques... Je reviens d'un voyage enchanté, non seulement dans l'espace mais dans le temps. Même s'ils ont d'autres morales que la nôtre, ces cheikh, au langage fleuri, magnifiques, concussionnaires, grands seigneurs, dépouillant le fellah qui les baise à l'épaule, ces femmes qui dansent et se donnent dans les bosquets, ces enfants aux yeux compromis, les marabouts onctueux, les nomades farouches, ces instruments agricoles rudimentaires, ces gourbis, ces loques multicolores, ces draperies splendides et pouilleuses, c'est un spectacle qu'on ne peut, qu'on ne doit pas détruire.

Eh bien! si, il mourra et qu'il meure! Je le regretterai, je regretterai le désordre antique et pittoresque — je sais bien que je n'ai pu trouver de joie dans le désordre que par contraste avec l'ordre que je connais — je le regretterai avec les peintres, les poètes, les artistes, les blasés de l'Europe. Mais nous irons plus loin. Le monde est grand et nous avons des siècles devant nous avant que l'ordre règne partout.

Qu'il meure! ce spectacle, spécialement dans cette part de l'Algérie, ce bloc de montagne, île farouche au-dessus des flots de la civilisation. Voici les routes, voici le touriste, agent insupportable et bienfaisant. Il y a des écoles dans l'oued Abdi, où existent tant de gros villages; il y en aura demain à Arris, T'Kout... et, sinon les Français, les Algériens connaîtront cet Aures que, pas différents en cela des conquérants précédents, nous avons oublié.

L'ordre français, c'est, en Algérie, comme une source obstinée. Il y a de la boue et du sable qui la boivent, des rocs qui la détournent de son cours. Mais l'eau sourd toujours.

L'esprit que la France a ranimé là-bas, c'est l'esprit même qui animait Rome, mais fleuri de pitié. Il sera peut-être fatal aux grands, aux violents. Il sera propice aux petits. Des mille et un tableautins forcenés de la vie indigène, il fera une fresque harmonieuse.

Non point que je préconise les méthodes d'un Vincent de Paul. Je préconiserai plutôt un système paternel, provisoirement, avec la bonté essentielle, mais la verge et — frémissez — je ne

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

m'effraie pas de l'arbitraire, je suis d'accord en cela avec l'indigène.

Si le pittoresque de l'Islam disparaît, je sais que nous avons d'autres beautés à révéler. Nous sommes le peuple des cathédrales, des forêts de hêtres, de Racine, des aéroplanes et de la douceur de vivre. Après des années d'Algérie, je préfère la stricte élégance d'une selle anglaise, la correction d'un complet sportif à la magnificence d'une selle arabe et d'un burnous, les vêtements faits pour vivre et agir à ceux faits pour rêver, dormir... mourir. Et puis si les Arabes ont droit à ce qu'on respecte *leur* Islam puisqu'ils l'ont fait, il n'en peut être de même des Berbères. Mais nos pères ont été frappés d'abdelkadérisme. L'horizon algérien a été encombré pour eux par le fastueux émir autour de qui un peuple de burnous giroie et s'envole dans le tumulte d'une fantasia sans fin.

Pouvait-on discerner derrière cette fête de bruits et de couleur, le Kabyle, le chaouia, terreux, obstinés, écrasés depuis des siècles ou cachés dans les monts, mais agrippés solidement à ce sol qu'ils n'ont cessé de faire fructifier.

L'auteur de l'*Histoire de l'Algérie septentrionale* (1), M. Ernest Mercier, débute ainsi dans sa préface :

« Arrivé en Algérie, il y a trente-quatre ans, lancé alors au milieu d'une population que tout le monde considérait comme arabe, ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus les éléments

(1) Paris, Leroux, éditeur, 1888.

divers la composant : Berbères-Arabes et Berbères arabisés. »

Quand donc on a eu découvert l'Algérie, il a fallu découvrir les Berbères. On dit que l'Aures et ses chaouias sont encore à découvrir... Assurément, ils ne sont pas dans un état de civilisation très avancée; mais qu'on réussisse à en envoyer en France collaborer à la moisson ainsi qu'on fait des Kabyles, leurs progrès seront rapides.

Et si l'Islam les perdait, ce serait justice. L'Islam s'est imposé à eux par la force. Les Aurasiens ont cherché longtemps à se dérober aux religions par les schismes; ils furent schismatiques et hérétiques tant qu'ils purent. « Le donatisme représentait la résistance au gouvernement étranger. Ils se firent donatistes parce que leurs maîtres étaient catholiques, comme plus tard après avoir embrassé l'Islam, ils se firent ouahbites parce que leurs maîtres étaient orthodoxes » (1). Mais nous ne leur imposerons pas de religions nouvelles.

Sans prétendre élucider un de ces problèmes de race à jamais obscurs, nous pouvons croire que, sans les vandales et les Arabes, les Berbères seraient nos émules en civilisation et, qu'avant nous, peut-être, ils auraient fait progresser cette liberté dont ils étaient jaloux et qu'ils défendaient les uns contre les autres en négligeant leur ennemi de l'extérieur.

(1) Le P. Mesnage : *Le Christianisme en Afrique*. (Alger, Jourdan 1914.)

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Fautes que d'autres ont commises... Les Berbères ont expié... Ils sont les derniers des captifs que les Pères de la Merci venaient racheter en Algérie. Si jamais conquête était légitimée, ce serait celle qui remettrait un peuple dans son héritage, dans sa famille, dans son passé, dans une tradition que dix siècles n'ont pu prescrire.

Mais, et les Arabes que deviendraient-ils?

On commence à dire tout bas qu'il n'y en a pas, qu'il n'y en a plus... tous Berbères. Cela a l'air d'une facétie. C'est dit par des gens sérieux.

. . . . . .

J'écris dans ma maison d'Ain el Kebche; je vois, à quelques kilomètres dans la vallée, le village d'El Hammam où éclata la dernière en date (1879) des grandes insurrections algériennes. Dès la déclaration de guerre de 1914, des regards inquiets se portèrent vers cette citadelle massive et compliquée de l'Aures. Une forte colonne armée y fit une démonstration. Cela passa, venant de Medina que je vois, à El Hammam que je vois aussi, et s'en alla dans les défilés...

Un de mes halles, tantôt, est venu me voir. Je croyais qu'il voulait être cheikh, garde-champêtre, ou décoré du Nicham Iftikar. Il avait l'intention de se joindre à un groupe expédié pour faire la moisson en France.

S'il est parti (sait-on jamais avec ces gens dont la cervelle anémiée par la misère est empoisonnée des billevesées islamiques), si j'ai envoyé une paire de bons bras dans les champs de la Beauce, s'il revient de France un jour un Berbère qui haussera les épaules devant les folies du ramadan, je n'aurai pas perdu mon temps en vagabondant trois mois dans l'Aures.

J'aurai un peu contribué à l'avènement de l'ordre français...

L'autre jour, un orage m'a surpris dans les défilés du Chelia. J'ai mis mon cheval au trot jusqu'à une tente — et déjà mes cavaliers écartaient les chiens à coups de pierres — où j'ai demandé l'hospitalité d'un instant.

Accroupi sur une natte, sous la tente basse, j'ai vu déposer devant moi, des noix, des dattes, de la kesra et du leben. Les gens entassés là-dessous s'empressaient sans vain mot à me faire accueil; même les femmes qui, chargées de la guerba, affublées de haillons, ont encore l'air de reines en esclavage.

La pluie cessant, je m'apprêtai au départ. Je regardai autour de moi et je demandai le maître de la tente. On m'amena un adolescent d'une quinzaine d'années. Je le remerciai de son accueil. Nous échangeâmes le salut arabe et les religieux souhaits d'usage.

Mais je m'étonnais de sa jeunesse.

Un vieillard me dit : « C'est mon fils aîné; c'est lui le maître de la tente... »

Déjà ce vieillard avait transmis le flambeau à son successeur, pauvre petit flambeau, lumignon, à peine!... Mais il avait raison, puisque lui, vieillard, ne pouvait plus désirer que le paradis après le grand sommeil.

Ah! jeune maître de la tente, aux yeux de Berbère, mourras-tu ? ta génération mourra-

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

t-elle avant que nous ayons eu le temps de causer ensemble?

Il a raison, ton père. C'est à toi que le roumi, que l'étranger (est-il si étranger?) peut, doit parler...

Sais-tu l'histoire des tiens, petit Berbère. En ton pays, je n'entends chanter que la gloire d'Allah et du prophète; je vois la trace du sloughi d'Ali aux rochers d'Elkantara, la trace des éperons d'Abdallah aux flancs du djebel Azereg. J'ai entendu un conteur public, sur le marché, narrer la grande conquête de Sidi Okba...

Je voudrais, moi, te conter, ô maître de la tente! l'histoire fulgurante de la Kahena... Je voudrais la voir raconter sur les marchés à tes parents, aux tiens, à ceux de demain, surtout aux jeunes maîtres des tentes, dont l'avenir, comme une pâle étoile, s'allume dans les yeux clairs.

XXIX

Julia Dona

Sur la route du retour, du chemin de fer de Batna à Constantine, on voit le Medracen.

Cette région des Sebkha est d'une beauté gracieuse en sa monotonie. L'eau y est, par les purs matins, diaphane comme l'air; l'air et l'eau y ont des candeurs cristallines, et des guirlandes d'oiseaux, blancs comme des cordons de fleurs, se détachent du ciel et parent la terre ou s'abattent sur l'eau qui reflète leur vol. L'horizon est immatériel; les montagnes ne sont que des rêves; on vit dans l'irréel; l'eau reflète le ciel bleu; le ciel est translucide comme l'eau...

Le Medracen n'a pas la situation heureuse du Tombeau de la Chrétienne dont l'énigme sollicite de tous les points de l'horizon le promeneur de la Mitidja et du Sahel d'Alger. Il est sur un monticule, pourtant. C'est, sur une base cylindrique, haute, ornée de colonnes, une calotte conique, à degrés. Le tout, très large par rapport à la hauteur, a une apparence massive,

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

trapue, qui semble mieux vous expliquer la résistance du monument au temps. Ce monument est berbère, avec une décoration punique et grecque et il est un tombeau.

Tombeau de qui? D'un roi, assurément, d'un roi puissant dont l'esprit et l'orgueil anonymes survivent en cette pierraille qui vit passer les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Français, et qui est Berbère.

Tombeau de qui? De Syphax, disent les uns. De Massinissa, disent les autres. Mais peut-être sont-ils également hypnotisés par de grands noms... V. Duruy dit : « Medracen ou tombeau des rois de Numidie. — Meddres, nom patronymique de la famille de Massinissa, les cendres du vainqueur de Thapsus y furent probablement portées... »

Massinissa... Il nous faut recréer des dieux et des rois de notre choix. J'adopte le nom de Massinissa pour le prononcer au seuil du Medracen. Jeune homme, allié de Carthage en Espagne, il comprit Rome et devint l'allié de Rome. Il l'était encore quand, octogénaire, il chargeait l'ennemi sur un cheval ardent. Il avait fait crouler Carthage par les Romains et lui-même se serait chargé de détruire la ville punique que ses conquêtes avaient encerclée.

Il avait ces haines et ces jalousies de Berbères, éternisées jusqu'à nous dans les querelles de çofs — c'est ainsi qu'il haïssait Syphax —; il stupéfiait son peuple par sa résistance à la

fatigue, à la faim, à la soif. Il était magnifique, voluptueux et sans besoins. Il avait cette dureté, cette sévérité à laquelle l'autochtone d'Afrique reconnaît un maître.

Maître de l'Afrique du Nord, il fut le grand roi berbère...

Certes, il devait beaucoup à Rome et Rome lui devait beaucoup; mais peut-être avait-il vu dans la force de Rome, la seule promesse de vie pour son peuple changeant; peut-être voulait-il rallier son peuple à une civilisation supérieure celle-ci étant digne en elle-même, par ses méthodes et par ses garanties de durée.

Je voudrais bien aussi, ô maître de la tente! qu'on te racontât l'histoire de Massinissa...

. . . . . .

J'arrive à Constantine et, allant à pied, passant sur le grand pont viaduc qui, de ses multiples arches, traverse le Rhummel et écrase le quartier indigène, je reconnais la capitale de Massinissa. Voilà Cirta, voilà la grande ville berbère, cette dégringolade de maisons, de toits, de ruelles, de nids de cigognes, qui s'arrête au bord de la paroi à pic du Rhummel. Cette ville sur un abîme, cette ville qui a le goût de l'abîme, n'est là qu'une guelaa où se conservait le trésor des trésors. Ces gens de Cirta qui n'ont pas le vertige en se penchant à leur fenêtre quand un à pic de cent cinquante mètres prolonge leur maison, sont bien les parents des gens de Djemina.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Figure de proie et d'orgueil, père d'un enfant de quatre ans, Massinissa mourut à quatre-vingt-dix ans, dans son sérail.

Il était entré un jour en conquérant dans cette même ville prise à Syphax, et la belle Sophonisbe, la femme de son rival, l'avait accueilli au seuil du palais. L'ardent Berbère l'avait aimée; mais Rome veillait, elle exigeait Sophonisbe à qui Massinissa envoyait du poison et il ne livrait qu'un cadavre.

Sombre histoire, à laquelle on rêve à Cirta...

. . . . . .

Mais dans ce séjour à Constantine, je ressens l'infinie tristesse qui émane des choses finies. Finies l'exploration, la mission. Evanoui dans quel lointain! le pays si vieux, si neuf où, lentement, passèrent mon cheval et mon mulet, où ma tente fit une tache blanche éphémère à l'orée des bois, sur le tapis des vallées. La vie, ma vie me chasse de mon Aures; et me voici dans la ville rectilinéaire, avec ses usages impérieux, ses gendarmes, ses lois, sa mode. J'ai horreur de cela... Air brûlant des sommets, atmosphère redoutée de l'Européen, pente vertigineuse des monts, au moins vous m'apprîtes vos mystérieuses beautés. Pourquoi ai-je connu vos charmes secrets si je devais si tôt les quitter?

Et le voyageur submergé dans sa tristesse fait un effort d'intelligente récapitulation. Si son cœur se déchire, qu'au moins pour le consoler sa compréhension soit satisfaite.

Les montagnes dans leur frénésie cahotique la plus singulière et la plaine dans son assoupissement le plus triomphal, l'Aures et le Sahara, ont, tour à tour, subjugué son imagination. Jamais le voyageur n'avait passé par de tels contrastes; mais s'il lui fallut accoutumer son regard à ces changements prodigieux, son esprit et sa pensée furent eux-mêmes sollicités dans les sens les plus divers. Peut-être mieux que sur le Forum même, ou parmi les débris du Colisée, il a connu la grandeur de Rome en passant par ces ruines des cités romaines qui disent encore une civilisation si ordonnée, si sage, si sûre d'elle-même et de son éternité. Un débris d'aqueduc sous lequel un pâtre tire de sa flûte kabyle une monotone mélopée, voilà qui révèle l'immensité de l'œuvre impériale. Les hommes l'ont détruite et le temps a rongé les marbres comme les chèvres rongent la montagne, mais ce silencieux chaouïa aux sandales d'alfa, au front fier, aux regards durs, qui passe de son pas sûr, avec son bâton, sa courte tunique, ses jambes nues, n'est-ce pas un Romain qui s'ignore, un *Civis romanus* humilié qui s'attarde dans les débris de l'héritage? S'en doute-t-il parfois? Comme l'autre que voici, cet homme blond qui, dans ses yeux plus doux, garde le rêve celtique; ou celui-ci, Vandale, Numide, Romain, Phénicien, Berbère, qui sont-ils ces hommes qui vivent dans la montagne et qui tiennent à la terre, à leur terre, avec des repaires parfois inaccessibles, comme s'ils attendaient, pour se montrer, qu'une grande tempête fût passée?

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Le pas de l'Arabe est furtif sur le sable où le vent l'efface comme les traces de son troupeau; l'Arabe paraît encore toujours en marche vers l'illusoire horizon. Pourquoi planterait-il un arbre? Pourquoi laisserait-il tomber la sueur de son front sur le sol aride?

Mais le montagnard aurasien, comme son frère kabyle, est sûr du temps. Il défriche. Il sème. Quels trésors de souvenirs qui s'ignorent recèle cet Aures qui ne nous a pas livré son énigme. Forteresse, dédale de forteresse où une âme s'est murée! Ses conquérants, il le fallait bien, l'ont traversée d'outre en outre, mais qu'avaient-ils le temps de voir? Un chef français qui se croyait au seuil de l'inconnu, sinon de l'enfer, retrouvait aux gorges de Tighanimine la marque lapidaire d'une légion romaine. Et les Byzantins et la Kahena et Sidi Okba et les Turcs, suscitateurs ou broyeurs d'une humanité, ont brassé peut-être mais non détruit une race dont les savants n'ont pas encore définitivement rédigé la fiche. Qu'importe! Moins de science laisse place à plus de rêve; et le chaos historique où l'esprit se noie correspond au chaos des montagnes où les pas s'égarent. Peut-être tout de même est-ce un jeu dangereux que ce tourbillon où se laisse prendre le penseur, plus dangereux que ces falaises à pic, ces torrents qui se perdent. comme effrayés par le proche soleil saharien, dans les anfractuosités obscures et ces cimes qui se dressent toujours après des cimes.

Or, voyageur, voici le signe du calme, de la paix, de la certitude...

C'est une statue romaine; on l'appelle Julia Dona et pour le moment je n'en veux rien savoir de plus. Mais c'est à Constantine qu'on l'a trouvée, où elle revoit la lumière pour qui elle fut créée.

Debout sur la base d'une colonne devenue son piédestal, au seuil d'une niche faite d'un arc en plein cintre — c'est ce que combina heureusement un ordonnateur de musée — Julia Dona, vêtue à la romaine, avec sa robe aux plis droits, est la face même de la sagesse, de la raison, du calme. J'entends bien, d'être un « antique » et d'être — mais pas trop — mutilée, elle paraît peut-être plus parfaite qu'elle ne l'est réellement. Mais elle a un beau geste; le grand voile qui encadre chastement sa figure l'enveloppe tout entière et sa main droite le ramène sur son épaule gauche. Le ramène-t-elle ou va-t-elle l'écarter pour se relever simplement, magnifiquement? A toi, voyageur, de choisir...

Constantine est une ville bien paradoxale. On comprend tout de suite pourquoi, au temps des pillages et des tueries, un tyran put s'y plaire, ou, des gens pacifiques s'y réfugier. C'est, disent les manuels, une presqu'île. De deux côtés, le précipice du Rhummel l'isole du monde, et du troisième elle se dresse au-dessus de la campagne en un à pic vertigineux.

Vertigineux... Il faudrait répéter trop souvent le même mot. Constantine est la ville du vertige. Des ponts font communiquer ce repaire avec la terre. Il en est un de solide qui a beau lancer sur l'abîme une des plus vastes arches du monde; il

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

donne l'impression de l'immuabilité. Au contraire, un autre, à cent soixante-quinze mètres du sol, se lance d'une rive à l'autre avec la rectitude du fil lancé par l'araignée d'un arbre à un arbre. Il pose pour l'irréel. A Constantine vous vous penchez sur un gouffre... Sachez que dans la mugissante horreur où plongent vos regards, il y a les ruines d'un pont romain. Maintenant, levez les yeux; il y a dans le ciel, non un arc-en-ciel, mais un pont sous qui l'immense campagne bleue fait, encadrée par la gorge, une émouvante tapisserie. Et il y a un boulevard de l'Abîme creusé dans le roc où il chemine par des ponts et des tunnels où, en s'accoudant à des balcons ou par des brèches dans la roche, on voit la plaine, infini tapis où l'humanité est microbienne. Beaucoup plus bas tournoient les vautours. Et il y a une ville indigène; ses cheminées sont couronnées de nids de cigognes dont le vol l'auréole sans cesse; et cette ville, cascade de toits aux tuiles rondes, aux murs bleuâtres, s'arrête au bord du gouffre où elle paraît devoir crouler...

Mais enfin, cette ville du vertige est une ville de fonctionnaires et de gens sages. Elle est importante, assez affairée; mais on ne voit pas bien quelle aubaine l'attend, sinon la visite des touristes et l'orgueil de donner son nom à une province de plus en plus prospère.

Ayant vénéré Julia Dona, je comprends un peu mieux Constantine. La dame romaine synthétise, madone ou matrone, toutes les noblesses et, comme la lampe au cœur mystérieux de la

cathédrale, elle vit son rêve immortel dans la cité chimérique qu'entoure le vol des grands oiseaux de proie. Constantine est une démonstration. Dans un pays tout neuf — ou tout renouvelé — elle dit l'orgueil, la science, la volonté français. Elle y met peut-être quelque ostentation; mais l'ostentation est bonne au début d'une grande œuvre.

On m'a dit qu'un président de la République, en visite, s'effara du faste de l'hôtel de ville constantinois et de la splendeur de robustes colonnes de marbre jaune. « Cela, dit-il, représente bien des centimes additionnels. »

L'auguste voyageur, s'il réfléchit ensuite, put se dire qu'un bourg provençal, parmi ses platanes, et sous son antique poussière, n'a pas le même devoir d'orgueil, d'ambition, qu'une ville neuve de la nouvelle Afrique française.

La France, disciple et héritière de Rome, ne peut se laisser écraser par le souvenir romain. Elle le doit à l'aïeule dont elle a repris la tâche séculairement interrompue.

Terrible leçon que la présence des ruines romaines. Cette campagne de Constantine est si belle dans ses vallonnements où, sous d'inextricables fourrés de verdure, chantent à jamais les ruisseaux. La paix des bosquets d'abord n'évoque pas les grands fantômes, ni les rois numides, ni la fédération chrétienne, Cirta colonie et Cirta qui devient Constantine, du nom de celui qui la ressuscite. L'indigène qui passe sur son ânon qui trottine n'est qu'un fantôme pittoresque mais sans trace durable. Or, voici, bien conservées, les

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

ruines sombres, symétriques d'un aqueduc enjambant prairies et jardins : Rome s'affirme...

Rome s'affirme dans ce jardin public qui est un musée lapidaire où la pierre garde à jamais les noms plébéiens de tant de Latins disparus après avoir marqué le sol de leur génie.

Rome s'affirme, mais voici la France qui s'affirme et tu peux, ô Julia Dona, écarter ton manteau et, déesse familière, ouvrir les bras à l'espoir qui se réalise. La France s'affirme dans ses ponts qui sont hardis à l'assaut du roc comme le furent ses soldats, dans ces routes blanches qu'on voit s'en aller dans la campagne et qui, bordées d'arbres, érigeront au-dessus du voyageur la route gothique infinie de la patrie des cathédrales. La France s'affirme dans ces collines boisées, car elle plante des arbres, elle! presque en même temps que son drapeau sur le rivage où elle débarque. Et je ne sais rien de plus émouvant que ces bois du djebel Ouach où des nappes d'eau encadrées d'herbes folles reflétaient sous les arbres et parmi les herbes des visions de Longchamps ou de Ville-d'Avray: un vrai peuple maître modèle à son image la terre qu'il maîtrise.

Les tailleurs de marbre et ceux qui marquent profondément le sol de leurs routes et les planteurs d'arbres sont revenus, Julia Dona! et peut-être si M. le Maire te fait visite lui souris-tu, quand il te soumet le rêve d'un pont ou d'un boulevard abyssal. Regarde, ô Romaine! ce qui est né autour de toi; tu le sais, non loin d'ici, c'est encore le chaos de la terre, la révolte des

torrents et la ruine des monts; mille débris d'une race se cherchent comme les tronçons d'un vers; des souvenirs se lèvent comme des fantômes et le grand vent du Sahara menace d'engloutir l'Histoire. Des poètes regretteront peut-être le désordre des choses et des gens où tout n'est que matière à rêverie infinie. Tu dis : « Je suis celle qu'on croyait morte et qui est revenue; le dieu se reconnaît à ce qu'il ressuscite : je suis ressuscitée. Ma main contient encore le voile du mystère; mais je vais l'écarter; il en neigera des étoiles.

« Rien n'a pu troubler mon invincible sérénité. Je suis celle contre qui s'insurgent les vandales de tout temps. Car j'ai combiné la liberté dans l'ordre et je n'ai pas peur que fleurisse l'individu dans la nation; c'est pourquoi me haïssent les esclaves, affamés de servitude pour eux-mêmes ou porteurs de chaînes pour les autres. Dans ce monde incertain avec les hommes irrésolus, c'est moi, moi seule, qui ai réussi à combiner la règle et la pitié, l'hygiène et la beauté, le travail et la hiérarchie, un ensemble de forces en route vers un meilleur devenir.

» Je n'ai pas peur des précipices non plus que des races qui s'insurgent, car j'ai la lumière et je ne perds qu'un instant la force. Qu'on s'éloigne de la loi, on y reviendra car les hommes sont faibles isolément. Et seuls, les poètes et les rois et les dieux peuvent amèrement chérir l'exil. J'avais ordonné cette terre, je l'avais aménagée pour l'hygiène, le labeur mesuré, la vie sociale. Une tempête de mille ans a tout détruit.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

» Mille ans! deux mille ans! qu'est-ce cela? Je suis la Patience sûre de son éternité. Vingt siècles de nuit n'ont pas altéré la beauté de mon front et le temps qui passa autour de mon lit inconnu n'a pu que me donner de plus en plus les caractères de la sainteté, de la vénérabilité. Que dis-tu? Des empires ont croulé? Vandales, Byzantins, Arabes ont passé. Ils sont morts. Je vivais; mon cœur battait dans l'ombre où parvenaient ce fracas de colonnes qui tombent et l'incessant piétinement de tant d'exodes d'hommes et de chevaux. Dans l'ombre, je souriais quand on me disait morte. Certes, les grandes choses que j'avais entreprises furent interrompues. Qu'importe! puisque, ressuscitée, je sais que j'ai l'immortalité. J'aurais appris plus tôt aux Berbères la clarté d'un texte, la marche vers un but, la précision d'un commandement comme je l'ai appris aux Gaulois. Massinissa qui fut mon serviteur adoptif, le pressentit. Le retard n'est rien. Le livre humain que j'ai écrit est plus durable que les codes sacrés des peuples que tu as vus. Il était avant eux; il mourra après eux. Travaillons, *laboremus*, le temps n'est rien. Le temps passé sans moi sera du temps précieux s'il a fait mieux comprendre ma force et ma vertu.

» Je renaîs, je parle, j'ordonne. Ceux qui m'ont arrachée à la nuit usent d'un langage qui ne m'est pas étranger. Je reconnais leurs méthodes; je les reconnais eux-mêmes; ils sont miens. N'as-tu pas vu les insignes des licteurs sur l'uniforme des modestes administrateurs, secs, précis, sachant diriger et comprendre, qui sont seuls dans

le bled de sable ou de rocs, parmi la foule moutonnée, oratoire et drapée.

» Regarde autour de toi, les ponts comme des arcs-en-ciel, les victoires ailées, l'empreinte du pas régulier des soldats, les aqueducs qui enjambent le désert sont la livrée que je donne à la terre et le signe de mon empire. Après cela, l'enfant et le vieillard peuvent dormir la nuit près de la fontaine sans redouter l'assassin; l'olivier peut grandir; la charrue peut ouvrir longuement le sol et la terre à l'infini peut se parer d'herbe sous les arbustes lourds de fruits d'or. Les arbres vêtiront la montagne et ménageront la vie durable de la source frêle.

» Voyageur! des hommes au cœur orageux peuvent ne point être séduits par moi dans leur sentimentalité; au moins ils ne me refuseront pas l'assentiment de leur raison. Pour moi j'entends de tous les points du ciel battre les ailes des victoires.

» La cité est reconstruite.

» J'attends, au cœur de la cité, ayant dans mon cœur à moi l'invincible certitude »...

Et le voyageur voyait la statue, vivante, radieuse, hors du cadre funéraire d'un musée... Peut-être était-ce le dieu nouveau et millénaire... Une image ancienne, sobre et simple, ordonnatrice d'ordre et de clarté, souvenir de l'aïeule romaine se dressant sur le plus haut sommet de l'Algérie, sur le dôme de la cathédrale aurasienne.

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Et les peuples de la plaine des sbakhs, les peuples blottis dans les ruines où les colonnes tremblent, comme les peuples des longues vallées vers l'immuable mer bleue de sables éternellement mouvants, tournés vers le dôme qu'aigrette une âme solaire, savent que deux mille ans ne sont qu'une éclipse.

Table des Matières

	Pages
PREFACE	I
CHAP. I[er]. — Biskra — Le chèche — Le hennah . .	1
II. — Les gorges de M'chounèche et l'Ahmar Khaddou — La sandale Chaouïa .	17
III. — El Kantara — Les archers de Palmyre et leurs successeurs — Le puits vénérable — La porte et le balcon du désert	25
IV. — Les Beni Ferah — Réception solennelle — L'ami du gouverneur — L'olivier — Le Romain	32
V. — Vers le Paradis — Cherif — Aissaouï — Menaa ou le miracle des eaux — Opus romanum — Opus gallicum .	42
VI. — La route enchantée	57
VII. — Djemorah et ses fresques — Au clair de la lune — Une conquête du Roumi	67
VIII. — L'Aures — Le drame de l'Aures . . .	73
IX. — Maafa et Guitoun	83
X. — Chabet el Kebir — Le cheikh aux sourcils terribles — De Tagoust à Chir — Réception des délégations — Femmes à la fontaine	92
XI. — La Reine	107
XII. — La vallée de la joie — L'orgie . . .	114
XIII. — Lendemain de fête — Les gorges de Tighanimine — Un Arabe de grande tente	127
XIV. — Le cheikh aux yeux bleus — La gorge de Roufi — La guelaa	138

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Pages

CHAP. XV. — Adieu à l'Ahmar Khaddou — Arris, capitale administrative de l'Aures — Le moulin 146
XVI.— La pluie — Bouzina — Un « pays » . 153
XVII. — Aïn Touta — Chemin de fer, postes, télégraphe — Le cauchemar de l'administrateur — Les légions de Dieu 161
XVIII. — Rome paraît — Le café maure . . . 167
XIX. — Ma maison d'Aïn el Kebche 175
XX. — Le Chelia 181
XXI. — Le cimetière berbère — Timgad — Le roman de M. l'inspecteur 188
XXII. — Un compagnon d'une nuit — Arrivée de Louis XI 199
XXIII. — La forêt des Beni Meloul — La falaise du Sameur — Un gibier de potence — Chasse au sanglier 204
XXIV. — La guelaa de Djemina — Probable erreur judiciaire — Visions sahariennes — Aïn Chebora, future station thermale 211
XXV. — Ouldja — Le vent de l'enfer — Dons des pauvres — Kheirane et ses marabouts 223
XXVI. — Le Djebel Chechar — Kef Ichmerzoul — Voix dans la montagne — Le méchoui 234
XXVII. — Le Ramadan — La route du retour . 244
XXVIII. — Paroles au maître de la tente 249
XXIX. — Julia Dona 257

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com

Achevé d'imprimer
le 1er août 1928, par l'Imprimerie A. LEEMPOEL,
5, rue de Danemark, 5,
à BRUXELLES (Belgique).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Bibliothèque de Djemaa Djoghlal www.asadlis-amazigh.com